

*Claudine Tissier*

# **Yvette et les garçons**

# Chapitre I

## *Sur les galets*

A demi allongé sur son drap de bain bleu rayé blanc, les cailloux de la plage lui meurtrissant le dos et les coudes, Michel s'ennuyait. Comme chaque jour ensoleillé, et à Nice ils sont nombreux, Michel passait sa pause déjeuner à la plage, ce qui lui offrait plusieurs avantages appréciables: économique, le sandwich fait maison étant indéniablement moins cher que le plat du jour du resto pour employés où s'entassaient quelques-uns de ses collègues (certains autres munis de conjointes inactives rentraient manger avec bobonne), sanitaire, l'air de la plage étant sans nul doute meilleur pour les poumons fragiles (Michel était asthmatique) que l'atmosphère enfumée des bistrots, esthétique, la nature n'ayant pas fait de gros efforts de ce côté-là le concernant il pensait, à juste titre, qu'un teint bronzé arrangeait légèrement sa physionomie et enfin sensuel, l'art de la séduction ne faisant pas partie de sa palette de comptable-fils unique de parents prolétaires âgés italiens qui avaient depuis peu regagné leur Calabre natale, les occasions de contempler des femmes dénudées se limitaient à la plage et aux cassettes vidéos spécialisées (une par semaine jamais plus jamais moins). Paradoxe de la société du spectacle, plus les mœurs sont libres et moins un type comme Michel, d'une affligeante banalité, n'a de possibilités de baiser en dehors du sordide circuit de l'esclavage sexuel duquel la mamma Giuseppina, fervente catholique obsédée par les maladies sexuellement transmissibles avait formellement interdit l'accès. Ayant lu sur les murs du lycée *Les interdits sont faits pour être transgressés*, Michel, taraudé par une sexualité écumante avait, la veille de ses vingt ans, tenté de braver un oukase maternel dont il sous estimait la puissance dévastatrice, l'opération s'était soldée par une piteuse défection physique et lors des dix années suivantes, il s'était contenté de quelques aventures, plutôt décevantes, avec une ancienne copine de classe, une collègue de bureau qui trompait son mari, et une secrétaire dépressive rencontrée précisément sur la plage l'automne dernier. A ce terne palmarès s'ajoutaient deux nuits sans lendemain, l'une avec une touriste belge (plate comme de la bière éventée) et l'autre avec une inoubliable australienne, dorée, charnue et dépourvue de tout complexe, qui alimentait désormais ses fantasmes masturbatoires. Ces deux dernières rencontres ayant elles aussi eu lieu sur les galets pointus de la Promenade des Anglais, Michel en avait tout naturellement déduit que seule une fréquentation assidue des dits galets pouvait lui assurer une vie sexuelle certes fragmentaire, mais du moins existante. *Meglio poco che niente* disait la mamma. Et puis, les innombrables jours où la chasse à la femelle consentante se

révélaient infructueuse, il restait le plaisir des yeux. Cette occupation apparemment banale, innocente et simple – quel homme n'a jamais maté ses congénères du sexe féminin à la plage ou à la piscine ? - exigeait en fait deux qualités fondamentales : la patience et le sens de l'organisation. En bref le bon mateur doit bien choisir son emplacement, s'y tenir jour après jour, arborer un maillot de bain discret, ne jamais attirer l'attention sur sa personne de façon intempestive, adresser un sourire aimable aux habituées lorsqu'il arrive et un signe de tête entendu quand la contrainte du labeur le pousse à quitter les lieux, il doit se fondre dans le paysage de la plage, être galet parmi les galets. C'est alors qu'une partie de la gent féminine, se sentant en confiance, loin de tout regard concupiscent, procédera en toute quiétude à son déshabillage « Je mets mon maillot ! ». Michel savait depuis longtemps que les femmes qui travaillent et qui, comme lui profitaient des délices de la plage à l'heure du déjeuner, se changent quand elles arrivent et à nouveau quand elles partent, exécutant toute une série de manœuvres exaltantes : jupes soulevées découvrant des slips en dentelles, slips en dentelle glissant le long des jambes, enroulés sur eux mêmes comme des serpents exotiques, blancheur des fesses, parfois agrémentée d'une raie sombre et mystérieuse... et puis il y avait les autres, celles que Michel nommait mentalement les exhibos et qui jouaient avec les regards, avec son regard, dévoilant fugitivement leur chatte, baissant leur maillot quelques millimètres en dessous de la limite des poils, caressant leurs seins nus offerts au soleil...

Parmi les habituées de son coin de plage, à gauche en regardant la mer, Michel avait ses préférées : une blonde grassouillette, dotée d'une poitrine voluptueuse, qu'il avait surnommée Gros Seins et sa copine Fesses Plates (personne ne s'étant jamais préoccupé de permettre au petit garçon qu'il avait été d'user de son imagination, celle-ci avait, au fil des ans, réduit comme une peau de chagrin, laissant place à la série de poncifs et autres lieux communs que les médias de masse déversent sans relâche dans des cerveaux anesthésiés, quant à son champ lexical certes, il était bilingue, à la maison on parlait seulement le calabrais, mais ne brillait ni par son étendue, ni par son originalité) Miss Pudeur, une petite brune fragile qui s'entortillait maladroitement dans une serviette pour se changer, tandis que Madame Muscle, une sportive plus toute jeune tendance exhibo arborait été comme hiver un string qu'elle enfilait en découvrant l'essentiel de son anatomie, Beau Cul aussi portait un string, dont la ficelle disparaissait entièrement entre deux superbes globes bronzés que Michel rêvait de pouvoir toucher (il avait un petit faible pour elle car en plus de ce popotin spectaculaire elle avait un joli sourire), et puis des jeunes filles rieuses, toujours en groupe et des mémés fripées comme des pruneaux qui se baignaient même en décembre et dont, va savoir pourquoi, la présence le rassurait.

L'été, c'était différent, tour à tour les habituées partaient en vacances laissant place à une nuée de touristes dont les peaux blanches rougissaient au soleil, les proies étaient plus faciles... Michel aussi partait en vacances, en août, quand la chaleur niçoise devenait pesante et que la ville était envahie par les touristes, il allait rejoindre la famille en Calabre, se gaver de la pasta que la mamma lui mijotait.

Evidemment il n'était pas le seul homme de la plage, quelques esseulés, comme lui, matant les gonzesses, comme lui, plutôt réservés, comme lui, entre eux ils s'ignoraient, l'union ne faisant pas toujours la force, et aussi un petit couple d'homosexuels, vendeurs de fringues dans le vieux Nice, et qui étant donné leur innocuité sexuelle, avaient le privilège de copiner avec quelques unes...

Pourtant Michel avait, à raison, conscience de ne pas être un obsédé sexuel, mais juste un type qui aurait bien aimé, le soir, froter son corps fatigué contre un autre, doux et chaud, un type banal, seul dans l'appartement de son enfance, un type comme tant d'autres, sans grandes espérances ni illusions, d'un tempérament conformiste et que le système scolaire avait jugé moyen, en somme un type normal à qui le destin n'avait pas encore trouvé une épouse.

Mais ce jour là, il s'ennuyait, malgré l'important taux d'occupation de la plage la séquence déshabillage de ces dames s'était avérée décevante et l'eau encore fraîche excluait tout bain prolongé. Il avait mangé son sandwich tomatethonmozzarella et déglutissait la dernière gorgée d'une bière rendue tiédasse par le soleil lorsque son regard, toujours aux aguets, tomba sur l'homme qui devait irrémédiablement changer sa vie. Il était grand et maigre, bronzé, des cheveux raides, un peu longs, d'un blond fade, encadraient un visage en lame de couteau, à l'expression impassible. Il marchait, le regard lointain, zigzaguant entre les corps allongés, semblant à la fois n'aller nulle part et accomplir une mission. Il portait un pantalon de toile claire et était torse nu, sa main gauche tenait l'anse d'un sac de plage, sa main droite pendait le long son corps, et c'est au fur à mesure qu'il se rapprochait que Michel nota l'étrange mouvement de cette main droite qui se tournait régulièrement de l'intérieur vers l'extérieur. Au moment où l'homme le dépassait il découvrit, stupéfait, la raison de cet étrange mouvement. L'inconnu cachait dans sa paume un petit appareil photo qu'il actionnait régulièrement, d'une simple pression d'un doigt, lorsque celui-ci était orienté côté plage, puis il tournait la main et l'appareil disparaissait le long de sa cuisse. Michel en fut ébahi. Fasciné, il suivit des yeux la main de l'homme qui s'éloignait... clac... clac... clac, les clichés se succédaient rapidement... clac à hauteur de Beau Cul... clac en passant devant Madame Muscle et même clac devant une mémé plus que fanée...

Mais que photographiait-il ? A quoi pouvaient bien ressembler ces images prises au vol, sans cadrer, sans viser ?

Michel n'était pas un spécialiste de l'art photographique, néanmoins, comme tout un chacun il en connaissait les bases élémentaires et le pratiquait volontiers (mais était-ce encore de l'art ?) lorsqu'une circonstance particulière se présentait : réunion de famille, fête avec des copains, messe papale un dimanche avec ses parents...etc. Or, ce à quoi il assistait en ce moment précis en bafouait les règles. Etrange !

Il quitta enfin des yeux l'inconnu qui continuait sa marche imperturbable, rythmée par le mouvement régulier de son bras droit.

Autour de Michel personne ne semblait avoir remarqué quoique ce soit, les jeunes filles riaient en poussant des cris de souris, Miss Pudeur était plongée dans la lecture d'un magazine féminin dont la couverture étalait agressivement une photo de Patrick Bruel (agressivement pour Michel qui détestait ce genre de mec-qui-plaît-aux-femmes), Madame Muscle faisait des abdos et Beau Cul, placée juste devant lui, bronzait, allongée sur le ventre. C'est alors que Michel repensa au cliché que l'inconnu avait pris en passant à sa hauteur... le poignet qui tourne, le doigt qui appuie, clac ! Il considéra alors la hauteur à la quelle l'homme tenait l'appareil, s'asseyant, il leva la main pour mieux l'évaluer, puis faisant appel à sa mémoire l'orienta, légèrement vers le bas, mais pas trop, il suivit ensuite des yeux une ligne imaginaire représentant le champ de l'objectif, et atterrit...pile poil sur le majestueux postérieur de Beau Cul. A cette excitante découverte son sexe fut traversé d'un élan de rigidité tel qu'il dut se concentrer, en pensant au pape, pour le vaincre. Une fois réglé ce problème technique sa réflexion reprit son cours et le but de l'homme à l'appareil photo, lui apparut alors plus clairement mais, s'avisant que Miss Pudeur, qui avait quasiment les mêmes horaires que lui, avait rangé Patrick Bruel dans son sac et commençait à s'entortiller dans son drap de bain, il comprit que l'heure de retourner au turbin avait sonné et entreprit à regret de quitter la plage.

## CHAPITRE II

### *Mikélélé*

Après un morne après-midi au bureau, il travaillait sans enthousiasme au service comptabilité d'une petite entreprise, Michel regagna à pied l'appartement familial, en bas du Boulevard Saint Roch, direction Nice Est, l'Ariane, la zone où il avait passé son enfance.

Le degré d'intégration des immigrés se mesure souvent en fonction de leurs lieux d'habitation et la famille Muraca représentait une parfaite illustration de cette théorie. Jeunes mariés de vingt ans, poussés par la pauvreté à abandonner leur terre ensoleillée, Rocco et Giuseppina étaient arrivés à Nice au début des années cinquante. Leur première demeure fut une chambrette sans salle de bains ni cuisine dans un immeuble décati du quartier du port, Rocco se fit maçon et Giuseppina entama une longue série d'emplois de femme de ménage. Ils emménagèrent quelques années plus tard dans un deux pièces sombre et quasiment insalubre à l'arrière d'un immeuble de Nice Nord, c'était là que Michele, leur chef d'œuvre, la merveille tant attendue de Giuseppina (elle avait déjà trente-six ans et n'en finissait pas de brûler des cierges et de se répandre en prières pour convaincre la puissance divine d'accorder un fruit à ses entrailles), avait vu le jour au début de l'année soixante-dix. Leur vie n'était pas facile, bien qu'ayant un temps appartenu à l'Italie la cité niçoise n'était pas dénuée de toute pensée sectaire et maints bons Français de souche affichaient à leur endroit un mépris pesant, d'autant plus pesant que Giuseppina s'obstinait à parler un français approximatif, émaillé de calabrais, et à ne manifester aucun intérêt pour tout ce qui n'était pas en relation directe avec ses propres valeurs. Néanmoins, la France terre d'accueil présentait un certains nombre d'avantages non négligeables : on y trouvait facilement du travail, déclaré (une expérience nouvelle) auquel on pouvait aisément ajouter du travail non déclaré (ça ils en avaient l'habitude) qui permettait de rentabiliser les heures perdues, les salaires y étaient corrects et on y bénéficiait de diverses prestations sociales, c'est d'ailleurs grâce à l'une d'entre elles qu'ils avaient pu, peu après la naissance de leur unique rejeton, obtenir l'attribution d'un HLM flambant neuf dans la ZUP de l'Ariane. C'est là que le petit Michele avait fait ses premiers pas, dit ses premières paroles et mangé ses premières pâtes, sous le regard éperdument aimant de Giuseppina qui avait provisoirement mis en veilleuse sa carrière d'employée de maison. Lorsqu'il eut cinq ans, la mamma, cédant à la pression de son mari, accepta enfin de l'inscrire à l'école

maternelle. Le jour de la rentrée, Michele, le cheveu impeccable et les socquettes bien remontées sur ses mollets rebondis se sépara pour la première fois de celle qui représentait la totalité de son univers enfantin et qui, ne parvenant plus à retenir ses pleurs, suffoquait sous les larmes de l'autre côté du portail. Il en eut le cœur déchiré, il hurla, se débattit, on le traîna dans une salle de classe, les autres enfants le fixaient en silence, la directrice tenta de le raisonner, en vain. La mamma n'avait pas jugé utile de lui apprendre le français et sa connaissance de la langue se limitait à quelques brefs échanges avec d'autres bambins au square de la ZUP, il ne comprenait rien à ce monde hostile et rien ne put le calmer. Le summum de l'horreur fut atteint au moment de la récréation quand il se retrouva enfermé dans une cour en forme de cage, entouré d'une horde hurlante qui tournait autour de lui en le bousculant et en riant. Les larmes brouillaient sa vue, il avait peine à respirer, et voilà qu'une main de fer lui enserrait la poitrine, il ne trouvait plus son souffle, il étouffait, un sifflement de cocotte minute s'échappait de son corps...

- Crise d'asthme, diagnostiqua le médecin (un jeune inconnu qui venait de reprendre le cabinet du quartier), c'est la première fois que cela se produit ?

- Ma oui, Dio mio, ma oui... bafouilla Giuseppina, ma pourquoi?

- Il n'a jamais présenté d'allergies?

- Ma non....

- Il est souvent malade ?

- Ma, dottore, comme les enfants, lé rhume, la toussa, c'est pourquoi zé l'ai ténou à la maison, vedi tu cosa ti dicevo, questa scuola... lança-t-elle à son mari qui se tenait, penaud, à l'écart de la consultation, ma zé lé couvre toujours...

- C'est peut être ça le problème, faut pas l'élever dans du coton ce petit, sinon il n'aura pas d'anticorps et il sera malade tout le temps, surtout en allant à l'école. Bon, gardez-le quelques jours à la maison, et passez me voir au cabinet, on fera quelques examens.

Avait conclu le médecin en refermant sa trousse.

Giuseppina déduisit de cet entretien que l'école maternelle était nocive à son enfant, et que, comme elle n'était pas obligatoire, il n'y avait aucune raison de contraindre questo povero bambino à y risquer chaque jour sa santé et par conséquent, elle vivante, il n'y mettrait plus jamais les pieds, on reconsidérerait la question dans un an lorsqu'il faudrait affronter l'école élémentaire, en attendant le petit et elle resteraient tous les deux à la maison et c'était pas son mari qui allait le leur empêcher puisque les

enfants comme tout le monde le savait, c'était l'affaire des femmes, les hommes, ces égoïstes ne pensant qu'à eux ne connaissant rien à la question et que s'il ne s'agissait que d'elle il y a belle lurette qu'ils auraient déjà repris le chemin de la Calabre... etc, etc. Rocco obtempéra et c'en fut fini de l'école maternelle.

Hélas, c'était reculer pour mieux sauter. Il fallut bien, un an plus tard, se soumettre aux lois de la république française. Giuseppina, luttant contre sa propre angoisse, expliqua longuement au futur élève les innombrables bienfaits de l'école, et puis de toute façon on avait pas le choix, c'était obligatoire et malheureusement, pour l'instant, même la mamma n'y pouvait rien, enfin, elle lui fit de multiples recommandations : toujours se couvrir avant de sortir, manger son goûter à la récréation et ne jamais en donner aux quémandeurs, c'était quand même pas à elle de nourrir les enfants qui n'en avaient pas à cause de ces mères françaises qui couraient au lieu de penser à leur famille, signaler immédiatement à la maîtresse le moindre bobo, la plus petite moquerie, ne jamais jouer avec les arabes, ne prêter ses affaires sous aucun prétexte, si papa travaillait autant c'était pour nous, pas pour les autres, bref l'énoncé du manuel du parfait petit fayot, du pleurnichard, du bébé de la classe... le résultat de l'application de ces principes ne se fit pas attendre, Michele grassouillet, empoté et rapporteur devint rapidement le souffre douleur de la classe, au mieux on l'oubliait, au pire on lui filait des coups de pieds, il essuyait sans arrêt des moqueries et l'on l'appelait « l'Italien », enfin, quand il était présent, ce qui était somme toute assez rare, car au moindre éternuement il restait à la maison pendant une semaine. Ainsi alla le cours préparatoire. Il apprit néanmoins à parler correctement français, à lire, à écrire et à compter, ce qui finalement était le but recherché. De plus, son univers affectif étant entièrement comblé par l'inépuisable amour de la mamma, les brimades dont il était l'objet l'atteignaient peu. A la fin des vacances d'été, de retour de la Calabre, Giuseppina fit la connaissance, chez le marchand de légumes, d'une Italienne du quartier, qui venait, oh miracle, du même village que sa mère, et avec qui elle avait de nombreuses relations communes. Concetta avait elle aussi des enfants, quatre, dont Maria Angela une fillette de l'âge de Michele, qui fréquentait la même école que lui et qui, elle aussi, rentrait au CE1, mais dans une classe différente, dans laquelle, paraît-il, officiait une bonne maîtresse – c'est à dire conforme à des critères parentaux qui souvent sont fort différents de ceux des principaux intéressés, pour les premiers une bonne maîtresse donne des devoirs à la maison, complimente les géniteurs sur leurs enfants et fait en sorte qu'ils ne soient jamais assis à côté des mauvais sujets que par ailleurs elle punit sévèrement à la moindre incartade, pour les seconds, les élèves, une bonne maîtresse reste longtemps en récréation, ne donne jamais de devoirs et fait gym tous les jours, en somme deux approches différentes. Madame Catalano, la



bonne maîtresse, d'origine italienne, se laissa convaincre par les arguments de Giuseppina et accepta Michele, en échange d'un petit Espagnol insupportable qu'elle refila sournoisement à sa collègue.

Les deux mamans, ravies, décidèrent une fois pour toutes que leurs enfants étaient les meilleurs amis du monde et les expédièrent main dans la main dans la cour de l'école.

Erreur ! Alors que Michele, candide, se laissait aller en toute confiance dans cette nouvelle amitié, Maria Angela, horrifiée, se demandait ce qu'elle allait bien pouvoir faire de ce lourdaud pleurnichard et collant qui la suivait même aux toilettes. Les griefs s'accumulèrent : il ne partageait pas son goûter, ne la laissait pas copier sur lui pendant la dictée, ne prêtait jamais sa gomme et personne ne voulait jamais jouer avec lui pendant la récré, bref un désastre ! De plus, en tant que fille (être miséricordieux et responsable par nature), elle était chargée par les deux mammas de sa protection. Elle essaya de l'ignorer, peine perdue, il s'accrochait à ses pas, elle lui expliqua qu'elle préférerait jouer avec les filles qu'avec les garçons, ça tombait bien, lui aussi. Il ne lui restait plus que la méchanceté et elle y excella.

- Maîtresse, s'écria-t-elle un jour de sa petite voix perçante alors qu'on étudiait le féminin des adjectifs, pourquoi y a un « e » au bout de Michele ? C'est pt'êtré une fille ajouta-t-elle en se tournant vers le public qui éclata de rire.

- C'est parce qu'il s'agit d'un prénom italien, expliqua patiemment la maîtresse en ignorant l'hilarité générale, qui ne se prononce pas Michel mais Mikélé, les règles orthographiques italiennes sont différentes des nôtres.

- Mikélé-le-bébé !

- Mikékélé-il-est-laid !

- Mikélélé-boit-du-lait !

- Ça suffit, cria la maîtresse agacée, pour nous votre camarade s'appelle Michel, et j'interdis que l'on se moque des prénoms.

- Oui, mais si c'est Michele avec un « e » au bout ça veut dire que c'est une fille, insista Maria Angela.

- Maria Angela, si tu ne te tais pas immédiatement, je te donne une punition. Compris ?

La leçon continua dans un calme apparent, mais le mal était fait, dix secondes plus tard, une boulette de papier atterrissait sur le bureau de Michele il y lut ces quelques mots : « T'ai une fille » ! Se retournant dans l'espoir d'en identifier l'auteur il entendit

chantonner derrière lui « Mikélélé est une fille, Mikélélé est une fille » tandis qu'à ses côtés Maria Angela pouffait de rire. Il lui jeta un regard où l'incrédulité se mêlait à la déception, comment avait-elle pu, la traîtresse, lui faire un coup pareil ? Et à qui se fier désormais dans ce cruel univers scolaire ?

Il s'éloigna de Maria Angela, prit l'habitude de jouer seul puis devint ami d'un petit portugais maigrichon qui venait d'arriver en France et qui s'appelait Manuel Da Silva.

En ce qui concernait le « e » final de son prénom il supplia la mamma de l'enlever, mais sans lui en expliquer la raison car il s'était lassé de voir Giuseppina accourir à l'école un jour sur deux pour voler à son secours, elle refusa et il s'habitua tant bien que mal aux plaisanteries que ce « e » maudit suscita encore et toujours, au collège, au lycée, partout et tout le temps jusqu'au jour où Michel, obtenant de la préfecture des Alpes Maritimes une belle carte d'identité toute neuve attestant de sa nationalité française, découvrit avec bonheur que l'employé de l'état civil qui l'avait rédigée n'avait pas mis le fameux « e », l'avait-il oublié, avait-il estimé que ce « e » final était incompatible avec la rubrique sexe masculin ? Nul ne le sut jamais car le tout nouveau Michel se garda bien de rapporter la dite carte à la mairie et, ayant entre temps acquis suffisamment d'assurance pour s'opposer aux diktats de la mamma, il lui interdit de tenter quoique ce soit. L'incident était clos.

En attendant Michele grandissait, il s'était habitué à l'école, Manuel était resté son ami et Maria Angela une peste. Il parcourut tranquillement le cycle élémentaire, ni bon, ni mauvais élève, dans la moyenne, il était de ceux que les maîtres oublient sitôt franchie la porte de la classe. Tout aurait pu aller au mieux dans le meilleur des mondes si à la ZUP de l'Ariane les choses ne s'étaient dégradées. En l'espace de quelques années la population locale avait inexorablement changé. Les premiers habitants, prolétaires, employés ou chômeurs, Français, Italiens ou Portugais, autant dire Européens et chrétiens avaient laissé place à une kyrielle d'individus basanés, bruyants et musulmans : des arabes à qui s'étaient ajoutés (pire encore bien qu'eux aussi chrétiens) une incontrôlable tribu de gitans venue d'on ne sait où. L'arrivée de ces deux groupes ethniques provoqua une onde de choc à laquelle les premiers occupants des HLM, pourtant sûrs de leur bon droit, ne purent résister, ceux qui en avaient la possibilité fuirent à toutes jambes, libérant des appartements qui se remplirent de Marocains, Algériens, Tunisiens, voire même d'Africains : Sénégalais, Maliens ou autres. Les femmes portaient des robes longues et des foulards, certaines avaient les mains et le front tatoués et étaient en permanence entourées d'une marmaille insupportable, les hommes traînaient la savate sur les trottoirs, semblant ne jamais rien faire et portant des pantalons dont le fond pendouillait ou des espèces de

robes longues informes, certains avaient même un chiffon sur la tête. Il s'échappait de leurs appartements (dans lesquels, va savoir pourquoi, ils s'entassaient à douze par famille), des odeurs alimentaires qui révoltaient des estomacs habitués à la blanquette de veau, au steak frites, au cassoulet en boîte ou aux spaghettis bolognaise.

Bientôt ils ouvrirent leurs propres épiceries, boucheries et cafés et ils poussèrent même le culot jusqu'à réclamer à la municipalité de leur accorder un local pour en faire une mosquée.

Giuseppina, qui n'était ni d'une grande culture (elle n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être l'Islam), ni d'une grande ouverture d'esprit, ni particulièrement curieuse et totalement dépourvue d'esprit de solidarité si celui-ci devait s'exercer en dehors de sa propre paroisse, fut, dans un premier temps, consternée, mais quand Tahar, qu'on appelait Tar pour faire plus simple, 13 ans et abonné à vie au CM1, s'en prit à Michele, lui déchira son pull et lui vola son goûter en accompagnant ses gestes d'un immonde « Enculé d' ta mère ! » la consternation fit place à la colère.

Concetta et elle tenaient sur le sujet de longues discussions avec Sanchez, le marchand de légumes, ponctuées de « Si c'est pas une honte ? » et de « Avec tous ces étrangers on n'est plus chez nous ! » - quiconque aurait eu le courage de leur faire remarquer qu'elles-mêmes, somme toute, ne vivaient pas non plus dans leur pays, se serait exposé à entendre cet argument imparable : « Oui, mais nous c'est pas pareil ! ». Sanchez, quant à lui était d'origine pied noir, les arabes, il connaissait, merci !

Butée dans ses ressentiments, Giuseppina dédaigna toutes tentatives d'approche de la part de la communauté musulmane. Elle s'opposa fermement à une amitié naissante entre Michele et Mohamed, un petit algérien adorable et studieux, et refusa méchamment une assiette de gâteaux que Fatima, sa voisine de palier, lui offrit à la fin du Ramadan. Rocco tenta bien de l'adoucir, mais rien y fit.

Malheureusement la situation, déjà difficile au départ, ne cessa d'empirer quand les enfants de la cité grandirent et devinrent des jeunes (classe d'âge effrayante s'il en est !)

Ces jeunes, désœuvrés, en rupture avec un système scolaire qui n'avait pas la moindre envie de les prendre en charge, déçus par le peu d'espoir qu'une société qu'ils avaient rêvé égalitaire leur laissait, se réunissaient en bas des immeubles en groupes compacts, parlaient entre eux un langage incompréhensible d'où émergeaient des « J' t'encule ! », « Nique ta mère ! » et « Putain de ta race ! » du plus mauvais

effet, taguaient les murs, cassaient des vitres, dévastaient les caves, se battaient, puis volaient des mobylettes et des voitures, allaient en prison, en sortaient et recommençaient et tout cela continuellement.

Pour la famille Muraca, il n'y avait qu'une solution : déménager. Chaque centime fut épargné et on réduisit la moindre dépense, sauf celles qui concernaient Michele qui prospérait dans la bulle que Giuseppina avait créée autour de lui. Enfin, le 4 septembre 1986, les époux Muraca firent l'acquisition d'un trois pièces cuisine dans un immeuble des années soixante, boulevard Saint Roch.

C'est ça la promotion sociale !

A cette époque Michele commençait le lycée dans une section hybride qui menait à un bac professionnel sans grand prestige, mais qui faisait la fierté de la mamma, fierté un peu contrariée par la réussite éclatante de Maria Angela qui, non contente d'avoir obtenu un score record au BEPC, intégrait le prestigieux lycée Calmette pour y étudier les lettres classiques. Ceci, ajouté au fait que sa famille était parvenue à accéder à la propriété deux ans avant la famille Muraca, ternit quelque peu les sentiments d'amitié que Giuseppina portait à Concetta.

Michele, fidèle à son habitude eut des résultats moyens, obtint 10.17 au baccalauréat, passa sans éclat un BEP de comptable et trouva rapidement l'emploi qu'il occupait encore le jour où l'homme à l'appareil photo fit irruption dans sa vie. Entre temps ses parents, après cinquante ans d'une vie d'émigrés, avaient regagné leur terre natale. La décision avait été longue et difficile à prendre car Michel (il avait enfin perdu le « e » final) n'envisageait en aucun cas de les suivre, sa vie à Nice n'avait rien de particulièrement excitant mais elle lui convenait, certes, la mamma lui manquerait mais il avait quand même vingt-neuf ans - ses anciens camarades de classe volaient de leur propres ailes depuis longtemps déjà - et au fond de lui même il aspirait à un peu plus de liberté, non pas qu'on l'ait jamais empêché de sortir (ce qu'il faisait rarement) mais à chaque fois il fallait répondre à un flot de questions et subir une fastidieuse série de recommandations : ne pas fumer à cause ton asthme, ne pas boire sinon tu finiras comme le zio Antonio qui sait plus quand il fait jour et quand il fait nuit tellement il est imbibé d'alcool, se méfier des filles qui veulent se faire épouser, ne pas aller dans les quartiers dangereux, faire attention de ne pas te faire voler ton portefeuille ou ton téléphone portable... etc... etc. Finalement l'attrait des oliviers ajouté au veuvage puis à la maladie d'Annunziata, la sœur aînée de Giuseppina qui ne pouvait plus vivre seule et refusait d'aller à l'hospice, avaient forcé la décision. Ils étaient partis. Michel était resté. Ils revenaient deux fois par an pour bourrer les placards et le congélateur de bons produits du terroir et Michel passait ses vacances au pays.

Après avoir fait le bonheur de ses profs de lycée par son intelligence, sa culture et son humour, cette peste de Maria Angela avait fait khâgne et hypokhâgne, puis elle avait brillamment expédié des études de droit qui l'avaient menée à la profession d'avocat. Se spécialisant dans la défense des droits de l'homme elle était devenue l'égérie des mouvements antiracistes et altermondialistes, était passée aux infos de TF1 en compagnie d'un groupe de femmes des banlieues, se vantait de son athéisme et avait éliminé la première partie de son prénom. Pour couronner le tout elle était homosexuelle et vivait avec une splendide Malienne qui avait, quelques années auparavant, fait le bonheur des défilés de mode. Quand Giuseppina avait appris la nouvelle elle avait éclaté d'un rire méchant qui s'était transformé en catarrhe et on avait craint pour sa santé (elle avait depuis peu le cœur fragile).

Manuel était mécanicien et ravi de l'être, il était marié et père d'une fillette.

Le gentil petit Mohamed avait étudié l'économie à l'Université de Nice, puis en Angleterre, depuis son retour il était barbu, passait le plus clair de son temps à la mosquée et s'absentait régulièrement dans le cadre d'un mystérieux travail de consultant international, ou quelque chose d'approchant. Michel tenait ces informations de Tar qui finalement avait embrassé la noble profession de boulanger et travaillait dans une boulangerie semi-industrielle qui fabriquait des pains de campagne calibrés en faisant croire à ses clients qu'ils étaient le résultat d'un travail artisanal accompli avec amour. Le chef boulanger était le manager et Tar un des employés qui enfournaient du matin au soir de la pâte déjà prête, comme le résultat était plutôt bon, qu'une bonne odeur de pain chaud astucieusement déversée dans la rue caressait les narines et que la boulangerie était au coin de sa rue, Michel était client et de temps à autre il allait boire une bière avec Tar, qui persistait à l'appeler Mikélélé, quand celui-ci avait fini ses fournées.

Mais ce jour là Tar était en congé et Michel avait encore du pain de la veille, il rentra directement à la maison. Il se mit en pyjama, se laissa tomber sur le canapé du salon et alluma la télé. Il zappa, comme il avait le câble les séances de zapping étaient longues, puis à 18h45 il se fixa sur la RAI afin de suivre un quiz qu'il affectionnait. A 19h30 il alluma le four et à 19h46 il y déposa les lasagnes surgelées que Giuseppina avait confectionnées lors de sa dernière visite et qui décongelaient depuis le matin. La principale angoisse de la mamma était le mode d'alimentation de Michele, aussi avait-elle élaboré un plan : en premier temps elle avait établi un menu hebdomadaire, fixe, à reproduire fidèlement semaine après semaine, puis elle avait cuisiné, réparti dans de petites barquettes (pour deux personnes Michel avait bon appétit) étiqueté, mis à congeler ou en conserve pour les sauces, enfin elle lui avait expliqué comment on

allumait la cuisinière et comment on faisait cuire les pâtes. Tous les lundis il mangeait des penne avec une sauce de son choix, puis se succédaient les mardis-lasagnes, les mercredis-tortellinis, les jeudis-pasta al forno...etc.

On était donc mardi. A 20 heures le téléphone sonna, c'était l'appel quotidien de la mamma qui s'inquiéta de savoir si les lasagnes étaient dans le four. A 20h15 le four signala qu'il avait fini de réchauffer les fameuses lasagnes, Michel mit la table, s'assit et mangea. A 20h30 il regarda le journal télévisé et à 21 heures il fit la vaisselle, suite à quoi il regarda une émission de foot sur la RAI. La seule inconnue de ses soirées était l'activité post dîner, il avait le choix entre la télé et ses multiples programmes, la location d'une cassette vidéo ou, en dernier recours, la Play Station.

A 23 heures, comme chaque soir (à part le vendredi où il s'accordait un film coquin sur une chaîne câblée) il éteignit la télé, prépara son sandwich jambotomatemozzarella pour le lendemain, l'enveloppa dans du papier d'aluminium, le déposa dans le réfrigérateur et alla se coucher dans sa chambre d'adolescent. Il aurait pu changer la configuration de l'appartement, ou tout au moins utiliser le grand lit matrimonial (modèle italien, haut, large et confortable), mais non, il était resté dans son petit lit de jeune homme, seuls les posters qui couvraient les murs avaient été changés.

A 4 heures du matin il fit un cauchemar, il était enfermé dans une cage en compagnie de l'inconnu de la plage qui était entièrement nu et tenait son sexe dans sa main et voici que celui-ci se mettait à grossir, grossir, grossir et à se transformer en un gigantesque appareil photo dont l'objectif, appuyé sur le ventre de Michel, le cloua contre les barreaux, pendant qu'en dehors, confortablement assise dans un fauteuil, Maria Angela hurlait de rire. Il se réveilla en sursaut, le rire de Maria Angela vrillait son cerveau et il était en nage.

## CHAPITRE III

### *M comme Magnum*

Le lendemain le réveil sonna à 6h40, Michel appuya sur la touche snooze pour profiter au maximum de ces dix minutes de sommeil (qu'il considérait comme dix minutes supplémentaires, idée stupide puisque sans le snooze il aurait réglé le réveil sur 6h50 et dormi paisiblement jusqu'à la sonnerie), il se leva et après un indispensable détour par la salle de bains gagna la cuisine. Il déjeuna d'un bol de biscuits émiettés dans du lait (même bol, mêmes biscuits depuis trente-trois ans ou presque), lava le bol et la cuiller, rangea les biscuits dans le placard et le lait dans le réfrigérateur, ferma le gaz, essuya la table, contrôla qu'il avait bien fermé le gaz et se rendit à la salle de bains pour se doucher. Il en sortit à 7h12 et alla dans sa chambre, fit soigneusement son lit et s'habilla avec les vêtements de la veille (il changeait de slip et de chaussettes un jour sur deux, de tee-shirt ou maillot de corps un jour sur trois et de pantalon chemise pull une fois par semaine, le dimanche matin il faisait la lessive). A 7h20 il passa par la cuisine pour prendre son sandwich, le mit dans son sac de plage, vérifia que le gaz était éteint, s'assura que son portefeuille était dans sa poche, prit ses clés dans l'entrée et sortit. Une fois sur le palier il crut se souvenir qu'il avait oublié d'éteindre la lumière de la salle de bains, il rouvrit la porte, rentra, constata comme chaque matin que la lumière en question était éteinte, vérifia le gaz par acquis de conscience et sortit définitivement de l'appartement.

Il alla chercher sa mobylette dans le garage, l'enfourcha et partit travailler. Au bureau il passa la matinée à rentrer des chiffres dans son ordinateur, à dix heures il fit une pause, se rendit à la machine à café devant laquelle il échangea quelques propos météorologiques avec deux collègues, un troisième commençait à raconter une blague salace quand Michel vit arriver la collègue avec qui il avait eu une relation trois ans auparavant, comme elle était mariée, il culpabilisait et comme il culpabilisait il avait peur qu'on puisse deviner leur ex-intimité, donc ce matin là il trouva, comme chaque jour, le salut dans la fuite et retourna à son poste. En fait la coquine s'était envoyée plus de la moitié des employés mâles de la boîte mais Michel était le seul à ne pas le savoir.

Deux heures plus tard, marchant vers la plage, il se demanda si l'homme à l'appareil photo y serait à nouveau et la curiosité lui fit allonger le pas, mais arrivé en haut de l'escalier son cauchemar de la nuit lui revint et un vilain malaise l'envahit.

Heureusement, l'habituel charme de l'endroit opéra, Beau Cul était en train d'allonger sa serviette sur les galets, elle le regarda en souriant et il alla s'installer environ trois mètres derrière elle. Il envisageait depuis longtemps de lui adresser la parole, au mois de septembre précédent il avait même pris la décision de le faire, mais quand il était allé à la plage ce jour-là, le cœur battant et une phrase toute faite sur la langue il avait trouvé l'élue de son cœur en compagnie d'un gugusse ébouriffé qui lui passait continuellement la main dans le bas du dos, le gugusse tint bon quelques mois, puis disparut et Michel avait depuis peu recommencé à répéter la phrase dans sa tête en se disant qu'il attendait une occasion (un parasol qui s'envole ? Un nuage de sauterelles ?).

Il venait d'ouvrir la bière qu'il avait achetée au distributeur du bureau quand Miss Pudeur commença son entortillage. Une petite brise qui soufflait de la mer fit voler la serviette et Michel eut la chance d'apercevoir une fesse blanche entre deux plis de tissu éponge bariolé. Il leva la main, l'inclina et clac ! Il en fit une photo, puis clac ! Une autre plus proche, et clac ! Sous un angle différent. Puis, grisé, il orienta sa main vers Beau Cul qui était assise en lui tournant le dos, et clac ! Clac ! Clac !

Il se mit à rire, arrêta son petit jeu et alla se tremper les pieds dans l'eau (pour immerger le reste de sa personne il manquait au minimum 5 degrés). A la fin de son déjeuner il regarda sa montre, il était 13h00. L'inconnu n'arriva ni à 13h10, ni à 13h16, et pas davantage à 13h22 mais à 13h24 précises, c'est à dire à la même heure que la veille car il était lui aussi homme d'habitudes.

Il parcourut la plage de ses longues enjambées tandis que sa main droite effectuait de discrètes rotations. Son regard était droit devant et il semblait suivre un itinéraire déjà tracé dans sa tête, un peu sur la droite, un peu sur la gauche. Parfois il frôlait un corps allongé. A chaque rotation de la main Michel essayait d'imaginer les clichés : jambes, ventres, seins vus d'en haut, fesses vues d'en bas, chattes entre des jambes écartées...Il passa devant Michel et continua son chemin.

Le lendemain matin une sordide affaire de maltraitance de photocopieuse ayant engendré un conflit avec la direction, les employés tinrent une réunion exceptionnelle à laquelle Michel participa de peur que son absence ne laissât à penser qu'il était l'auteur du méfait (une feuille était restée coincée à l'intérieur quelqu'un s'était énervé l'avait dégagée en la tirant avec une telle violence qu'une pièce de la machine s'était cassée, personne ne s'était dénoncé et le patron, qui était sous pression parce que les affaires étaient en baisse, avait piqué une crise et menacé de retenir les frais de réparation sur les prochaines indemnités).



Bref, il sortit du bureau avec quinze minutes de retard, en rattrapa trois en accélérant le pas mais traversa néanmoins les deux voies de la promenade douze minutes plus tard que les cinq cents fois précédentes. C'est alors qu'il le vit s'éloigner sur la zone piétonne, en direction de l'autre extrémité de la promenade, rasant la rambarde, le regard rivé sur la plage qui était en contrebas. « Et merda, il s'en va ! » pensa Michel.

Un peu déçu il descendit sur la plage et se livra à ses activités habituelles : bronzer, mater les gonzesses, mais malheureusement il avait raté le début du spectacle, tremper ses mollets dodus dans l'eau, mater les gonzesses, manger son sandwich, boire sa bière et mater les gonzesses. Il n'avait pas complètement perdu l'espoir de voir apparaître le photographe et effectivement, à 13h23, sa silhouette apparut au loin. Michel apprécia en connaisseur cette remarquable ponctualité. Pour le reste tout se passa comme les jours précédents, clac ! Et clac ! Et clac ! Jamais une hésitation. La démarche assurée, le regard fixe il progressait à mi-plage en fonction d'un trajet invisible qui le menait successivement à s'éloigner puis à se rapprocher du rivage...

Caramba ! pensa soudain Michel, il aimait bien le mot Caramba, entre sucrerie de son enfance et espagnolade de variétés télé, j'ai compris, si ça se trouve il repère son itinéraire par au dessus en marchant sur la Promenade !

Le jour suivant, vendredi, suivant une démarche scientifique qu'on lui avait enseigné à l'école, il décida de vérifier la validité de son hypothèse. Il sortit du vieux Nice à 12h25, traversa le Cours Saleya, puis les deux voies de la Promenade, juste à temps pour voir le photographe s'éloigner, et il lui emboîta le pas illico presto. L'homme marchait lentement, observant attentivement la plage, parfois il s'arrêtait et regardait en arrière, se passait la main dans les cheveux et repartait. Michel, excité comme une puce, le suivait le cœur battant. Il était empli d'un mélange de curiosité et de crainte que l'homme ne s'aperçoive de la filature. Un instant il s'imagina être un policier sur les traces d'un dangereux criminel : le célèbre détective Michel Muraca, alias M. comme Magnum. Au bout de 33 minutes de marche, ayant dépassé l'Hôtel Négresco, le boulevard Gambetta et même l'hôpital Lentral ils descendirent enfin sur la plage, Michel n'en pouvait plus, il avait chaud, faim, soif et il commençait à s'interroger sur la pertinence de sa stratégie. Le photographe s'assit à l'écart, (ce qui était facile car à cet endroit là il n'y avait quasiment personne), et à même les galets, enleva sa chemise, ouvrit son sac, et y prit quelque chose que Michel supposa être l'appareil photo, se passa la main dans les cheveux, se releva et repartit dans la direction opposée suivant un itinéraire qu'il avait élaboré durant la demie- heure précédente.

Quant à Magnum il baignait dans sa sueur, ce qui était très mauvais pour son asthme, et le plaisir qu'il retira de la confirmation de sa théorie ne fut pas aussi fort que ce qu'il

avait espéré. Il était hors de question de continuer la filature en terrain découvert, sa montre indiquait qu'il était déjà 13h01, il lui faudrait au moins 35 minutes pour regagner son bureau, autrement dit il lui restait 9 minutes pour manger, boire et se reposer, plus question ni de bronzer, ni de mettre les pieds dans l'eau, ni de mater qui que ce soit et d'ailleurs il n'y avait absolument rien à regarder dans cette zone. Son intérêt pour le photographe fondit comme neige au soleil et il se demanda ce qu'il foutait là.

Le lendemain il se réveilla enrhumé, sa gorge le piquait et il dut passer le week-end à la maison, furieux contre lui même et résolu à laisser tomber l'affaire

Une vilaine toux le maintint loin de la plage pour plusieurs jours et il n'y retourna que le vendredi suivant, fermement décidé à ne plus s'occuper de ce qui, somme toute, ne le regardait pas.

Beau Cul salua son retour d'un sourire, Miss Pudeur lisait un magazine, Gros Seins et Fesses Plates papotaient, Madame Muscle faisait des abdos, les mémés bronzaient, une douce quiétude baignait les lieux et Michel somnola béatement sur sa serviette. Le bruit léger d'un pas très proche le tira de sa torpeur, il ouvrit les yeux, l'homme passa et Michel vit la main tourner, l'objectif jaillir hors de l'appareil, puis se rétracter, et la main reprendre sa place le long de la jambe. A cette distance et dans cette position la cible ne pouvait être que les pieds d'un touriste allemand qui venait d'arriver avec sa femme et était en train de planter péniblement son parasol dans les galets. Même si la pratique lui semblait bizarre Michel pouvait comprendre qu'un homme s'amuse à collectionner des photos de seins, de fesses ou d'entrejambes féminins, mais certainement pas de pieds, masculins de surcroît. Et que faisait-il donc de tous ces clichés ? De cette énorme quantité de clichés ? Il les faisait développer chez le photographe ? Impossible ça coûterait une fortune. Peut être qu'il les développait lui même, qu'il avait un labo, comme celui du lycée dont Michel gardait un souvenir ému car c'était là que pour la première fois, tapi dans le noir avec Stéphanie, il avait pu glisser la main dans une culotte. Cet agréable souvenir l'accompagna jusqu'au bureau où il passa un après-midi tranquille.

Le soir il reçut un coup de téléphone de Manuel qui l'invitait à dîner le lendemain en lui promettant un festin de poissons, Michel grinça un peu des dents à cette perspective mais accepta néanmoins l'invitation. Il aimait beaucoup Manuel et Magali mais il avait un problème avec le poisson, ce qui tombait vraiment mal car Jeannot, le frère de Magali, qui était pêcheur à Saint Laurent du Var, débarquait régulièrement chez sa sœur, son panier sous le bras, pour organiser de gigantesques bouffes marines. Magali cuisinait, remarquablement bien, on buvait du bon vin et on invitait les amis. Le

problème de Michel ne situait pas au niveau gastronomique et il ne souffrait pas non plus d'allergies, il avait tout simplement peur de s'étrangler avec les arêtes (Giuseppina les lui enlevait toujours consciencieusement), par conséquent il mangeait son plat de poisson extrêmement lentement, chipotant dans l'assiette et mâchouillant pendant des heures. Afin de justifier ce manque de vélocité sans passer pour un con ni avoir l'air de ne pas apprécier la chère qu'on lui proposait et qui, en toute objectivité, était digne des meilleurs restaurant de Nice, il avait prétendu en déguster chaque bouchée quasi religieusement pour s'en imprégner les papilles. Ce qui avait donné à peu près ça :

- Putain c'que c'est bon ! Chez nous le poisson on le mange lentement, comme ça on l'apprécie. Y a des moments où y faut savoir prendre son temps, hein Magali ? Prendre son temps, ça a du bon, hein ? Il avait accompagné son propos d'un petit sourire égrillard et s'était fait en quelques mots une réputation usurpée de gourmet et de baiseur.

Il accepta l'invitation et proposa d'acheter une glace que Manuel refusa. En raccrochant il pensa qu'il apporterait un bocal d'aubergines, poivrons, champignons et artichauts sotto olio fait par Giuseppina, comme ça il y aurait au moins quelque chose de facile à manger.

Son amitié avec Manuel avait résisté au temps, aux vicissitudes du collège, à la séparation du lycée (Manuel avait passé un CAP de mécano), aux contraintes du travail, et même à son mariage. C'était lui qui l'avait emmené en boîte pour la première fois (qui fut aussi la dernière en ce qui concernait les locaux nocturnes fermés, car le nuage de fumée qui y régnait était incompatible avec son asthme), et dans des fêtes en plein air où on se torchait au rosé en mangeant des merguez. L'une de ces fêtes s'était déroulée sur la plage de Cagnes et avait eu de pénibles conséquences sur la vie familiale de Michel, l'effet illusoirement euphorisant du rosé de Provence l'ayant poussé à une consommation excessive du breuvage en question, il s'était livré à une séance de strip-tease sous les étoiles en compagnie de trois mâles avinés, puis il avait dansé en slip au milieu des bravos avant de se jeter dans l'eau à la poursuite d'une petite blonde sexy. Il ne se souvenait plus vraiment de ce qui s'était passé ensuite mais il se revoyait encore à cinq heures du matin, titubant et rigolard, débraillé, en chaussettes (lors du strip-tease il avait remporté un vif succès en balançant ses vêtements à la ronde et ses chaussures dans la flotte), pénétrer dans l'appartement du boulevard Saint Roch. Giuseppina, que l'inquiétude avait rendue hystérique (il n'était jamais rentré aussi tard) était en train de composer le numéro des urgences. La vision apocalyptique de son fils, mêlée à la joie de le revoir enfin vivant,

lui provoquèrent trois minutes de catatonie qui furent suivies d'un déferlement de vociférations aiguës et le douteux mélange de graisse de merguez et de rosée qui stagnait depuis des heures dans l'estomac de Michel décida soudain de se répandre sur le tapis de l'entrée. A la suite de cet épisode malencontreux sa génitrice afficha pendant des semaines une insupportable douleur muette entrecoupée de remarques acides et de sous entendus pesants et il dût promettre sur la bible de ne jamais recommencer. Il tint promesse car à la souffrance manifeste et culpabilisante de la mamma s'étaient ajoutées les conséquences physiques de cette nuit de folie : un mal de crâne à s'en taper la tête contre les murs, une indigestion carabinée et un rhume qui faillit entraîner une crise d'asthme. Il renonça donc au personnage de boute en train qui lui avait assuré un franc succès ce fameux soir et que sa réserve naturelle l'empêchait d'interpréter quand il était à jeun.

Il apprit, quelque temps plus tard, que non seulement il avait grandement contribué à rehausser l'ambiance de la soirée mais, qu'en plus, il avait longuement peloté la petite blonde sexy (qui s'était révélée être une touriste de passage venue d'un camping de Saint Laurent du Var et dont on avait perdu la trace). Cet épisode ne s'étant pas gravé sur son disque dur il n'en avait aucun souvenir ce qui était à la fois regrettable et effrayant. La peur de laisser à nouveau émerger un aspect caché de sa personnalité, certes plaisant mais totalement incontrôlable, avait définitivement conforté sa décision d'établir avec l'alcool des relations prudentes.

Le samedi matin le temps était couvert, il fit quelques courses au marché chez des commerçants de confiance que Giuseppina avait sélectionnés puis il se rendit à la Meqque commerciale des jeunes niçois : la FNAC. Au rayon Bandes Dessinées il termina la lecture d'un Titeuf qu'il avait commencé lors de sa précédente visite, puis il prit le dernier Thorgal, passa à la caisse et s'en fut flâner au rayon musique où il écouta deux morceaux du dernier CD de Sting. Il envisagea mollement de l'acheter, puis y renonça en se souvenant que Jean-Marc, un collègue de bureau qui était fan, lui avait proposé de lui en faire une copie. Il se rendit ensuite au rayon vidéo où il constata, une fois de plus, que la quantité de cassettes disponibles se réduisait inexorablement au profit d'un choix toujours plus ample de DVD et arriva, une fois plus, à la conclusion qu'il devrait sous peu acquérir un lecteur. Dans cette boutique il descendit d'un étage et passa une bonne demi-heure à comparer les mérites et les prix des différents appareils. La perspective d'un achat entraînant souvent un autre, il poursuivit en se renseignant sur les postes de télévision. Le rayon télé était accolé au département informatique il ne put s'empêcher de jeter un œil sur les derniers ordinateurs nés. Il envisageait depuis longtemps d'en acheter un pour pouvoir se

connecter sur Internet mais, au bureau, il avait couru une rumeur disant que la direction envisageait de changer tout l'équipement informatique et de distribuer les ordinateurs actuellement utilisés aux employés, il avait donc décidé d'attendre.

Habituellement il terminait là sa visite hebdomadaire rituelle mais ce jour-là, poussé par une inspiration soudaine, il descendit au rez-de-chaussée du magasin pour explorer un espace qui lui était resté inconnu jusqu'alors : le rayon photo. Après avoir balayé du regard les énormes appareils aux objectifs phalliques qui lui rappelèrent son récent cauchemar il fixa son attention sur les petits Instantamatics et arriva rapidement à la conclusion que dans ce domaine le prix était inversement proportionnel à la taille. C'est en découvrant les appareils numériques qu'il trouva enfin une réponse à la question qui depuis la veille lui taraudait régulièrement les méninges : le photographe avait un appareil numérique (maintenant qu'il y pensait Michel se souvint qu'il appuyait directement sur le déclencheur, sans recharger la pellicule), et un ordinateur sur lequel il déchargeait ses clichés. C'était évident ! Il pouvait avoir celui-ci, minuscule, ou bien celui-là qui avait un objectif mobile, ou cet autre qui...

Il ressortit de la FNAC deux heures après y être rentré. Il pleuvait ce qui excluait la possibilité d'aller à la plage, il retourna donc à la maison où il effectua divers travaux ménagers puis il s'endormit sur le canapé.

A huit heures il se rendit chez Manuel. Il passa l'essentiel du dîner à se battre contre une armée de petits rougets de roche que Magali déposait sans relâche dans son assiette et but abondamment pour éviter à une arête qui aurait échappé à sa vigilance de se planter dans sa gorge. Tout le monde le complimenta sur les légumes sotto olio de Giuseppina et il en retira autant de fierté que s'il les avait faits lui même. En fin de soirée Manuel montra les photos d'un dimanche qu'ils avaient passé ensemble dans l'arrière pays.

- Tiens, dit Michel, ce matin à la FNAC j'ai vu des appareils numériques.

- Ah oui, ça fait des belles photos ? S'enquit Manuel

- J' sais pas trop, je me demandais justement.

- Moi j'crois qu'ça vaut pas un bon appareil normal intervint Jeannot, tu te souviens de mon Canon, putain les belles photos que je faisais. J'avais une meuf superbe à l'époque, tu te souviens Birgitt, une Danoise, un canon.

- Putain ! lâcha Manuel, Birgitt, elle avait un cul...

- Enorme, elle avait un cul énorme, coupa sèchement Magali qui apparemment n'avait pas encore digéré l'arrière train de la Danoise, et vous étiez tous là comme des cons, à baver devant elle, et toi le premier, lança-t' elle à Manuel.
- Ah, Birgiiiiit !... Michel avait enfin compris de qui on parlait, putain le cul et les nichons, d'enfer...
- Bon, on va passer la soirée sur cette pétasse où quoi ?
- Allez, va... Toi aussi t'as un beau cul, hein Michel, qu'elle a beau cul ?
- Et alors ton Canon ? questionna Michel afin d'éviter une question embarrassante, Magali avait effectivement un beau cul, mais Michel était pudique.
- Ben mon Canon, elle est partie avec.
- C'est bien ce que je disais, une salope et tu t'es bien fait avoir !
- J'avais fait des photos d'elle, j'te jure, du travail de pro, à poil et tout, la chatte en gros plan... ah elle était chaude la Birgitt...
- Mais c'est pas vrai, y a quand même pas que le cul dans la vie !
- Ça t'as raison, y a aussi les nichons... rétorqua Jeannot
- Tu ferais mieux de chercher à te caser, continua Magali ignorant les ricanements qui avaient suivi cette boutade éculée depuis longtemps mais toujours irrésistible, t'en as pas marre des touristes depuis le temps ? T'as pas envie d'avoir des enfants ? Regarde comme on est bien nous avec Charlotte...
- Tiens ça me rappelle une blague. C'est une fille, Grecque, qui se marie, avec un Grec, alors la veille du mariage sa mère elle lui parle, elle lui explique que son mari, ben il va lui faire des trucs, et puis elle lui dit « Surtout, c'est important, si il te demande de te retourner tu dis non ». La fille elle comprend pas trop mais bon elle promet. Et puis ils se marient, et puis y a la nuit de noces. Le lendemain la mère elle demande à la fille « Alors ? » et la fille elle lui répond « Non, non, il m'a rien demandé » tranquille quoi. Et puis il se passe un an, deux ans, trois ans, le mec demande rien, la fille est contente, ça baigne, et puis finalement un soir il lui dit « Chérie, tu veux bien te retourner ? » alors la fille elle pense à sa mère et elle dit « Ah, non, pas question » Le mec il reste comme un con il lui dit « T'es sûre ? » la fille elle est sûre, elle sait pas pourquoi mais elle sûre, alors le mec il lui dit « T'as pas envie d'avoir des enfants ? »
- Ah la conne ! s'exclama Manuel entre deux éclats de rire, elle est excellente !

- Eh ben, y a vraiment que ça qui vous amuse, soupira Magali, toi aussi Michel il faudrait que tu te maries, tiens j'ai une copine à te présenter, elle travaille au marché avec moi en ce moment, elle s'appelle Laïla et elle habite dans le vieux (Nice pour les non initiés)

- Tu fréquentes des beurs, toi ? s'étonna Jeannot qui ne brillait pas par son ouverture d'esprit.

- Ben évidemment, tout le monde est pas aussi raciste que toi, qu'est-ce tu crois ? Laïla elle est pas beur, elle est Française comme toi, Manuel aussi il est Français, et Michel aussi, même si leurs parents il étaient autre chose.

- Ouais ouais, mais ça te dérange pas toi, le voile ? T'as envie qu'on t'oblige à en mettre un ?

- Ce que tu peux être con par moments ! Mes copines elles ont pas de voile, et elles ont pas envie d'en mettre un, et c'est pas toujours facile pour elles, à cause des mecs, bien sûr, toujours à faire chier, c'est plus fort que vous. Mes copines elles sont musulmanes comme moi je suis catholique, ça m'a jamais empêché de faire ce que j'avais envie de faire, ben elles c'est pareil... Bon on parle d'autre chose j'ai pas envie qu'on se dispute, tout de façon tu comprends rien...

La discussion se prolongea encore une petite heure et Michel rentra chez lui en pensant au cul de Birgitt. Il imaginait avec délices les photos dont Jeannot avait parlé et regretta de ne pas avoir eu le courage de lui demander de les amener pour leur prochaine rencontre. Il se laissa tomber sur le canapé et alluma machinalement la télé en rêvant à des prises de vues extrêmement précises, à des cadrages dignes de films pornos. Le fait que Jeannot se soit livré à ce genre d'exercice rendait la chose beaucoup plus proche, presque réalisable. Et c'est alors qu'il se voyait, un superbe appareil numérique à la main, en train de mitrailler les angles les plus intimes de Beau Cul, que Maria Angela apparut à la télé... et pas seulement à la télé mais dans une de ses émissions préférées, un talk show animé et sympa, avec de belles filles, des blagues de cul, des acteurs et des gens sérieux ou des intellos qui venaient parler de choses qui n'intéressaient pas spécialement Michel, mais bon, de temps en temps il se passait un truc rigolo par exemple une femme avait montré ses seins, un mec avait balancé un verre d'eau à la tronche d'un autre... Et ce soir il y avait Maria Angela, assise à côté d'une noire appétissante, vêtue d'un top à volant en broderie anglaise blanche qui projetait littéralement ses seins dans le champ de la caméra.

Abandonnant toute rêverie Michel se concentra sur l'émission.

## CHAPITRE IV

### *Du côté de chez Adolf.*

Xavier de Lafite-Ambert, unique petit-fils, donc ultime descendant, d'un couple de nobles décadents qui s'étaient refaits une fortune en mariant leur fils (unique lui aussi, dans la famille on n'était guère porté sur les choses du sexe) à une Argentine dont le père avait été un magnat du guano (l'argent de l'Argentine n'avait pas d'odeur), avait passé la journée seul dans l'immense appartement niçois dont il avait hérité après une longue série de décès familiaux. A quatre ans il avait perdu ses parents dans un accident d'avion et ses grands parents, usés par la vieillesse et l'avarice, étaient morts, presque simultanément, depuis deux ans. Il s'était dans un premier temps retrouvé à la tête d'une fortune suffisamment confortable pour vivre sans travailler, ce qui l'arrangeait bien puisqu'il n'avait jamais rien fait et ne savait quasiment rien faire, puis, l'argent allant toujours à l'argent suivant un mécanisme pervers que tous les pauvres du monde rêveraient de mettre en pièces, la mort d'un grand oncle dont on lui avait toujours caché l'existence car il était affligé d'une honteuse homosexualité, l'avait rendu depuis quelques semaines propriétaire de cet appartement de neuf pièces, rue Guiglia, au dessus du jardin Alsace Lorraine. Il avait aussitôt mis en vente le pavillon de Neuilly où il avait passé d'abord une enfance triste avec deux vieux grincheux bourrés de principes, puis une adolescence sinistre avec les deux mêmes vieux qui ne s'étaient pas bonifiés avec l'âge et, enfin, ses premières années d'homme dans des circonstances que le gâtisme des inévitables vieillards avait rendu encore plus pénible que lors des années précédentes. Ensuite il avait déménagé.

Il avait trente ans et au regard de l'état civil il était seul au monde. Il n'avait pas vraiment d'amis non plus, seulement quelques copains au sein du groupe para politique qu'il fréquentait, et quelques relations qui étaient ses contacts pour la vente illicite de croix gammées, effigies nazies et livres de propagande que l'Organisation lui avait demandé de superviser dans le secteur niçois. Il se serait bien passé de cette charge mais l'obéissance aveugle aux chefs était le principe de base de l'Organisation. L'Organisation ne s'appelait pas l'Organisation, son nom étant un sigle obscur que Xavier n'aimait pas il l'avait rebaptisée l'Organisation pour son usage personnel. Lui même se pensait totalement dépourvu du sens de... l'organisation et la seule chose qui réussissait à donner une structure à sa vie était l'Organisation, pour le reste il se laissait porter par les événements.



Il avait peu de souvenirs de ses parents. Le jour où leur avion s'était écrasé, une minute après le décollage, il était en Argentine chez une de ses nombreuses tantes (le roi du guano avait eu dix enfants), au milieu d'une tribu bruyante et affectueuse qui l'appelait Javier et le couvrait de bisous. Et puis il y avait eu le drame, la grand-mère Conchita qui hurlait de douleur, les tantes en larmes et les cousines qui le serraient dans leurs bras pour le consoler. Et puis il y avait eu le départ vers la France, entre deux grands parents qu'il connaissait à peine et qui avaient mené et gagné une bataille judiciaire féroce pour avoir sa garde.

Grisés dans un premier temps par l'appât de l'argent - un contrat établi entre les deux familles leur avait garanti des actions dans une société appartenant au père de la jeune mariée - ils n'avaient pas tardé à déchanter, leur fils unique, pourtant un incapable qui n'était même pas arrivé à se trouver une femme tout seul, c'était sa mère qui avait dégoté l'Argentine dans le salon d'une amie, s'était installé à Buenos Aires où il menait avec succès une affaire d'import-export. Il n'avait nullement l'intention de revenir en France et son fils parlait mieux l'espagnol que le français. De plus ce mariage exotique n'en finissait pas de provoquer des moqueries dans le milieu d'aristocrates et de grands bourgeois plus ou moins argentés qu'ils fréquentaient. Enfin, il était hors de question d'abandonner l'unique et précieux descendant de la lignée Lafite-Ambert (petite noblesse née d'un croisement entre un hobereau bordelais et une châtelaine auvergnate dont le fils était devenu général d'Empire) entre les mains des métèques.

Il récupèrent donc ce qu'ils estimaient être leur bien, l'arrachèrent à des bras aimants et coupèrent définitivement les ponts avec les enfants de la pampa et du guano.

Orphelin, coupé de son environnement et livré à deux sexagénaires égoïstes et rigides, il fut un enfant triste et solitaire. Il fréquenta des écoles privées catholiques où il obtint des résultats médiocres et dut s'y reprendre à trois fois pour obtenir le bac. Comme son père et son grand-père avant lui il s'inscrivit à la fac de droit où il fit la connaissance d'un groupuscule d'extrême droite. Etant bercé depuis l'enfance par les propos fascistes de bonne-maman et bon-papa qui détestaient tous les métèques que comptait l'humanité (arabes, juifs, gitans, noirs, jaunes, indiens, bref tout ce qui n'était ni blanc, ni chrétien), vouaient une haine féroce aux communistes et autres gauchistes et vomissaient les homosexuels, il ne fut nullement choqué par les thèses que lui proposaient ses nouveaux amis. Il se rendit à quelques réunions, adhéra à l'Organisation, passa des week-ends à défiler dans la campagne déguisé en officier nazi, puis devint intermédiaire dans le trafic d'objets et de livres interdits. Il avait aussi participé à quelques expéditions nocturnes punitives (casser de l'arabe ou du juif),

mais sans grand enthousiasme car il était trouillard et qu'il avait toujours peur de recevoir un mauvais coup. En fait il n'avait jamais tapé qui que ce soit, il avait seulement détourné les yeux, quand ses acolytes s'acharnaient sur leurs victimes il faisait le guet. Par contre il aimait bien casser les vitres des synagogues et taguer des croix gammées sur les mosquées (ou le contraire).

La perte du paradis de son enfance avait fait de lui un être broyé, sans désir ni volonté, un exilé de la vie. Il subissait plus qu'il ne décidait et ne croyait à rien. Il était facho par habitude, par paresse, par conformisme social. Il était facho parce qu'au sein de l'Organisation il n'était plus le petit métèque qui avait eu la chance d'être recueilli par ses grands parents mais un élément combattant qui obéissait à des règles, c'était facile et ça éloignait les cauchemars, ça éloignait aussi ces monstrueuses photos parues dans la presse après le drame et que bonne-maman avait soigneusement gardées pour ne rien lui épargner de l'horreur, on y voyait des débris humains, les bras, les jambes, les torses décapités des victimes du crash.

A son arrivée à Nice il avait été déçu par l'état dans lequel il avait trouvé l'appartement dont il était maintenant propriétaire. Le vieil oncle, qui avait sa vie durant déploré le fait d'être né homme et non femme, l'avait surchargé de rideaux, de dentelles, de tapisseries, de meubles rococos, de bibelots kitsch et de poupées fanées. L'effet bonbonnière qui se dégageait de l'ensemble aurait pu constituer la preuve que tous les homosexuels ne sont pas des esthètes, comme on l'entend parfois dire dans les milieux bourgeois, mais qu'ils pouvaient au contraire et heureusement pour eux, faire preuve d'une totale absence de bon goût (le bon goût étant défini suivant des critères précis établis par des gens qui n'ont rien de plus intéressant à penser).

De plus, l'oncle, qui était mort à quatre-vingt-quinze ans, dans la solitude et la misère, reclus depuis le décès de son dernier compagnon, deux décennies auparavant, dans cet appartement qui était son seul bien, n'avait guère entretenu les lieux. Se déplaçant avec difficultés et étant devenu quasiment aveugle il avait passé les dernières années de sa vie dans un espace restreint qui comprenait la cuisine et une petite pièce attenante où il avait fait installer son lit. Comme il avait mené une joyeuse vie d'oisif et croqué tout l'argent que ses parents lui avaient laissé, il s'était retrouvé fort dépourvu quand l'âge fut venu. Très affaibli, mais ayant gardé toute sa tête, il avait obtenu une aide des services sociaux municipaux. Trois fois par semaine on lui apportait ses repas et une aide ménagère passait tous les lundis donner un coup de balai et vérifier qu'il était toujours vivant. On avait bien pensé le mettre à l'hospice mais il ne voulait pas en entendre parler, et les grands-parents de Xavier, qui étaient son unique famille, avaient refusé, car ils avaient eu peur d'être obligés de payer.

Il avait finalement, et avec beaucoup d'à propos, rendu l'âme, au moment précis où son compte en banque atteignait le zéro.

Quand Xavier avait pris possession des lieux, il avait été suffoqué par l'odeur de renfermé. Certaines fenêtres, comme celles des chambres du fond n'avaient pas été ouvertes depuis une bonne trentaine d'années, et il eut le plus grand mal à les décoincer. Quant aux volets ils étaient bloqués par des barres de fer pesantes qu'avait exigé l'ultime amour du vieil oncle, un artiste peintre que le succès avait toujours ignoré et qui avait sombré dans la paranoïa.

L'appartement étant beaucoup trop grand pour lui seul, Xavier avait paresseusement dégagé deux pièces qui donnaient sur la façade, et recouvert le rose des murs d'une couche de peinture blanche, puis dans l'une il avait mis sa télé, son ordinateur, sa chaîne Hi fi et un canapé à fleurs du vieil oncle et dans l'autre un lit et une armoire qu'il avait récupérés dans une des chambres. Malheureusement le lit étant complètement défoncé et le canapé branlant il avait dû les échanger contre d'autres qui s'étaient révélés d'aussi piètre qualité et par d'autres encore.

Vers le milieu de l'après-midi Xavier fit la demi-heure de gymnastique quotidienne imposée par l'Organisation qui aimait les muscles et les allures martiales. La glace d'une armoire lui renvoyait son image qu'il regarda sans tendresse particulière. Il était grand et maigre, bronzé, des cheveux plats, un peu longs, d'un blond fade, encadraient un visage en lame de couteau à l'expression impassible. Il souriait peu, ne riait ni ne pleurait jamais, ses mouvements étaient raides et sa démarche presque mécanique. Il vivait dans un univers où l'amour et la tendresse n'avaient aucune place, il ne connaissait des femmes que les prostituées que l'Organisation fournissait à ses membres les soirs de fête, quand la bière coulait à flots et son seul véritable ami était Adolf, le rat qui partageait son existence.

Xavier Lafite-Ambert était un pauvre type, un minable qui se donnait du courage en chantant des chansons nazis avec une bande de crétins dangereux et c'était bien cette image là que la glace de l'armoire tarabiscotée du vieil oncle lui renvoyait à la gueule.

Il laissa tomber les exercices physiques, alluma son ordinateur, y brancha son appareil photo numérique et déchargea les clichés de la veille en caressant machinalement le dos d'Adolf qui s'était installé sur ses genoux. Puis il les visionna attentivement, éliminant ceux qui ne lui plaisaient pas, enfin il les rangea dans des dossiers thématiques : bras, jambes, fesses, pieds, ventres, seins... c'est à dire toutes les parties du corps humain, à l'exception des visages qu'il ne photographiait jamais.

Habiter à Nice représentait pour lui une véritable aubaine, la plage offrait un extraordinaire échantillonnage de l'espèce humaine qui s'exposait sans pudeur à l'objectif de son appareil photo.

Il resta un long moment à la fenêtre, regardant une petite pluie fine et régulière tomber sur le jardin Alsace Lorraine déserté. Il passait des heures, le front appuyé contre la vitre, à observer les activités des habitués du jardin.

Les plus matinaux étaient les sportifs, ridicules dans leurs survêtements colorés, et les propriétaires de chiens qui faisaient pisser et chier leurs clébards, à ce sujet Xavier avait remarqué que les trottoirs de Nice étaient envahis par les déjections canines, il était quasiment impossible de ne pas s'en coller une sous la chaussure si on marchait le nez en l'air, et il envisageait d'écrire une plainte à la mairie. Certains individus cumulaient les deux activités, en trottinant avec leurs animaux.

Vers dix heures les petits vieux du quartier venaient réchauffer leurs os au soleil et quelques clodos prenaient place sur les bancs situés le long du boulevard Gambetta, ils y étalaient leurs duvets malodorants, et passaient l'essentiel de la journée à somnoler ou à papoter entre eux en picolant du gros rouge. Ils inspiraient un profond dégoût à Xavier qui pensait déposer à la mairie une autre plainte les concernant.

Peu après les mères de famille et leurs rejetons occupaient l'espace réservé aux enfants. Les mamans ramassaient les crottes de chien en pestant puis s'installaient sur les bancs, les yeux rivés sur une progéniture active qui grimpaît, sautait, courait, glissait, se disputait, tombait et pleurait. Cette population était assez hétéroclite car aux bourgeoises du quartier, qui parfois se faisaient représenter par les bonnes (Philippines, Africaines) s'ajoutaient quelques Maghrébines en kaftans descendues du quartier de la gare, mais au grand étonnement de Xavier, la cohabitation se déroulait sans heurts, les enfants jouaient ensemble et leurs génitrices se parlaient.

Pour lui, qui jusqu'à présent avait prôné la séparation des races, voire même l'élimination radicale de certaines, ce spectacle était surprenant, et en contradiction avec les assertions basiques que ses grands parents, puis l'Organisation, lui serinaient depuis l'enfance.

L'enfance, la sienne, durant la longue et triste période parisienne, n'avait guère été égayée par les jeux et les rires. Dans la cour de l'école il se tenait souvent à l'écart, ou plutôt les autres, déstabilisés par sa gravité (il ne riait jamais et ne connaissait aucun jeu), le tenaient à l'écart, et jamais bonne-maman et bon-papa n'avaient eu l'idée de l'emmener au square car le pavillon de Neuilly avait un parc dans lequel on l'enfermait deux heures par jour pour sa santé. Il se revoyait les après-midi d'hiver, les genoux et

les mains bleuis par le froid, tourner sans fin autour des arbres squelettiques, casser du talon les plaques de glace, empiler les feuilles mortes rendues gluantes par la pluie et le froid et détruire les monticules des taupes à coup de pied.

A onze heures trente il quittait son poste d'observation pour aller à la plage.

Quand il rentrait, vers le milieu de l'après-midi, le jardin était encore livré à la gent enfantine dont l'âge augmentait au fur et à mesure que les écoles fermaient. Les garçons, toutes couleurs de peau mélangées, jetaient leurs cartables dans les plates bandes et jouaient au foot dans les allées, les filles leur tournaient autour en gloussant, les petits vieux quittaient leurs bancs en râlant, chassés par le bruit et les rebonds imprévisibles du ballon et des amoureux boutonneux se roulaient des pelles derrière les arbres.

Puis la fraîcheur se faisait sentir, les femmes rentraient préparer le dîner, les enfants faire leurs devoirs et les petits vieux regarder la télé. Les sportifs et les chiens investissaient à nouveau le jardin et les clodos repliaient leurs bardas avant de se diriger vers les centres d'accueil nocturnes, les ponts ou la plage.

L'obscurité venant des silhouettes furtives se glissaient entre les arbres, se joignant puis s'éloignant les unes des autres suivant les modalités d'un étrange ballet. La vocation nocturne du jardin était pour Xavier source de répulsion et de fascination, il éteignait les lumières et, le souffle court, le regard halluciné, il épiait les dealers et les homosexuels qui se retrouvaient dans les allées (certains étaient à la fois dealers et homosexuels). Il va sans dire qu'il envisageait d'écrire à la mairie pour se plaindre, aussi, de ces pratiques honteuses.

Une idée traversant soudain son cerveau qui végétait devant le morne spectacle de la pluie, il décida d'ouvrir des cartons qui dataient de son déménagement, trois mois auparavant.

Quand il avait décidé de quitter le sinistre pavillon de Neuilly il avait entassé dans une douzaine de cartons le peu de choses auxquelles il tenait, puis il avait contacté un brocanteur qui faisait partie de l'Organisation et lui avait vendu à bas prix le contenu de la maison, une aubaine inespérée pour le brocanteur qui avait ainsi fait l'acquisition de meubles signés, de tableaux de maître de second ordre, de tapis, d'objets précieux et de vaisselle en porcelaine vieille de deux siècles, mais aussi d'assiettes ébréchées, de casseroles défoncées et de nappes mille fois ravaudées car la grand-mère était tellement avare qu'elle ne jetait jamais rien de peur que des pauvres ne lui volent ses affaires dans la poubelle.

Il avait expédié les colis à Nice, mis Adolf dans un sac, appelé un taxi dans lequel il avait entassé ses valises et définitivement abandonné la maison de son enfance en laissant la grille du parc et la porte d'entrée ouvertes dans l'espoir que des sans abris crasseux y établiraient demeure et profaneraient la mémoire de ses anciens propriétaires.

Enfin, sur le chemin de l'aéroport, le taxi l'avait arrêté chez le notaire à qui il avait remis tous les documents nécessaires à la vente de son bien.

Le premier carton était rempli des livres et des fanzines préférés de son adolescence et, pour certains de celle de son père à qui ils avaient appartenu: Michel Vaillant, Bob Morane, S.A.S, Diabolik, Satanik, Rintintin, Histoire d'O, Emmanuelle... Il feuilleta quelques ouvrages, se demanda où il allait les ranger, arriva à la conclusion qu'un jour où l'autre il lui faudrait qu'il se décide à prendre possession des six pièces de l'appartement qu'il avait jusque-là ignorées, remit ce projet à une date ultérieure indéfinie et referma le carton.

Il exhuma du deuxième carton la collection de timbres de son père adolescent, se demanda pourquoi il ne l'avait pas filée au brocanteur et la remit en place.

L'ouverture du troisième carton fut douloureuse, d'abord physiquement, il s'entaille la main avec un couteau en tranchant le ruban adhésif, puis sentimentalement quand il en découvrit le contenu. Dans la perspective du départ il avait prêté peu d'attention à ce qu'il emportait, il savait simplement que ces choses-là devaient le suivre, qu'elles étaient sa mémoire, son histoire. Oui, son histoire, celle que retraçaient quelques photos du paradis perdu. Il n'y en avait pas beaucoup, l'essentiel était resté en Argentine vingt-six ans auparavant. Les larmes lui vinrent aux yeux en regardant une image de sa mère et lui. Elle était assise dans l'herbe, sa robe blanche étalée comme une corolle, Xavier, qui devait avoir trois ans, était debout de profil entre ses jambes bronzées, d'une main il tenait un ours en peluche, son ours en peluche que bonne-maman lui avait confisqué en prétendant qu'il était sale et qu'elle avait brûlé dans la cheminée, de l'autre il s'appuyait sur l'épaule de sa mère, ils se regardaient en riant. Il essuya du revers de la manche la poussière qui s'était accumulée sur la photo puis il la posa sur son bureau, contre l'ordinateur.

Entre temps Adolf avait disparu dans les profondeurs du carton et Xavier dut le vider entièrement pour le dégager et l'éloigner car à l'occasion, même les rats bien nourris comme l'était Adolf pouvait être tentés par la saveur du papier.

Décidant de ne pas se laisser aller à une funeste mélancolie qui risquait de dégénérer en une attaque dépressive, il remit en vrac les photos dans leur abri et envoya le tout contre le mur d'un coup de pied bien ajusté.

Le carton suivant était sans intérêt : documents familiaux, archives, paperasses. Il l'expédia rejoindre le précédent suivant la même technique.

Là-dessus il eut petit creux, alla à la cuisine et engloutit la moitié d'un pot de Nutella avec une cuiller qu'Adolf eut ensuite le privilège de lécher.

Enfin, dans le cinquième carton, il trouva ce qu'il cherchait: sa collection de photos, des centaines de photos qu'il avait prises durant l'année qui avait suivi la mort des vieux et qu'il avait développées lui-même dans le labo qu'il s'était aménagé dans une salle de bains. Par la suite il s'était lancé dans le numérique, au début il avait imprimé les meilleures images mais la piètre qualité du résultat l'avait découragé.

Il les sortit une à une, religieusement, et à chacune le souvenir de sa « capture » lui apparaissait en unités de lieu et de temps, de pourquoi et de comment, de parfums et de couleur, de plaisir et de peur. Il les étalait autour de lui, les regroupant et les séparant suivant le fil de ses idées, certaines transitaient plusieurs minutes entre ses mains, d'autres étaient vivement expédiées.

Quand le carton fut vide il alla chercher un rouleau de scotch datant du vieil oncle qu'il avait repéré dans le tiroir du buffet de la cuisine, et entreprit d'afficher ses photos sur les murs de la pièce.

Au bout de deux heures, le mur côté couloir était tapissé à moitié par une collection de bras et à moitié par une collection de pieds et il avait décidé de garder les bons morceaux: cuisses, fesses et seins féminins, pour les murs de sa chambre.

Fatigué, il arrêta son travail et découvrit qu'il était déjà neuf heures du soir. Il se posta alors à la fenêtre pour observer les dealers et les pédés, malheureusement il pleuvait, la visibilité était nulle et il ne vit qu'un parapluie solitaire s'éloignant vers le carrefour. Déçu il se retira dans la cuisine, où il dîna d'une choucroute en boîte réchauffée arrosée de bière. Il en sortit sans avoir débarrassé la table et retourna contempler le chef d'œuvre qu'il avait accompli précédemment. Puis il s'assit devant son ordinateur et se connecta sur Internet. Il ouvrit son courrier en tapant son nom d'internaute, xareich3. Une dizaine de messages l'attendait et après l'élimination des virus, des pubs et autres saloperies il n'en resta que deux, l'un lui signalait un rassemblement de l'antenne locale de l'Organisation un prochain week-end, l'autre était une blague raciste qui ne le fit pas rire (rien ne le faisait rire) et qu'il expédia sur le site de l'Organisation. Pas de message codés, pas de livraison de matériel.

Il parcourut rapidement le forum de l'Organisation, on y débattait des meilleures techniques d'élimination des êtres de races inférieures et de la prépondérance du rôle de l'homme dans la cellule familiale. Rien ne l'intéressant il quitta le forum pour la *chat* de l'Organisation où il retrouva évab 75 et évab 73, deux excitées de la *chat* et de la chatte avec qui il entreprit une discussion qu'il quitta quand kalach21 y imposa ses plaisanteries ringardes. Il se déconnecta, ferma les programmes, éteignit l'ordinateur et se laissa lourdement tomber sur le canapé qui émit un schlang ! désespéré.

Il alluma la télé, zappa et se fixa sur le début d'un talk show susceptible de lui arracher un sourire. On y faisait des plaisanteries de cul, il y avait de belles filles et parfois des esclandres, par exemple une pétasse avait montré ses nibards, un enculé avait balancé un verre d'eau à la gueule d'un autre enculé... Par contre il détestait quand le présentateur se laissait aller à jouer le bon samaritain et qu'il écoutait sans rien dire, ou presque, des minables de toutes races ou cultures raconter leurs emmerdements. Il trouvait que la part d'audience que l'émission consacrait aux juifs, aux arabes, et aux communistes (d'après Xavier on rangeait sous cette étiquette la gauche dans sa totalité, plus le centre, plus une partie de la droite et plus les écolos) était démesurée par rapport au peu d'entrain qu'on mettait à parler des valeurs de la droite pure et dure et, à sa connaissance, aucune grande figure de l'extrême droite n'y avait jamais été invitée. Il se souvenait par contre d'une émission honteuse durant laquelle on avait ridiculisé l'avocat d'un ancien fidèle du Reich qui était sorti de prison à cause de son état de santé.

De toute façon il n'y avait rien d'autre, les médias français étant vendus aux communistes et aux juifs.

Il tint bon les cinq premières minutes mais quand il vit débarquer sur le plateau une grosse noire rieuse emballée dans un flot de broderie anglaise blanche qui la faisait ressembler à un chocolat viennois, il éteignit la télé.

Il alluma la chaîne hi fi, mit un CD de Wagner qui était posé sur l'ampli dans le lecteur, régla le son et, suivi d'Adolf, alla s'étendre sur son lit. Il enleva son pantalon et son slip et se masturba vigoureusement en regardant les meilleures images de sa collection d'entrejambes. Sur sa photo préférée quelques poils noirs s'échappaient de l'élastique d'un maillot de bain dont le fond était légèrement taché. Il éjacula au bout de quelques minutes en criant « Tu mouilles salope ! ». Puis il s'endormit paisiblement pendant qu'Adolf, qu'une giclée de sperme avait arrosé par mégarde, se livrait à une petite toilette.



## Chapitre V

### *Une soirée chez Fred.*

Yvette avait particulièrement soigné sa tenue: jean moulant et top à volant en broderie anglaise blanche qui mettait en valeur ses épaules couleur d'ébène. A l'appel du présentateur de l'émission elle avait traversé le plateau pour venir se jucher sur une chaise haute et maintenant, tout sourire, accoudée à la table, elle attendait la suite des événements. Sa voisine de droite, une jeune avocate sympathique spécialisée dans la défense des droits de l'homme, lui avait expliqué en coulisse le principe de l'émission, lui avait conseillé de ne pas se laisser impressionner par ce décorum télévisuel qui lui était totalement étranger et d'être tout simplement elle-même. Elle avait ajouté en lui pressant affectueusement la main : « Tu verras tout se passera bien. » Yvette n'en doutait pas, sa vie ayant été jusqu'alors une longue suite de drames qui s'étaient enchaînés les uns aux autres avec une férocité quasi démoniaque, elle ne voyait vraiment pas en quoi cette invitation à une émission de grande audience aurait pu lui poser problème.

Bien au contraire, elle était ravie, émue, mais ravie de passer à la télé, ravie de raconter son histoire, ravie d'avoir vingt ans, et ravie de ne plus être en enfer. Elle adressa son plus beau sourire au présentateur, à son acolyte et enfin à la caméra qui lui faisait face.

- Bonjour Yvette, commença le maître des lieux, vous avez participé par votre témoignage à un livre rédigé par un collectif féminin de lutte contre, je cite, les nouveaux bourreaux, car vous avez été victime, disons-le, d'une affaire sordide...

- Oui, oui vr'aiment sor'dide, vous avez tr'ouvé le bon mot...

- Merci Yvette, en même temps c'est un peu mon métier... Bon, si vous le voulez bien Yvette on va raconter un petit peu votre vie, qui est... on peut le dire, une succession de tragédies...

- Ça on peut le dir'e, la chance, elle a mis du temps à arr'iver, ajouta Yvette en riant.

- Donc on va partir du début, hein ! Vous êtes née en Afrique...

- Au Togo, c'est ça.

- Oui, donc vous êtes née au Togo, dans un petit village, vos parents ont déjà une petite fille de cinq ans votre sœur, donc...

- Fr'ancette ! Elle s'appelle, Fr'ancette, ma sœu'r, par'ce que mon pèr'e il avait toujour's r'êvé d'aller en Fr'ance.
- Donc Francette a cinq ans, votre famille est pauvre, votre papa n'a plus de travail, et un peu avant votre naissance il décide de partir en France pour travailler.
- C'est ça oui, vous savez déjà tout, Monsieur le présentateur'...
- Laviron, Fred Laviron.
- D'accor'd, Monsieur... Vir'alon, répéta Yvette qui souffrait d'attaques de dyslexie quand elle était émue.
- Laviron, Fred, Fred tout court.
- D'accor'd, Fr'ed, c'est par'ce que j'ai un peu de difficultés avec les noms compliqués, vous compr'enez, je n'ai pas l'habitude précisa-t' elle en riant à nouveau.
- On vous comprend Yvette, donc votre papa part pour la France et là, là... ce sera le premier drame de votre vie, il disparaît...
- Oui, il dispar'ait, du jour' où il est par'ti il n'a jamais donné de nouvelles, jamais écr'it, jamais téléphoné, on l'a per'du... c'est comme ça, il y a des gens qui dispar'aissent et on sait pas pour'quoi, peut êtr'e il est mor't noyé, vous savez, chez nous, en Afr'ique, il y a plein de gens qui veulent par'tir', par'ce qu'il n'y a r'ien à manger, alo'rs ils pr'ennent des bateaux pourr'is qui leur coûtent tr'ès cher', toutes leurs économies, et puis les bateaux coulent, et les gens meur'ent et tout le monde s'en fout par'ce que ça fait des pauv'res en moins.

Fred Laviron hocha la tête puis reprit.

- Donc pour votre maman c'est très difficile, elle travaille beaucoup, puis elle tombe malade, et là c'est une voisine qui s'occupe de vous...
- Oui, dans les villages, au Togo, il y a beaucoup de solida'rité, on laisse pas un enfant mou'rir de faim, on lui donne à manger.
- Et puis quand vous avez quatre ans, votre mère meurt...
- Ma mèr'e elle n'avait plus envie de vivr'e, c'était tr'op dur' pour' elle. Ma gr'and mèr'e elle me disait : « Ta mér'e c'était un oiseau, elle était faite pou'r le bonheu'r, pou'r chanter, pas pour' pleur'er, c'est pour' ça qu'elle est mo'rte »
- Et vous allez vivre chez votre grand-mère, et là ça se passe plutôt bien...

- Oui, Ma grand-mère était très pauvre, mais elle était aussi très riche, parce qu'elle avait beaucoup d'amour à donner et que l'amour dans la vie c'est bien plus important que l'argent, vous savez, Fred, bien plus important.
- Vous avez bien raison Yvette. Ce qu'il y a d'extraordinaire avec vous, c'est que vous avez vécu des choses terribles, que vous allez nous raconter, mais on sent chez vous une joie de vivre, une énergie, une sagesse...
- Ma grand-mère c'était une philosophe, elle savait beaucoup de choses, elle savait l'avenir et avant de mourir elle m'a dit « Petite, ton destin sera très difficile, mais tu es très forte parce que la chance est avec toi, elle veut simplement attendre le bon moment pour venir, et toi il faudra jamais te décourager. »
- Et voilà, votre grand-mère meurt à son tour, vous avez huit ans et on vous met dans un orphelinat, et... et là c'est terrible pour vous, on vous sépare de votre sœur...
- Oui, c'est terrible, parce que la mort de ma mère, et celle de ma grand-mère c'était pas de la faute de quelqu'un, enfin pas directement, c'est vrai que si il n'y a rien à bouffer en Afrique, c'est bien parce que ça doit arranger d'autres gens, mais c'est pas direct, c'est anonyme alors on peut se dire que c'est le destin, la fatalité, alors que là, c'est l'orphelinat qui n'a pas voulu prendre ma sœur, ils ont dit qu'elle était trop grande, ils n'ont pas voulu d'elle, alors elle est allée dans une autre institution à Lomé et moi je n'avais plus personne.
- Alors à l'orphelinat, c'est un orphelinat tenu par des sœurs, il y des choses qui ne vous plaisent pas, mais on vous donne à manger, vous allez à l'école...
- L'école c'était très difficile, parce qu'avant l'orphelinat je devais toujours aider ma grand-mère et donc j'étais jamais allée à l'école et quand je suis arrivée j'avais déjà huit ans et je savais rien, ma grand-mère elle savait pas lire, et alors je me mélangeais dans les syllabes et la sœur elle me tapait sur la tête et ça faisait rire les autres filles. Je sais pas pourquoi elle avait choisi de faire la sœur celle-là, elle avait dû se tromper de vocation.
- Mais bon, vous apprenez à lire et à écrire, c'est bien !
- Oui, c'est bien, mais vous savez l'orphelinat, c'était pas un endroit rigolo. Il fallait toujours se taire, se mettre en rang, aller à la messe...
- Pourtant vous êtes très croyante ...
- Attendez, il faut que je vous explique. Chez nous c'est différent. Ma grand-mère elle était sorcière si vous voulez, elle m'avait appris à croire, mais son Dieu, c'était pas le même que celui des sœurs, que le Dieu des catholiques. Pour ma grand-mère il y

avait sur'tout les espr'its, ma g'rand m'èr'e elle me disait qu'on allait à l'église par'ce que les Fr'ançais, avant, ils avaient dit qu'il fallait y aller et qu'il fallait plus cr'oïr'e aux mauvais espr'its et à tous ces tr'ucs là. Alors nous on faisait semblant, et puis ma gr'and-m'èr'e elle disait aussi que ça pouvait pas fair'e de mal, parce que les dieux et les démons il vaut mieux être en bon ter'mes avec eux, sinon, il vous font des ennuis. Mais apr'ès on avait nos r'ites et quand on voulait savoir' quelque chose sur' quelqu'un, ou si on avait des pr'oblèmes, on allait voir' le mar'about, on lui appor'tait des cadeaux, et puis on chantait, et le mar'about il par'lait avec les espr'its, il fabr'iquait des gr'igr'is pour faire des pr'otections, c'est impor'tant d'avoir' une pr'otexion, et puis on faisait une fête, on s'amusaït. A l'église de l'or'phelinat on s'amusaït pas, et puis il y avait toujour's ce pauvr'e Jésus tout saignant sur' sa cr'oix et ça me faisait peur'. Avant l'or'phelinat j'avais jamais eu peur'.

Elle s'en souvenait bien, Yvette, de l'orphelinat, du pain sec et des punitions, comment aurait-elle pu oublier sœur Jean Marie qui était froide comme un serpent, qu'on entendait jamais arriver et qui lui tirait les cheveux quand elle riait . Heureusement il y avait aussi la gentille sœur Emmanuelle qui lui donnait des petits morceaux de chocolat en cachette, c'était elle, finalement, qui lui avait appris à lire. Quand la sœur qui faisait office de maîtresse avait décidé de renoncer en décrétant qu'elle était trop bête pour apprendre, sœur Emmanuelle, qui avait découvert que non seulement Yvette n'était pas bête, mais qu'au contraire elle était d'une curiosité sans limite et possédait une intelligence brillante qui ne demandait qu'à s'exprimer, avait pris le relais. Le problème d'Yvette portait un nom, dyslexie, et sœur Emmanuelle, qui avait étudié la psychologie à l'Université avant que Dieu ne l'appelle à son service, entreprit avec détermination de s'y attaquer. Bravant la terrible sœur Jean Marie qui entendait destiner sa protégée aux travaux ménagers et culinaires les plus humbles, elle obtint l'autorisation de passer chaque jour une heure avec elle afin de lui enseigner ce que la sœur maîtresse avait vainement essayé de lui fourrer dans le crâne. Et ça avait marché, deux ans plus tard Yvette lisait, dévorait des livres entiers, calculait à toute vitesse et résolvait des problèmes de train en deux minutes, quant à la dyslexie, elle s'était réfugiée dans l'orthographe qui restait un point faible, mais sœur Emmanuelle entendait bien prendre sur elle une victoire totale. Elle n'eut pas le temps.

- Et puis un jour on vient vous chercher...
- Oui, ma tante, enfin la femme du fr'èr'e de mon pèr'e.
- Mais vous ne la connaissiez pas.

- Vous voulez 'rir'e ? - ce que fit Yvette pour souligner son propos, les yeux plantés dans la caméra. - Vous pensez, quand mon père avait disparu, sa famille elle avait plus voulu de nous, une femme malade avec deux filles, personne en veut, les hommes ils veulent des femmes en bonne santé et des garçons.

- Donc votre tante arrive et elle vous emmène, sans rien vous dire...

- Vous savez, Fred, moi les gens en un coup d'œil je les connais, j'ai pris ça de ma grand-mère, elle savait pas lire sur du papier mais elle savait lire dans la tête des gens et moi aussi je sais et quand j'avais dix ans et que ma tante est arrivée pour me chercher, elle avait beau faire la gentille devant les sœurs moi je savais déjà que dans sa tête il n'y avait que des méchantes pensées. Vous savez je me trompe jamais, il y a des gens qui sont pleins de choses positives et d'autres qui sont pleins de choses négatives et ceux-là il faut s'en protéger si on peut.

- Et là, ce soir, comment vous nous trouvez, positifs ou négatifs ? Ne put s'empêcher de demander l'acolyte du présentateur qui jouait habituellement le rôle du fou du roi.

Yvette posa sur lui un regard condescendant et se mit à rire :

- Positifs, sinon je me serais levée et je serais partie parce que c'est bête de perdre son temps avec des gens qui en valent pas la peine si c'est juste pour passer à la télé.

- Merci Yvette, reprit Fred Laviron, donc votre tante vous prend à l'orphelinat vous emmène, au consulat de France et vous présente à quelqu'un...

- Oui, une femme, elle me pose des questions, si je sais lire, si je suis souvent malade, si je suis sage, si je fais bien ma prière et elle me dit qu'il faut toujours obéir aux grandes personnes surtout quand elles font plein de bonnes choses pour vous. Et moi pendant ce temps-là je sens que c'est une mauvaise personne.

- Ensuite vous passez quelques jours avec votre tante et un matin elle vous annonce que vous partez pour la France. Elle vous explique que vous avez beaucoup de chance, qu'une famille française a décidé de s'occuper de vous, que ce sont des gens très gentils, que vous serez très bien, que vous pourrez aller au collège et que si vous vous conduisez bien il se proposent de vous adopter, vous êtes contente ?

- Pas vraiment, je sens bien qu'il y a quelque chose de bizarre, mais j'ai pas le choix et puis j'ai pas envie de retourner à l'orphelinat.

- Alors vous prenez l'avion avec votre tante, vous traversez Paris, c'est l'hiver, vous avez froid mais vous demandez quand même à votre tante d'aller voir la Tour Eiffel et elle vous répond que c'est pas possible, là-dessus vous prenez un train, puis un taxi

qui vous amène dans une belle maison à la campagne, où vous faites la connaissance d'une famille, donc votre nouvelle famille, vous vous souvenez de votre première impression ?

- Vous savez c'était tellement différent , j'avais jamais vu une maison comme ça, je savais même pas que ça existait ... je sentais bien que c'était tr'op bizarre, mais j'étais curieuse aussi.

- Votre tante parle un peu avec le couple, les parents...

- Oui, ils ont deux enfants, petits, et ma tante s'en va...

- Elle part, la grille du jardin se referme, et ce que ne vous savez pas encore à ce moment là, c'est que jamais, pendant dix ans, jamais vous ne franchirez cette grille Mesdames et Messieurs pendant dix ans, Yvette restera enfermée dans cette maison...

- Oui, pendant dix ans, la grille est toujours fermée, il y a un truc automatique ou informatique je sais pas et je peux pas l'ouvrir'.

- En fait vous saurez plus tard que votre tante vous avait vendue...

- Oui, ça je vais le savoir' quand je serai libérée, elle m'avait vendue, mais maintenant je sais que c'était pas quelque chose d'exceptionnel, il y a beaucoup d'enfants africains et ailleurs dans le monde qui sont vendus, comme ça par' les familles. Il y a tout un commerce, un trafic on pourrait dir'e, alors on les vend comme esclaves à des familles, comme moi, ou d'autres à des bordels et ils doivent se prostituer. Et c'est pour' ça que je veux raconter mon histoire, ce que j'ai vécu, parce qu'il faut que ça s'arrête, c'est indigne des êtres humains de faire ça...

- Vous avez tout à fait raison Yvette et c'est pour cela que nous sommes heureux de vous donner la parole ce soir. Dans quelques instants nous écouterons Angela La Rosa qui est avocate, spécialisée dans la défense des droits de l'homme, et qui s'est particulièrement consacrée à la défense des victimes de ce nouvel esclavage. On croyait que ces pratiques anti-humaines, si j'ose dire, avaient disparu et bien on verra que bien au contraire, ce fléau est en pleine expansion. Mais en attendant je voudrais qu'on parle encore de vous, Yvette parce que ce qui vous arrive est hallucinant... On peut parler Yvette ? Vous arrivez à raconter tout ce qu'on vous a fait, c'est pas trop douloureux d'en parler ?...

- Oh, non pas du tout, ça fait du bien, c'est à eux que ça fait du mal quand j'en parle, pas à moi...

- Remarquez je sais pas si ils ont la télé dans leur cellule, glissa l'acolyte...

- Peut-être pas non, donc Yvette on va revenir un peu en arrière, au début vous savez pas trop ce qui se passe, on vous a parlé de famille, d'adoption, donc...

- Donc j'essaie de voir le bon côté des choses, je me dis que peut-être c'est quand même la chance...

- Alors on vous montre votre chambre, enfin votre lit, parce qu'en fait c'est un réduit...

- C'est un placard à balai, oui ! Et là c'est vraiment bizarre, dans la maison il y a dix pièces et moi on me met dans le placard à balai en me disant que comme ça je suis à côté de la chambre des enfants.

- Et puis vous découvrez tout le reste, par exemple vous ne vous asseyez jamais à table, on vous envoie manger dans votre réduit...

- Oui, ils me font manger les restes. Ils achètent des boîtes pour le chien et moi et ils me donnent les restes.

- Et puis c'est de pire en pire, on vous fait travailler du matin au soir, en fait c'est vous qui faites tout à la maison, et puis on vous frappe...

- Oui, la première fois c'est parce qu'un jour je m'arrête de travailler, je frotais le parquet, ou un truc du genre, et je regardais la télé, moi la télé je l'avais presque jamais regardée, à l'orphelinat y avait pas la télé, alors bien sûr ça me plaisait. Donc j'étais là avec ma serpillière à la main et la patronne elle arrive et paf ! elle me file une claque, et une autre fois j'avais pris un livre et je lisais en cachette et là encore, paf ! une autre baffe, et après ça a pas arrêté, c'était elle qui me battait, un jour en me tapant avec un balai elle m'a fait très très mal aux côtes, j'arrivais plus à respirer tellement la douleur était forte, ça duré des mois...

- Alors vous prenez une décision...

Oui, j'avais compris que je pouvais pas m'enfuir, parce quand ils étaient pas là, quand ils partaient en weekend, par exemple ou en vacances, ils m'enfermaient dans mon placard à balai...

- Quand ils partaient en vacances ils vous enfermaient dans un réduit ?

- Oui, oui, ils me laissaient des trucs à manger, du vieux pain, des vieilles saloperies qui traînaient et puis dans le réduit y avait un robinet et je me débrouillais avec ça...

- Donc pour vous protéger, psychologiquement, on va dire, vous prenez une décision...

- Je décide de plus leur parler, de plus jamais leur adresser la parole. Parce que moi, j'avais toujours été très bavarde, je parlais tout le temps, je chantais aussi, ma grand mère elle disait que je chantais comme un rossignol. Mais là je faisais ça pour

résister, c'est ce qu'on appelle de la résistance passive, c'est la psychologue que j'ai vue après qui me l'a dit, moi je savais pas que ça s'appelait comme ça, mais je savais qu'il fallait que je sois libre dans ma tête. Et puis aussi j'ai fait semblant de pas comprendre ce qu'eux ils me disaient, ils me donnaient un ordre et je faisais rien, et alors ils me battaient, moi j'espérais qu'ils me renverraient au Togo, mais comme ils avaient payé et qu'ils étaient avarés, ils voulaient en avoir pour leur argent, et ça a pas marché, alors je le faisais pas souvent, et puis aussi j'avais remarqué que quand je faisais rien, dans ma tête, ça tournait pas aussi rond.

- Donc vous êtes restée des années sans parler ?

- Non, je me parlais à moi toute seule, dans ma tête s'il y avait quelqu'un et tout haut quand il y avait personne. Je m'inventais des histoires, ou alors je parlais à ma grand-mère, je savais bien qu'elle pouvait pas m'entendre, j'étais pas folle, mais ça me faisait du bien, et puis je me répétais que la chance allait arriver et qu'il fallait que je sois prête, vous savez la chance souvent elle passe pendant qu'on regarde ailleurs et alors on la rate, et puis après on est pas content parce qu'on sait qu'on aurait dû faire attention, qu'on aurait pas dû se laisser aller à ses misères

- Enfin là, il ne s'agit plus de petites misères, il s'agit de séquestration, de violences physiques et puis quand vous avez douze ans...

- Le notaire me...

- Je voudrais quand même préciser pour nos téléspectateurs que vos tortionnaires sont insoupçonnables, ils ont une bonne position sociale, le mari est notaire, la femme élève les enfants, ils ont quatre enfants, ils reçoivent des amis, et là comment ça se passe quand il y a des invités ?

- C'est pas souvent, mais quand il y en a je fais le service, elle me fait mettre un tablier blanc.

- Oui, parce que vous n'avez rien, aucune affaire personnelle.

- J'ai deux tabliers, une paire de chaussures et deux culottes, elle me donnait même pas ses vieux habits, elle les portait à la paroisse. Elle, elle allait tout le temps à l'église, et même le curé il venait à la maison.

- Et personne ne voyait rien ?

- Les gens ils voient ce qu'ils ont envie de voir, même le curé il voulait rien voir, parce qu'un jour j'ai commencé à lui parler un petit peu et il m'a dit tout de suite que je ne devais pas cacher sur la main que Dieu me tendait, une connerie comme ça. Là ça m'a dégoûtée de la religion catholique. Pour moi c'était fini. Oui, donc je disais,



quand j'ai douze ans, enfin je crois que j'ai douze ans parce que je perds un peu la notion du temps, le patron me saute dessus et me viole et si je me débats il me frappe, il le fait plusieurs fois, pendant un an ou deux, à peu près, et puis il arrête parce qu'il dit que je suis devenue trop grosse et que je le dégoûte, que je ressemble à une vache. Moi ça m'arrangeait bien...

Fred Laviron, la tête penchée, la regarde, laisse le silence envahir le plateau, l'émotion monter, mais c'est compter sans Yvette qui se lance dans une tirade sur la sexualité masculine.

- Les hommes souvent c'est comme des bêtes ils ont besoin de baiser, et lui, sa femme souvent elle voulait pas, je le sais je les entendais, elle le sexe ça la dégoûtait, alors il s'excitait, il s'excitait et quand elle disait non il venait me sauter. C'est comme ça les hommes, souvent ils ont une bite à la place de la tête...

Bon, dit à ce moment-là le producteur de l'émission à Fred Laviron via son oreillette, elle est super, mais ça on le coupe au montage, et puis il faut que t'accélères, on a déjà dix minutes de dépassement.

- Alors finalement au bout de dix ans, dix ans, Mesdames et Monsieur, et bien la chance arrive. Et là, c'est rocambolesque...

- Oui je sais pas si c'est r'obanco... ce que vous avez dit, je ne connais pas ce mot, mais c'est la chance qui arrive, ça c'est sûr'.

- Donc c'est les vacances de Noël, vos tortionnaires sont à la montagne, vous êtes enfermée dans votre cagibi, dans le noir, c'est la nuit et vous entendez du bruit, beaucoup de bruit, vous avez peur ?

- Non, j'ai pas peur, pour'quoi j'aur'ais eu peur' ? J'étais enfermée, j'avais plus rien à manger, on me battait et on m'avait violée, vous croyez qu'on peut encor'e avoir' peur' après tout ça ? Ma grand mère disait, il faut toujours garder la tête froide sinon on fait n'importe quoi.

- Vous comprenez qu'on est en train de cambrioler la maison ?

- Oui, et je suis bien contente, je me dis que c'est bien fait pour' eux.

- Et là, la porte de votre cagibi, s'ouvre, vous vous cachez...

- Oui, je me cache derrière une étagère, parce que je me méfie...

- Donc ils ne vous découvrent pas, et quand ils partent...

- Quand ils partent je me sauve, je ne sais pas où aller, alors je suis la route, il fait très froid, et finalement j'arrive à la gendarmerie.

- Et la suite, eh bien on la connaît, vous portez plainte, vos tortionnaires sont arrêtés et le justice se met en marche. Et puis, alors là c'est extraordinaire pour vous, votre sœur qui est en France elle aussi, découvre votre photo dans un journal, elle vous reconnaît, et vous vous retrouvez, enfin, après toutes ces années...

- Ma sœur' elle avait eu beaucoup plus de chance que moi, à Lomé elle avait rencontré des Fr'ançais super' sympas, elle était venue en Fr'ance avec eux et ils l'avaient aidée. Maintenant elle est coiffeuse à Nice.

- Et vous, Yvette, aujourd'hui ça va, c'est le début d'une nouvelle vie, mais qu'est-ce que vous ressentez, pour ces gens ? Par'ce que vous semblez tellement joyeuse, énergique, quand vous pensez à eux vous vous dites quoi ?

- Que jamais je leur par'donnerai, puis elle fixa la caméra, jamais, le par'don pour' moi ça n'existe pas, elle détachait chaque parole, ses yeux lançant des flammes, moi ces gens là, si je pouvais, je les attacher'ais en plein soleil tout nus et j'attendr'ais que les four'mis r'ouges les bouffent. Mais ce que je veux su'rtout dir'e c'est qu'il y a d'aut'res filles en ce moment qui vivent ce que j'ai vécu et qu'il y a des gens qui ne disent rien, qui laissent fair'e et que c'est une honte pour toute l'humanité.

Quelle présence ! pensa Fred Laviron, t'as raison Fred lui répondit mentalement son acolyte, quel talent !... et quels nichons !

- Merci Yvette conclut Fred Laviron, merci pour votre courage, et nous vous souhaitons beaucoup, beaucoup de bonheur.

- Mer'ci, mer'ci à vous tous » Dit Yvette en sautant joyeusement de sa chaise, puis elle se dirigea vers Fred Laviron qui ne put résister au plaisir de la serrer dans ses bras.

Elle fit enfin une sortie remarquable et remarquée, tanguant sur ses hauts talons et agitant la main en direction d'un public médusé car on attend toujours des victimes qu'elles se conduisent en victimes.

Ensuite Maria Angela, qui n'était quand même pas venue pour rien, exposa la sinistre progression de l'esclavage dans le monde. Quant à Yvette elle quitta les studios d'un pas léger pour aller manger un couscous avec Aziz, Momo et Nico, les auteurs involontaires de sa libération.

## CHAPITRE VI

### *Patience et longueur de temps...*

Evidemment Yvette n'avait pas tout raconté, ni à la police, ni à l'assistante sociale, ni à la psychologue, ni à la télé.

Le soir de sa libération, quand, enfermée dans son réduit, elle avait entendu du bruit dans la maison elle avait tout de suite pensé à des cambrioleurs. Sa première idée avait été de crier, d'hurler et de taper sur la porte pour signaler sa présence. Mais Yvette qui, suivant les conseils judicieux de sa grand-mère, avait appris à garder la tête froide « Quand les autres perdent la boule, toi tu dois réfléchir à leur place sinon c'est foutu » avait vite pris conscience du fait que les individus pouvaient être armés et qu'elle n'avait aucune envie de se faire abattre comme un lapin par des voleurs qui auraient perdu le contrôle de la situation. La patience était préférable, surtout si elle pensait que cette foutue chance que sa grand mère lui avait promise dans son enfance et qui n'avait pas encore eu l'idée de se manifester, aurait peut-être l'idée géniale d'apparaître ce soir. Et elle apparut, sous les traits d'Aziz, quand celui-ci s'encadra dans la porte du placard à balai après en avoir écrasé le cadenas à coups de marteau. Yvette, qui s'était cachée derrière une étagère branlante (elle avait quand même un peu peur) tendit le cou pour se rendre compte de la situation, fixa l'intrus en roulant des yeux puis avança d'un pas et lui sourit car ce qu'elle déchiffra en vingt secondes dans sa tête lui indiquait qu'elle avait affaire à une « br'ave per'sonne » comme disait la grand-mère. Aziz quant à lui fut saisi de stupeur en voyant émerger du fin fond d'un placard à balai une créature d'un noir profond, vêtue d'un tablier douteux, et qui n'avait pas l'air effrayée. La seule chose qu'il trouva à dire fut « Quesse tu fous là, toi ? » elle s'apprêtait à lui répondre quand Momo, qui venait de vider le coffre fort, apparut à son tour et dit « Mais qui c'est celle-là ? Ton beauf il avait pas dit qu'y avait personne ? » Entendant des voix Nico, qui était en train de verser le contenu du coffre fort dans un sac de sport, arriva à son tour, vit Yvette dit « Ah ! Je crois que j'ai capté », retourna au salon et en revint avec un passeport qu'il ouvrit avant de le lui tendre en demandant « C'est à toi ? » Elle hochait la tête en regardant tour à tour et attentivement les deux nouveaux arrivants, puis satisfaite des résultats de son observation elle leur adressa un sourire radieux et dit : « Et bien vous, c'est vraiment la chance qui vous envoie ».

Alors ils allèrent à la cuisine et leur raconta son histoire.

- Putain les pourris de leur race ! dit Aziz.

- Des gens comme ça il faudrait pas que ça existe ! dit Momo.
- Enculés de bourgeois de merde ! dit Nico qui avait une vision politique des événements.

Et Aziz ajouta : « Tu vas voir leur baraque comment on va l'arranger ! »

Là-dessus Yvette qui était affamée, elle avait trop mangé les premiers jours et la réserve de nourriture, par ailleurs infecte, que ses geôliers lui avait laissée était épuisée depuis la veille, proposa de préparer un petit dîner impromptu. La proposition fut acceptée avec enthousiasme, l'alerte était débranchée, la maison isolée et il était seulement une heure du matin.

Yvette sortit du frigo des boîtes de foie gras et des homards surgelés du congélateur, envoya Nico et Momo à la cave chercher du champagne et du bon vin et se mit aux fourneaux pendant que ses nouveaux amis finissaient de remplir le camion qu'ils avaient garé devant la maison. Nico et Momo étaient des pros, Aziz était jeune dans le métier mais il ne manquait pas de dispositions.

Puis on passa à table où on fit bombance en discutant. Cette fois, c'était Yvette qui posait les questions. Elle apprit ainsi que Nico et Momo, âgés respectivement de trente-trois et trente-cinq ans, faisaient équipe depuis plusieurs années et qu'ils avaient rencontré Aziz derrière les barreaux où il purgeait une peine pour vol de voitures, eux-mêmes s'étaient fait pincer lors d'un cambriolage qui avait mal tourné à cause de leur ancien associé, un crétin qui s'était électrocuté en essayant de débrancher l'alarme. Aziz avait vingt-quatre ans et depuis l'instant où elle l'avait vu apparaître dans l'encadrement de la porte du placard à balai Yvette avait envie de passer ses mains dans ses boucles noires, de poser ses lèvres sur les siennes, de caresser son torse musclé, de sentir sa peau nue contre la sienne, bref d'effacer les souillures des viols.

Ils avaient entrepris le cambriolage de la maison sur les conseils du beau-frère d'Aziz (le mari de sa sœur) qui exerçait ses talents de carrossier dans un garage clandestin spécialisé dans le maquillage des voitures volées situé non loin de là . Sachant que bon nombres de familles aisées abandonnaient leurs maisons pendant les vacances de Noël pour rejoindre leurs semblables dans des lieux de villégiatures, il arrondissait ses fins de mois en repérant des coups faciles et en aidant à leur préparation. Néanmoins, soucieux de son rôle de père de famille il ne participait jamais à l'estocade finale.

Il fallut bien se décider à quitter les lieux et comme il était hors de question de remettre Yvette dans son placard, ils se demandèrent longuement quelle était la meilleure marche à suivre.

Après avoir envisagé plusieurs hypothèses ils décidèrent de la laisser devant le poste de police le plus proche. Elle raconterait que la maison avait été cambriolée, qu'on ne l'avait pas découverte car elle s'était cachée derrière l'étagère du placard à balai, qu'elle s'était enfuie après le départ des voleurs, qu'elle ne les avait pas vus, qu'elle n'était en mesure de fournir aucun renseignement les concernant et qu'elle avait marché jusqu'au poste de police seule dans la nuit glacée. Là-dessus elle raconterait son histoire, la police arrêterait ses tortionnaires et ne retrouveraient jamais Nico, Momo et Aziz car leur plan était en béton et que jamais les flics ne seraient capables de remonter jusqu'à eux.

Avant de partir ils firent tous les quatre une dernière inspection histoire de vérifier que rien d'important n'avait été oublié. Sur la suggestion d'Yvette, qui pensait à tout, on fit disparaître les traces du dîner car il aurait pu sembler suspect et sur celle d'Aziz, qui aimait bien casser les vitrines, on détruisit consciencieusement les baies vitrées du salon. Puis il proposa de mettre le feu à la maison pour venger Yvette, Nico hésita mais Momo et elle refusèrent catégoriquement. Momo par peur des incendies et Yvette parce qu'on avait assez perdu de temps comme ça et que, de toute façon, elle faisait confiance à la justice pour assouvir sa vengeance. Sa longue réclusion forcée avait créé d'importantes lacunes dans sa culture générale et l'idée qu'elle se faisait de la police et de la justice était bien différente de la réalité. Elle imaginait un procès éclair, la condamnation immédiate de ses tortionnaires à la prison à perpétuité et une totale liberté de mouvement pour elle même. Ses sauveteurs lui expliquèrent qu'il ne fallait pas attendre de ces deux instances plus que ce qu'elles étaient en mesure d'offrir et que dans le domaine de la justice les choses étaient plutôt lentes. « C'est pas grave, j'attendrai, conclut Yvette comme disait ma grand-mère, patience et longueur de temps font plus que force ni rage »

La nuit était fraîche et, en partant, elle attrapa au vol un vieux manteau et des bottes de jardin dans l'entrée. Nico lui demanda pourquoi elle ne prenait pas plutôt un des manteaux de fourrure qu'ils avaient mis dans le camion et elle lui répondit « C'est une question de crédibilité ! »

- De quoi ? dit Momo

- De crédibilité, il faut que ce soit crédible.

- Ah ben oui, c'est clair, répondit Momo qui n'avait rien compris mais qui ne voulait pas avoir l'air d'un con.

Pendant des années Yvette n'avait parlé à personne mais elle avait écouté, enregistré, classé dans un coin de sa tête et mémorisé.

Chaque membre de la famille ayant ses sujets de conversation favoris, elle avait, en les épiant, enrichi son vocabulaire dans un certains nombre de domaines.

L'argent, la religion et les ragots familiaux grâce à la mère.

La politique et le sexe grâce au père.

Le sexe, et les expressions ordurières grâce au fils aîné qui avait quinze ans.

Les copines, la mode et la télé grâce à sa sœur qui en avait treize.

Les jeux vidéo et les gros mots de la cour de récréation grâce au petit frère de huit ans.

Le dernier de la famille ayant trois ans Yvette n'avait pas jugé utile de s'intéresser à ses discussions.

Chacun d'entre eux parlait aussi suivant des modalités différentes, la mère employait un langage châtié qui se voulait raffiné, quand il parlait avec la mère et les enfants, le père utilisait le même registre de langue mais quand il était seul avec Yvette il éructait en continuation des expressions sexuelles d'une vulgarité absolue, les enfants parlaient correctement avec les parents et sur un mode plus que familial avec leurs copains.

Bref, grâce à l'aide involontaire de tous ces gens et à des bribes de programmes télévisés ou radiophoniques attrapées ici et là elle avait acquis un vocabulaire et une façon de parler adaptables à la quasi totalité de la société française.

Comme elle aimait lire et que cette activité lui était totalement interdite « Comment Yvette vous perdez votre temps à lire au lieu de travailler, c'est ainsi que vous nous remerciez de tout ce que nous faisons pour vous ? Je vous l'interdis. » lui avait asséné la mère un jour où, quelques mois après son arrivée, elle avait feuilleté un magazine posé sur la table du salon, elle s'était spécialisée dans le vol des journaux. C'était très simple, il suffisait de déplacer chaque jour de quelques centimètres l'objet convoité, ainsi il sortait progressivement du champ de vision de son propriétaire pour finalement en disparaître en douceur, s'effaçant aussi, par le même irrésistible glissement, de sa mémoire.

Ce qui était là et qui une heure après n'y est plus attire l'attention par son absence et crée un manque insupportable, ce qui s'enfoncé lentement dans l'oubli y reste à jamais.

Donc durant toutes ces années elle avait lu le Figaro, tous les Figaros (Télé, Madame...), le « Journal de Mickey » et « Ma maison mon jardin » plus quelques magazines pour jeunes. En ce qui concerne les livres, l'opération était plus difficile car la mère était très attachée à l'ordre et les livres devaient être rangés, classés, répertoriés dans la bibliothèque, par conséquent Yvette n'avait jamais réussi à en prélever un le temps de le lire entièrement, elle avait dû se contenter d'extraits.

En conséquence de tout cela elle avait une culture générale importante mais fragmentaire, autodidacte, donc parfois confuse. Néanmoins, malgré des années d'enfermement et ne comptant que deux ans de scolarité elle jouissait d'un vocabulaire bien supérieur à celui de Momo qui avait traîné ses fonds de culotte sur les bancs de l'école pendant douze interminables années.

Dans le camion qui la menait à la gendarmerie du village voisin elle se demandait comment faire pour obtenir le numéro de téléphone d'Aziz qui était assis à ses côtés et qui ne semblait pas ressentir d'émotion particulière la concernant. Il faut dire qu'elle-même n'était guère à son avantage, ses cheveux crépus mal entretenus formaient une touffe broussailleuse et elle était boudinée dans une blouse informe maculée de taches qui lui tombait à mi-mollets, de plus sa personnalité explosive avait de quoi surprendre un jeune homme des banlieues, plutôt joli garçon, et qui n'avait pas l'habitude de frayer avec des meufs aussi bizarres. Finalement ce fut Nico qui solutionna le problème en lui demandant de leur donner de ses nouvelles quand elle serait tirée d'affaire et il lui tendit un papier sur lequel il avait griffonné son numéro de téléphone. Yvette qui avait une mémoire d'éléphant le lut plusieurs fois, le récita, déchira le papier et jeta les morceaux par la fenêtre « Tr'op danger'eux » dit-elle.

« Putain ! Toi tu penses vraiment à tout. » constata Momo d'un ton admiratif.

Enfin il fallut se séparer, se souhaiter bonne chance, promettre de se revoir et déposer des baisers sur des joues glacées, puis Yvette, fièrement, fit à pied le dernier kilomètre qui la menait vers une nouvelle vie dont les débuts furent un peu décevants. D'abord il était cinq heures du matin et la gendarmerie était fermée elle dut donc attendre son ouverture en tapant de la semelle sur le trottoir gelé. Ensuite les gendarmes, abasourdis par son histoire et ayant très peu envie de se lancer dans une affaire qui mettait en cause une personnalité locale (en plus d'être le notaire de la commune il en était aussi le maire), renâclèrent à prendre sa déposition, il fallut

attendre l'arrivée du brigadier-chef qui par chance détestait le notaire qu'il soupçonnait (à raison) d'avoir couché avec sa femme et qui se fit un plaisir d'enregistrer personnellement sa plainte. Ensuite on la mitrailla de questions, ensuite on la fit attendre, ensuite on la questionna à nouveau, ensuite on la photographia et finalement on l'emmena à l'hôpital où elle resta deux jours en examen. Une psychologue, puis un psychiatre, puis une assistante sociale défilèrent à son chevet et elle commençait à trouver le temps long quand elle reçut une visite miraculeuse, en la personne de Francette, sa sœur, dont elle était séparée depuis douze ans et qui avait vu sa photo et lu son nom dans un journal car les médias s'étaient voracement emparés de l'affaire.

Les semaines qui suivirent baignèrent dans une joie totale. Francette qui gagnait bien sa vie grâce au salon de coiffure afro qu'elle possédait à Nice la prit sous son aile, elles s'installèrent chez une copine dans le vingtième arrondissement et menèrent joyeuse vie en attendant le procès. Des journalistes la contactèrent, elle racontait sa vie, on écrivait des articles sur elle. Des associations l'invitèrent à des débats et un collectif de femmes altermondialistes lui demanda de participer à un recueil de témoignages illustrant la progression de l'inhumanité dans le monde. Elle accepta avec enthousiasme et se fit plein de nouvelles copines.

Elle visita tout : les musées, les églises, les monuments, les magasins, les théâtres, les cinémas, les jardins et les couloirs du métro.

Elle s'étonnait sans arrêt, découvrant un monde qui souvent lui parut cruel.

Au début elle se gava de télévision. Comme elle était méthodique et organisée elle consacra à chaque chaîne (publique, câble, satellite...) vingt-quatre heures de vision quasiment non stop. Elle regarda tout, des émissions du matin aux films pornos de Canal Plus.

Les émissions de variétés, qui lui semblaient tellement séduisantes quand elle les apercevait entre deux portes le balai à la main, lui apparurent plates et répétitives, mais elle adora les jeux et envisagea même de s'inscrire à certains.

Elle s'acheta des vêtements, des chaussures et des sacs et se fit faire un superbe échafaudage de tresses dans un salon de Belleville tenu par une copine d'Francette.

Et puis il y eut le procès, l'avocat du couple l'accusa d'être folle, d'avoir menti et de s'acharner contre des bienfaiteurs dont tout le monde s'accordait à vanter les mérites (en fait de tout le monde seuls quelques fidèles, dont le curé, vinrent témoigner de la grandeur d'âme des intéressés, les autres témoins pressentis s'étaient dégonflés les uns après les autres, certaines amitiés ne résistant pas au scandale). Il décrivit Yvette



comme une pauvre fille sans grande intelligence, la preuve, elle était incapable d'écrire deux mots sans faire de fautes, n'ayant pas toute sa tête, et de surcroît obsédée sexuelle puisqu'elle avait poursuivi pendant des mois le notaire de ses avances, auxquelles le pauvre homme avait fini par céder, car « Monsieur le juge, Mesdames et Messieurs les Jurés, la chair peut être faible quand le démon la tente sans relâche. » on ne pouvait donc pas parler de viol, mais de relation entre deux adultes consentants, car rien n'indiquait la date de ces supposés rapports sexuels, à part les déclarations de la plaignante mais on avait déjà compris à qui on avait affaire, d'ailleurs rien ne prouvait non plus que la demoiselle était vierge quand le notaire et sa femme avait eu la générosité de l'accueillir, car comme tout le monde le savait dans certaines tribus africaines on pratiquait couramment la sexualité avec les enfants.

Appelée à la barre la femme du notaire, drapée dans sa dignité bafouée, récusait les accusations de coups et violence, protesta de son innocence et les larmes ruisselant sur ses joues maigres, des trémolos dans la voix, s'adressa directement à Yvette : « Mais enfin Yvette, comment as-tu pu trahir notre confiance, alors que tu faisais partie de notre famille, que nous t'avons toujours considérée et aimée comme notre propre fille ? Tu sais que nous avons toujours agi pour ton bien, pour te protéger de toi-même, je t'en prie, reprends-toi. »

Yvette qui avait bien compris le procédé pervers qu'on utilisait contre elle se garda de toute réaction excessive. Elle resta de glace, subissant sans broncher ces attaques indignes. « Patience et longueur' de temps... »

Heureusement, poussé par la haine qu'il entretenait à l'égard du notaire le brigadier chef avait bien fait son boulot et rien ne manquait au dossier, ni les photos du placard à balai, ni les témoignages des villageois qui en douze ans n'avaient jamais vu Yvette, ni les preuves de son inexistence civile, pas de permis de séjour, pas d'immatriculation sociale, pas de salaire... etc.

Les services hospitaliers aussi avaient leur mot à dire, ils avaient découvert en l'examinant la fêlure de deux côtes cinq ans auparavant et une fracture de l'avant-bras ancienne d'environ trois ans, les deux blessures n'ayant visiblement jamais été soignées.

L'expert psychiatre ajouta son grain de sel en révélant à la cour que non seulement la plaignante n'était pas débile, mais qu'elle possédait au contraire un coefficient intellectuel nettement au-dessus de la moyenne, quant à son psychisme il était d'un équilibre sidérant surtout si on tenait compte de la noirceur de son vécu, tout au plus pouvait-on noter une tendance un peu marquée à la superstition. Le psychiatre

continua son exposé en expliquant que les terribles difficultés rencontrées par la plaignante tout au long de sa vie avaient engendré la fabrication de mécanismes de défenses remarquablement efficaces, que lui-même en avait été surpris mais qu'il pensait que ce travail systématique de reconstruction du moi, avait été facilité par le fait que, dans l'enfance, la grand-mère d'Yvette l'avait aidée par son amour et ses conseils à se structurer mentalement d'une façon étonnante. Il conclut en ajoutant que la plaignante ne présentait pas le moindre signe clinique de perversion et que « Tous les protagonistes de cette affaire ne peuvent certainement pas en dire autant. »

En effet, les expertises du notaire et de sa femme firent état de troubles certains, syndrome maniaco-dépressif accompagné de crises de paranoïa entraînant des manifestations de violence chez l'une et perversion sexuelle à caractère sadique chez l'autre. Mais pas de quoi parler d'irresponsabilité non plus.

Lors de son témoignage, Yvette, qui choisissait avec attention chacun de ses mots, prenant garde de ne rien dire qui puisse alimenter la thèse de sa perversité, se montra grandiose. Elle essuya quelques larmes discrètes, entrecoupant son discours de silences douloureux. Elle sut qu'elle avait gagné la partie en voyant un des jurés, une femme d'une cinquantaine d'années, sortir son mouchoir et s'en tamponner les yeux.

Le verdict fut sans appel ni sursis, le couple démoniaque fut réexpédié en prison pour de longues années et condamné à verser à Yvette des dommages intérêts qui représentaient un joli petit capital (surtout pour quelqu'un qui ne possédait rien).

A l'extérieur du Palais de Justice elle déclara aux journalistes qu'elle était satisfaite de la peine infligée à ses tortionnaires et qu'elle espérait que son histoire aiderait à la libération d'autres esclaves que l'on dissimulait derrière les rideaux tirés des maisons bourgeoises.

Là-dessus elle rentra précipitamment dans l'appartement du vingtième arrondissement et téléphona enfin à Nico, elle en rêvait depuis des semaines et des semaines en tremblant à l'idée qu'il ait pu changer de numéro ou se retrouver en prison.

Mais non, il était là, en pleine forme, il avait suivi par la presse le déroulement du procès d'Yvette et il fut très content d'apprendre le verdict. Oui, Momo et Aziz allaient bien eux aussi, d'ailleurs il avait parlé d'elle avec Aziz le week-end dernier.

« Alors quand est-ce qu'on se fait une petite bouffe tous les quatre ? demanda-t-il.

- Quand tu veux, répondit-elle, je te laisse contacter les deux autres et tu m'appelles.

- Ok ma grande, tiens-toi prête. »

Il la rappela le soir même et ils convinrent de se retrouver le surlendemain soir chez lui, comme ça il pourrait lui présenter sa copine, d'ailleurs Momo viendrait aussi avec sa femme, Cathie.

- Et Aziz ? demanda Yvette en ayant peur de la réponse.

- Aziz, il a pas de meuf, il est jeune .

Elle réprima un soupir de satisfaction, signala qu'elle viendrait avec sa sœur et ajouta qu'elles apporteraient le dessert.

L'après-midi précédent le dîner fut consacré à l'habillement, le maquillage et la coiffure et le résultat de ces préparatifs fut tel que Nico faillit ne pas la reconnaître quand il lui ouvrit la porte de son deux pièces cuisine. Aziz quant à lui s'étrangla avec une gorgée de bière en voyant apparaître cette éblouissante créature pulpeuse, un peu trop pulpeuse si on voulait lui trouver un défaut, et qui n'avait rien en commun avec la forme noire et indistincte dont il avait gardé le souvenir. Quand ils s'embrassèrent pour se saluer une même décharge électrique leur parcourut l'échine et ils n'eurent pas besoin de mots pour se dire qu'ils finiraient cette soirée au creux du même lit. Restait à trouver le lit en question et là ce ne fut pas si facile. L'appartement du vingtième n'avait qu'une chambre, donc un seul lit, que les deux sœurs partageaient et Francette n'était pas disposée à céder sa place. Il était très délicat de demander l'hospitalité à Momo ou à Nico, qui de toute façon, n'avaient pas de chambres d'amis. Les prolétaires étant entassés sans ménagement dans des immeubles maussades où chaque mètre carré à son utilité, la chambre d'ami est devenue un luxe que seuls les nantis, qui peuvent accéder à la propriété sans s'endetter pendant quarante ans se permettent. Pour tous les autres les surfaces habitables sont réduites au minimum vital. Des dirigeants politiques, issus de la bourgeoisie et du commerce, s'étonnent ensuite hypocritement des regroupements de jeunes dans les entrées d'immeubles et les caves et on réduit vite au silence les rares voix dissidentes qui essaient de se faire entendre pour expliquer que la disposition d'un espace personnel suffisant n'est pas un luxe mais une nécessité.

Ainsi va la société, droit dans le mur de la violence quotidienne.

Finalement Aziz, un peu gêné proposa son squat. Yvette qui n'en pouvait plus de désir, et qui n'avait pas très bien compris ce qu'était un squat, accepta immédiatement et à peine avalée la dernière gorgée du champagne qu'elle avait apporté pour fêter leurs retrouvailles, ils s'enfuirent dans la nuit sur la mobylette d'Aziz.

Cette nuit là elle découvrit à la fois le plaisir, intense, merveilleux et renouvelable presque à satiété (Aziz avait vingt-quatre ans et un tempérament ardent) et un style de

vie qui lui rappela le village africain de son enfance. Il y avait des tentures sur les murs, des meubles disparates et on s'asseyait à même le sol sur des tapis fanés. Les habitants des lieux cohabitaient suivant un mode communautaire libre et joyeux qui séduisit immédiatement Yvette et elle se trouva parmi eux comme un poisson dans l'eau.

## CHAPITRE VII

### *Avoir vingt ans à la Courneuve...*

Les semaines qui suivirent ses retrouvailles avec Aziz furent pour Yvette la récompense des années passées. Leur idylle s'épanouissait. Ils vivaient dans une bulle de tendresse et quand leurs corps frissonnants de désir s'emboîtaient parfaitement l'un dans l'autre elle se disait que la chance promise par sa grand-mère était enfin au rendez-vous.

C'était le bonheur.

Yvette partageait son temps entre l'appartement du vingtième, la rédaction du livre auquel elle collaborait avec ses copines altermondialistes et le squat. Aziz allait et venait au gré de ses activités, illicites pour la plupart, et de ses rencontres.

Il était né et avait grandi dans une cité de la Courneuve, avant-dernier enfant d'une famille qui avait quitté l'Algérie pour tenter de mieux vivre en France. Son père était gardien de nuit, et sur la feuille de salaire de sa mère, il y avait écrit technicienne d'entretien, ce qui signifiait que tous les après-midi, pendant cinq heures, elle passait la serpillière dans le hall d'entrée d'une entreprise. Leurs salaires n'étaient pas mirobolants mais suffisants pour assurer des dépenses quotidiennes minimales et un séjour annuel d'un mois en Algérie, dans leur village natal, où ils avaient construit une maison.

Ils avaient eu cinq enfants. Les deux aînés avaient quitté la Courneuve depuis quelques années. Fatima avait épousé Pablo, un mécanicien d'origine espagnole qui trafiquait des voitures dans un village aux environs de Melun (c'est lui qui avait mis Aziz sur le coup pour le casse de la maison du notaire, mais évidemment ses beaux-parents l'ignoraient) et Hassan s'était marié avec Corinne, ils étaient tous les deux employés à Carrefour, elle à la caisse, lui à l'entrepôt.

Larbi était encore à la maison, toujours au chômage, et quand il n'était pas à la mosquée il traînait sa mauvaise humeur sur le canapé du salon. Depuis son séjour en prison pour vol de voitures Aziz faisait on ne sait quoi on ne sait où et n'apparaissait dans le giron familial que de temps à autres et enfin Hadjar, la fierté de la famille, étudiait l'économie à l'Université. De tous leurs enfants elle avait été la seule à montrer de l'intérêt pour l'école, les autres s'étant découragés très vite, Fatima et Hassan, qui étaient jumeaux, parce qu'ils avaient déjà onze ans à leur arrivée en France, et Larbi parce qu'il avait toujours fait preuve d'une paresse phénoménale.

Bien que ne manquant pas de capacités intellectuelles, Aziz s'était érigé en rebelle dès la première année de maternelle, le système scolaire français, qui n'avait pas de temps à perdre avec les brebis galeuses, surtout quand elles portaient un nom à consonance maghrébine, l'avait expédié apprendre le maniement du fer à souder dans un établissement technique des environs. Malgré d'innombrables absences, il avait retiré de cet enseignement une habileté manuelle certaine qui lui fut très utile lorsqu'il décida de s'associer avec Momo et Nico. A seize ans et un jour (son anniversaire était tombé un dimanche cette année-là) il décida de quitter l'éducation nationale mais son père, qui ne manquait pas d'autorité, le contraignit par la force à accomplir une année supplémentaire afin de décrocher le CAP.

Son certificat d'aptitude professionnelle en poche il se lança à l'assaut du monde du travail, mais le monde du travail, qui ne l'attendait pas, n'avait pas grand chose à lui offrir, soit il n'avait pas l'âge requis, soit il n'avait pas le bon diplôme, soit, et c'était le cas le plus fréquent, son type physique ne correspondait pas au style de la maison.

Il traîna dans la cité avec ses potes en écoutant du rap et en matant les meufs.

A dix-huit ans il décrocha enfin un emploi à durée déterminée comme ouvrier spécialisé dans une usine qui fabriquait des roulements à bille pour les tracteurs. On le mit à la chaîne et il y résista dix jours ce qui était finalement plus que ce que sa mère, qui le connaissait bien, avait espéré. Il sortit de cette expérience en tremblant d'une haine inextinguible pour cette forme de travail et pour les patrons, les chefs et les sous-chefs. Il retourna à l'ANPE où on ne lui proposa rien. Dans un pays où le taux de chômage frôlait les dix pour cent, la probabilité de trouver un emploi pour un jeune homme, issu de l'immigration, et qui refusait les servitudes de l'usine, avoisinait zéro.

Il se lança donc dans les petits boulots non déclarés comme vendeur à la sauvette, peintre en bâtiment ou livreur de pizza. Ses activités intermittentes lui laissant beaucoup de temps libre il continua à traîner, d'abord dans sa cité, puis dans son quartier, puis dans les rues de la capitale. Il fit des rencontres plus ou moins recommandables, vendit du hachisch et des cigarettes de contrebande puis des pilules d'ecstasy et des doses d'héroïne dans des raves. Il vola des voitures et se fit bêtement coincer, les poches pleines de pilules, au volant d'une Audi. Comme il n'avait pas le permis de conduire, que la voiture, de toute évidence, ne lui appartenait pas, qu'un de ses coéquipiers cachait une arme à feu dans son blouson, que la police l'avait déjà repéré depuis un moment et qu'il venait d'avoir vingt ans, il se retrouva illico presto en prison où il fit la connaissance de Momo et Nico.

Ayant purgé une peine que, somme toute, il avait méritée, il retourna dans sa cité et réintégra l'appartement familial. L'accueil qu'on lui réserva ne fut pas des plus chaleureux. Ses parents avaient honte de lui, Larbi, qui s'était acoquiné avec une bande de barbus habitués de la mosquée, lui fit la morale et tenta de le convaincre de rejoindre les rangs des islamistes intégristes en lui faisant miroiter un séjour sportif et militaire dans un obscur pays oriental et Hadjar, sa sœur préférée, refusa de lui adresser la parole.

Aziz était douloureusement conscient du chagrin qu'il avait infligé à ses parents et à Hadjar. En ce qui concernait Larbi il n'avait pas le moindre remords car les discours pontifiants de celui-ci, qui se pavane en faisant semblant de lire le coran en arabe, l'énervaient au plus haut point et il réfrénait souvent une envie irrésistible de lui balancer son bouquin à la tronche.

Il aurait aimé parler à ses parents et à sa sœur mais qu'aurait-il pu leur dire ?

Qu'il ne se sentait nulle part à sa place, ni en France où on le traitait d'arabe, ni en Algérie dont il parlait mal la langue et où on l'appelait le Français.

Qu'il ne voulait pas être ouvrier, ni gardien de nuit, ni technicien d'entretien pour trimmer comme une bête pendant quarante ans en passant sa vie à se priver de toutes ces choses dont il avait envie et que d'autres s'achetaient sans même y penser.

Que la cité de la Courneuve, avec ses immeubles gris recouverts de graffitis, ses parkings, ses maigres plates-bandes où se desséchaient des brins d'herbes anémiques, ses saletés d'ascenseurs toujours en panne et ses escaliers qui sentaient la pisserie brisait les rêves et les espoirs.

Que c'était injuste d'être né là.

Qu'ils avaient perdu leur temps à essayer de s'intégrer, à jouer les bons Français, les citoyens irréprochables, que cela n'avait servi à rien, qu'ils auraient peut être mieux fait de rester dans leur bled, mais ça il n'en était pas sûr car l'Algérie n'en finissait pas de saigner.

Qu'il avait vingt ans et que le monde ne lui appartenait pas.

Qu'il ne voulait pas être un de ces beurs tarés qui roulaient des mécaniques dans la cité en exhibant des fringues Nike arrachées à d'autres gamins de pauvres et qui terrorisaient les filles.

Qu'il ne voulait pas davantage passer des heures à ânonner les versets du Coran, parce que lui, il n'en avait rien à foutre de la religion, ni de la sienne, ni de celles des

autres et que la seule chose qui le rendait musulman c'était le Ramadan, parce que le soir c'était la fête et qu'on mangeait des gâteaux.

Qu'il en avait marre des camés à l'héro faméliques et de leurs dealers minables.

Qu'il ne supportait plus ni de se faire refouler à l'entrée de certaines boîtes de nuit à cause de sa gueule d'arabe ni de se faire arrêter par les keufs pour les mêmes raisons.

Qu'il voulait être libre, voyager, baiser, fumer des pétards avec ses potes et ne recevoir d'ordres de personne.

Et que c'était normal de vouloir tout cela.

Alors il était parti. Il avait dormi à droite à gauche, chez des copains. Puis un soir dans une rave il avait rencontré Stefanie, une étudiante en lettres un peu naïve qui avait cru découvrir le grand amour dans ses bras. Elle habitait un petit appartement que ses parents lui avaient acheté pour ses vingt ans et pendant plusieurs mois il y vécut à ses côtés. Elle était jolie, douce et sincère, prête à accepter ses errances et à assumer leurs différences. Il aurait pu l'aimer. Elle lui présenta ses amis et sa famille, peuple de gauche, militant pour un monde plus égalitaire, gens de culture fréquentant les universités. On s'appliqua à ne jamais lui faire sentir ni son ignorance ni son appartenance sociale et culturelle. On lui tendit la main. On lui trouva un emploi de coursier et on chercha à le persuader de passer le bac en candidat libre. C'était trop, on ne s'était jamais autant occupé de lui et il étouffait. Il se mit à douter de la sincérité de toutes et de tous. Plus on faisait d'efforts pour l'intégrer dans cette micro société bien pensante, plus il se sentait différent. Au fond c'était cela qui le dérangeait, qu'on fasse des *efforts* pour l'*intégrer*, que sa présence dans ce groupe ne soit pas une évidence mais qu'elle nécessite une *intégration*, une *assimilation*. Il aurait pu se dire que quiconque arrivant dans un groupe inconnu doit s'intégrer, que c'est un phénomène normal, habituel, banal et qui n'a rien à voir avec la couleur de la peau ou la forme du nez. Mais non, il soupçonnait les proches de Stéphanie de n'agir ainsi que par amour pour elle. Il se voyait en vilain petit canard. Bref, qu'elle fût ou non justifiée, il fit une crise de paranoïa.

Et puis il n'avait pas envie de devenir comme eux, de militer au parti socialiste et de défiler gentiment dans la rue en agitant des banderoles et des drapeaux en s'imaginant que ça allait changer le monde, ça ne changeait rien du tout et ça faisait rigoler ceux qui avaient les poches pleines et pour qui ils n'étaient qu'un troupeau de moutons bêlants.



En plus de tout ça il culpabilisait car à l'amour passionné de Stéphanie il ne pouvait offrir que de la tendresse (et du sexe). Il avait l'impression de la duper et elle ne le méritait pas.

Et toutes ces pensées qui tournaient dans sa tête créèrent une telle confusion que le seul salut qui se présenta à lui fut la fuite.

Il retrouva la galère et les chambres chez les copains. Quelques coups commis avec Momo et Nico se révélèrent assez juteux et il profita de son pécule pour passer deux mois en Inde avec des copains. Un mois à fumer des pétards sur une plage, un mois à découvrir un univers pauvre mais coloré, vibrant, inoubliable.

A son retour il sous-loua une chambre dans un appartement, puis, les finances venant à manquer, il s'installa au dernier étage d'un squat. C'était un petit immeuble biscornu et branlant dont le premier étage était occupé par une bande de jeunes qui n'étaient ni des clochards ni des délinquants, mais plutôt, pensa Aziz, une espèce de groupe politique qui ne tenait pas à s'exposer au grand jour. Quoique il en soit ils se montrèrent chaleureux et accueillants. Aziz prit l'habitude de s'arrêter chez eux pour y boire un verre ou manger un morceau. Ils posaient peu de questions et lui signifiaient gentiment de se retirer lorsqu'ils organisaient des réunions. Petit à petit la méfiance initiale qu'ils avaient à son égard s'estompa et on commença à le mettre au courant des activités du groupe. Il avait vu juste, ses nouveaux amis étaient des militants d'un genre nouveau, des combattants de l'ombre qui communiquaient avec d'autres par Internet, qui portaient des passe-montagnes, des bandanas noués sur le visage et des vêtements noirs, qui couraient dans les rues en cassant des vitrines, qui provoquaient les flics et les fachos, qui défiaient le nouvel ordre mondial. Ils étaient allés à Gênes, à Davos et partout où les grands de ce monde, les super patrons et les politicards se donnaient rendez-vous pour se partager la planète. On les appelait les black blocks.

Aziz trouva en eux l'écho de sa propre révolte et ne tarda à participer à certaines de leurs actions. On le tenait parfois à l'écart, car, pour des raisons économiques, il n'avait pas renoncé à ses activités de cambriolage et que c'était incompatible avec l'éthique du groupe. Parce que le groupe avait une éthique, on ne cassait pas n'importe quoi n'importe où, on cassait pour renvoyer à la gueule du pouvoir économique sa propre violence. Et Aziz, qui avait grandi à la Courneuve, qui avait vu sa mère rentrer chaque soir épuisée, le dos cassé par le passage de la serpillière et les mains rongées par les produits nettoyants, Aziz, qui se souvenait de sa brève expérience dans l'usine de fabrication de roulements à bille pour des essieux de tracteurs, de la chaîne, du sous-chef qui interdisait d'aller pisser en dehors du temps

de pause, des cadences qu'il fallait tenir et des vieux ouvriers au regard vide, Aziz, comprenait la lutte de ses nouveaux amis. Il la comprenait d'autant mieux qu'on la lui expliquait, car certains de ces noirs combattants étaient allés à l'université, avaient étudié, disposaient d'un savoir sur lequel appuyer leur thèse, citaient des auteurs, écrivaient des tracts qu'ils diffusaient sur le Web et des slogans sur les murs. Aziz se sentait infiniment plus proche d'eux que de Stéphanie et ses amis.

C'est alors, trois ans après avoir abandonné l'appartement familial, qu'il retrouva Yvette.

Soucieux de préserver sa clandestinité, le groupe demanda à Aziz de ne pas lui révéler la nature de ses activités. De toute façon Yvette se fichait complètement de savoir ou non ce que faisaient les voisins du dessous, elle n'était pas là pour eux. Par contre elle aimait beaucoup passer des heures affalée sur leurs coussins avachis, à bavarder, elle leur parlait de l'Afrique et de sa grand-mère, des pétards circulaient, elle se mettait à rire et son rire qui sonnait, si fort et si joyeux, entraînait l'hilarité générale.

Un soir il y eut une alerte, les flics avaient investi un squat du quartier et embarqué ses occupants. « Mais ils ont pas le dr'oit ! » s'indigna Yvette qui n'avait pas bien compris le principe du squat.

- Si, dit Aziz, on est illégaux, on paye pas de loyer, on fait des branchements électriques pirates, c'est interdit.

- Qu'est-ce qui est inter'dit ? De vivr'e dans des maisons vides, c'est inter'dit ? Et ben ils ont qu'à les louer leurs bar'aques.

- C'est pas si simple, et comment y feraient les clodos du deuxième pour payer un loyer ? Ils ont pas de thune.

- Et pour'quoi le gouver'nement il donne pas de l'ar'gent et des maisons à ceux qui n'ont r'ien ? Chez nous en Afr'ique on dit toujour's que la Fr'ance est un pays tr'ès tr'ès r'iche. Les pauv'r'es ils font comme mon pèr'e ils viennent en Fr'ance pour' gagner de l'ar'gent. Et il est où l'ar'gent ? Elle avait bien r'aison ma gr'and-mèr'e, l'ar'gent, c'est un tr'uc que l'êtr'e humain aur'ait jamais dû inventer.

- T'as raison, regarde c'est écrit là, sur le mur d'en face : tant qu'il y aura de l'argent, il n'y en aura pas assez pour tout le monde.

- Alor's il faudr'a tout changer. Ben dis donc, on va en avoir' du boulot !

Quelques jours plus tard Aziz lui proposa de l'accompagner à sa cité pour rendre visite à sa famille. Pour Yvette, qui lors de son pénible séjour chez le notaire pervers avait réussi l'exploit de lire en cachette de nombreuses pages d'une encyclopédie, le mot

« cité » ne manquait pas de références culturelles. Elle connaissait l'existence de la cité sainte, Jérusalem, de la cité céleste, le paradis, et celle de l'île de la cité, la cité représentant la partie la plus ancienne d'une ville. S'attendant à découvrir un lieu superbe et mythique elle fut consternée par la réalité. Un vilain petit crachin glacé tombait sur les immeubles grisâtres, les poubelles débordaient, les boîtes aux lettres étaient éventrées, des voitures cabossées ou brûlées encombraient les parkings et des garçons vêtus en rappeurs de banlieue, agglutinés en un groupe compact, qui les regardaient passer, apostrophèrent Aziz.

- Eh Aziz, c'est ta meuf ? Elle est bonne ?

La désolation de l'endroit était telle qu'Yvette en eut le cœur serré. Elle pressa fort la main de son compagnon, emplie d'un élan de tendresse pour le petit garçon qu'il avait été et qui avait grandi dans ce cadre qui la remplissait de tristesse.

- Et ben dis donc, c'est pas gai ton quar'tier.

- Pas trop, non, mais là il pleut, c'est encore pire, l'été c'est plus sympa, tout le monde est dehors, on joue au foot dans la rue. Tiens regarde quand j'étais pt'it je jouais toujours là, dit Aziz en montrant un toboggan recouvert de tags et deux balançoires à moitié cassées, on appelle ça le square et puis là c'est un centre avec des salles pour les associations, à un moment y avait une salle pour les jeunes, et puis des éducateurs, mais y avait trop de bastons et maintenant c'est fermé. La mairie, y s'en foutent de la cité.

L'ascenseur était en panne et ils durent monter cinq étages à pied. Aziz sonna à la porte et Hadjar leur ouvrit, elle était seule à la maison. Comme elle était rentrée depuis peu elle avait encore son imperméable et un foulard noir, serré autour de sa tête cachait ses cheveux, son cou et ses oreilles. Elle se jeta dans les bras de son frère en poussant des cris de joie, puis Aziz lui présenta Yvette et les deux filles s'embrassèrent. Après avoir échangé quelques banalités d'usage (ça va ? ouais ouais et toi ? rien de nouveau ? non rien de nouveau, et toi ?) Il enlevèrent leurs vestes et imperméables imprégnés du vilain petit crachin et s'assirent sur le canapé. Hadjar, son petit foulard noir soigneusement noué sur le crâne leur proposa du thé.

- Attends, dit Aziz, y a un truc qui va pas là, qu'esse tu fais avec ce machin sur la tête ? Tu crois pas que t'en fais un peu trop ?

- J'étais sûre que tu m'en parlerais, et bien c'est très simple, je mets ce foulard parce que je suis musulmane et que je respecte ce qui est écrit dans le Coran.

- Toi, musulmane ? T'as jamais respecté le Coran, je t'ai même déjà vue bouffer du jambon. T'es barge ou quoi ?

- Tout le monde a le droit de se chercher, en grandissant j'ai découvert qui j'étais vraiment.
- Tu parles, c'est ce bouffon de Larbi qui t'as monté la tête ?
- Je n'ai pas eu besoin de Larbi pour comprendre que j'étais profondément musulmane.
- Alors il t'oblige, il joue les caïds à la maison ? C'est ça, il fait le grand frère, ça l'occupe.
- Bon, on laisse Larbi en dehors de cela, il a eu sa propre démarche...
- Larbi, une démarche ! Tu parles, il la joue aux parents, depuis qu'il se prend pour un religieux je suis sûr qu'il cherche même plus à bosser ! Il pense ? Larbi ?!
- Il est pas là ? demanda Yvette
- Non, il est à la mosquée, répondit Hadjar, on est vendredi, d'ailleurs, Aziz tu ferais bien d'y aller, toi aussi à la mosquée, ça te ferait du bien, ça pourrait donner un sens à ta vie.
- Pourquoi, tu penses qu'elle a pas de sens ma vie ?
- Pas vraiment, non.
- Et ben tu te trompes, mais attends on parlait de toi, alors pourquoi t'as ce putain de foulard ?
- Ce foulard, et à l'avenir j'aimerais bien que tu ne l'associes plus avec le mot putain, car ça prouve, une fois de plus, que tu ne comprends rien, donc ce foulard sert à protéger ma féminité de la concupiscence des regards masculins.
- La con-cu-pis-cence ? Eh ben ils ont été bien inspirés les parents de se serrer la ceinture pour que tu puisses aller à la fac, maintenant quand tu parles on capte plus rien. Ça doit leur faire plaisir.
- Moi, intervint Yvette, je sais ce que c'est la con-cu-pis-cence, c'est difficile à dir'e mais c'est facile à compr'endre, c'est le désir' des plaisir's sexuels, donc elle met le foulard pour que, quand elle sor't, les mecs qui la voient ils aient pas envie de la sauter. Moi je mets pas de foulard parce que quand un mec a envie de me sauter je tr'ouve ça plutôt sympa. Quand j'étais chez le notair'e je sor'tais jamais, per'sonne ne me voyait, per'sonne n'avait envie de me sauter, à par't ce détraqué mais c'était pas parce que j'avais une tenue sexy, c'est parce qu'il était détr'aqué, donc maintenant, quand je sor's, si on me r'egarde comme ça, ça me dér'ange pas, et tu sais

pourquoi ? Parce que j'ai le droit de sortir', de m'habiller comme je veux et d'aller où je veux, et de dire ce que je veux, c'est la liberté.

- Pour moi la liberté, ma liberté, c'est autre chose, dit Hadjar.

- Attends, j'ai compris, intervint Aziz, tu veux pas que les mecs bandent en te regardant, ça te fais peur ? Tu vas rester une gamine toute ta vie ?

- Certainement pas, j'espère bien me marier, avec un homme qui partagera les mêmes valeurs que moi. Tu sais Aziz, on est nombreux à penser comme moi, tu sais combien il y a de musulmans dans le monde ? Un milliard.

- Et alors, c'est pas parce qu'un milliard de gugusses croient dans un truc que tu dois y croire toi aussi. Peut-être qu'ils se trompent. Mais moi je vais te dire autre chose, tu mets ce foulard parce que t'as peur des mecs de la cité, c'est eux qui font la loi ici. Eux aussi ils se disent musulmans, tous ces branleurs, ils enferment leurs frangines à la maison et ils violent celles des autres quand elles font voir leurs nombrils. C'est vrai, hein, que j'ai raison ? Ils te foutent la trouille ces enfoirés ?

- Pour être respectée il faut être respectable. Depuis que je porte ce foulard les mecs de la cité me respectent et je n'ai aucun problème.

- Ouais, t'as pas de problème parce que t'as cédé, t'as fait ce qu'ils ont voulu. Tu t'es soumise à leur loi, et tu sais quoi ? Puisque ça marche, ils vont vous en demander de plus en plus, à vous les filles, maintenant vous avez le foulard, après ça sera le voile et après le truc qui cache tout, comme pour les afghanes, et vous aurez plus le droit de sortir de la maison, ni de travailler, ça t'aura servi à quoi la fac ce jour-là ? Et puis ça sera bien de votre faute, parce que vous vous serez soumises dès le début. Ils ont déjà compris que vous avez la trouille, et il s'arrêteront pas, ils vont pas vous lâcher, et comme ils foutent rien de la journée, ils ont que ça à penser. Pourquoi vous vous battez pas ? Pourquoi tu te bats pas ? Y en a des filles qui se battent dans les banlieues, qui font des trucs, des associations, des marches.

- Je ne porte pas de jugement sur les actions des autres. Je suis tolérante et j'attends la même chose en retour. Ce n'est pas par peur que je mets ce foulard, et je suis fière d'être musulmane.

- Et à la fac, on te dit rien ? Qu'est-ce qu'ils disent tes petits copains bourges ?

- On ne peut pas plaire à tout le monde. Mes amis acceptent mon choix, les autres ne m'intéressent pas et je ne fais pas de prosélytisme.

- Pr'osélytisme, glissa Yvette à l'intention d'Aziz, ça veut dire zèle ardent pour recruter des adeptes, pour tenter d'imposer ses idées, en gros quand tu fais du

pr'osélytisme tu casses les couilles aux autr'es pour qu'ils pensent la même chose que toi.

- Et puis tu veux que je te dise, moi, continua Hadjar sans tenir compte de la remarque d'Yvette, ça fait des années que je les supporte, avec leur fric, leurs fringues de marque, leurs croix géantes autour du cou parce que c'est la mode alors qu'ils sont même pas croyants, et leurs fêtes où on m'invite pas. De toute façon Aziz, pour certains d'entre eux je suis arabe, je suis pas française, et même quand ils sont gentils ils me le font sentir, alors tu sais quoi, j'ai pas envie de devenir comme eux, j'ai pas envie de me taper un mec tous les samedis soirs, j'ai pas envie de saouler la gueule, d'avalier des pilules et de faire semblant d'être heureuse. Moi ce que j'étudie, ça m'intéresse et je suis en train de préparer le concours d'entrée à sciences po. Je réussirai Aziz, et mes enfants ils vivront pas dans cette merde de cité, et on nous respectera. On n'a qu'un moyen de s'en sortir, c'est la culture, celle qu'on nous apprend à l'école et celle de nos racines, notre identité Aziz, notre identité. Mettre le foulard, pour moi c'est aussi leur dire : regardez qui je suis vraiment, j'ai toujours respecté votre identité culturelle, maintenant vous devez respecter la mienne.

- Ben dis donc, dit Yvette, qu'est-ce que tu par'les bien ! Moi je suis pas musulmane et puis j'aime pas ces r'eligions or'ganisées. Pour moi, cr'oir'e c'est per'sonnel, chacun doit s'arr'anger avec ses dieux et ses espr'its, si il en a. Et moi je voudr'ais pas obéir' à ce qui est écr'it dans un livr'e. La femme du notair'e elle était tout le temps fourr'ée à l'église et pour'tant c'était une salope. Ben Laden il par'le tout le temps d'Allah et il a fait sauter les deux tour's où il y avait plein de gens innocents. Alors, la r'eligion, c'est pas par'ce qu'on en par'le qu'on est une bonne per'sonne. Par' contr'e, je cr'oie que j'ai compr'is un tr'uc. Vous, dans votre famille, et les gens comme vous, vous avez toujours eu le cul entr'e deux chaises et là, Hadjar', elle a choisi une chaise, toi t'en choisis une autr'e, mais ça devr'ait pas vous empêcher de r'egar'der le film ensemble. Ça, ça s'appelle une métaphor'e.

Sur ces bonnes paroles arriva la maman d'Aziz et la discussion prit un tour plus terre à terre. Ils burent du thé, mangèrent des gâteaux et des amandes et la maman fit discrètement comprendre à Aziz qu'Yvette lui plaisait. Ce fut un bon après-midi.

La semaine suivante la copine propriétaire de l'appartement du vingtième rentra de vacances. Francette repartit pour Nice, elle essaya de convaincre sa sœur de l'accompagner, mais ce fut en vain, Yvette ne voulait pas se séparer d'Aziz et Aziz avait à faire à Paris.

En attendant de toucher la somme que le notaire et madame avaient été condamnés à lui payer elle se mit à travailler comme shampoineuse dans le salon de coiffure de Belleville qui lui avait fait ses tresses et s'installa provisoirement au squat avec Aziz. Provisoirement seulement car elle entendait bien louer un petit appartement pour eux deux dès que cela serait possible.

Ils ne passaient presque jamais les journées ensemble, elle allait au salon, puis voyait ses copines du collectif, le livre venait d'être publié et il fallait en assurer la promotion et le soir elle retrouvait l'homme de ses rêves dans leur chambre ou sur les coussins des black blocks. Aziz ne lui disait pas ce qu'il faisait de ses journées et elle ne le lui demandait pas car la seule chose qu'elle attendait de lui, du matin au soir, et qui lui donnait des frissons quand elle y pensait, c'était de sentir son corps doux et chaud contre le sien avant de s'endormir.

Un après-midi elle participa à une manifestation avec les filles du collectif. Il y avait beaucoup de monde, les banderoles réclamaient des mesures sociales, la paix, l'éviction du premier ministre, on chantait des slogans et Yvette s'amusait beaucoup. En fin d'après-midi elle perçut comme un bruissement dans la foule qui peu à peu s'écartait, chantait moins fort, se disloquait sur les trottoirs. Elle entendit alors le bruit d'une vitrine qui explosait, des cris, des chocs, et vit courir les ombres noires et furtives. Ils étaient une trentaine, rapides, insaisissables, muets, on aurait dit une nuée de corbeaux s'abattant sur un champ, ils cassaient les vitrines, sautaient au milieu des éclats de verre, se faufilaient dans la foule. Ils étaient partout et nulle part. Des manifestants apeurés se mirent à courir dans tous les sens, d'autres à vilipender les corbeaux en leur hurlant de partir, qu'on avait pas besoin d'eux, qu'ils aillent foutre leur merde ailleurs et qu'ils étaient des délinquants, des injures et des cailloux fusèrent, on renversa des poubelles. Et puis, d'une rue adjacente on entendit une autre rumeur, un bruit de bottes martelant le sol, et un rang de CRS casqués, matraque au poing, se protégeant derrière des boucliers en plexiglas transparents, apparut au carrefour en lançant des bombes lacrymogènes qui dégageaient une épaisse fumée âcre. Yvette, qui s'était réfugiée derrière un container à ordures sous un porche, en eut le souffle coupé par la peur. Les gens criaient, les silhouettes noires bondissaient, les coups de matraque pleuvaient. C'était la guerre. Elle s'accroupit derrière sa poubelle, se protégeant le crâne avec les mains, ses yeux lui brûlaient et elle avait du mal à respirer. Soudain un combattant noir se glissa à ses côtés, elle leva la tête pour le regarder, son visage était masqué par un bandana bleu sombre mais leurs regards se croisèrent. C'était Aziz.

- Qu'est-ce tu... bafouilla-t-elle.

- Je t'expliquerai, reste pas là, file par la droite c'est dégagé, on se voit ce soir.
- Fais attention !
- T'inquiète, j'ai l'habitude. » Et il disparut dans la brume des lacrymogènes.

Yvette, le cœur battant, suivit ses conseils et sortit au plus vite du champ de bataille, en proie à toute une série de pensées contradictoires et dérangeantes. La découverte du nouveau visage, inattendu, d'Aziz, la perturbait et l'inquiétait. Elle savait déjà qu'il était un repris de justice, mais bon, sinon elle ne l'aurait jamais rencontré et elle ne désespérait pas de le remettre dans le droit chemin, mais pourquoi est-ce qu'il cassait des vitrines et lançait des cailloux ? D'où lui venait cette rage ? Il n'avait pas compris que la violence ne solutionne jamais rien ?

Les réponses qu'il fit à toutes ces questions quand elle les lui posa le soir même ne lui semblèrent guère convaincantes et pour la première fois ils se disputèrent. Le lendemain, en regardant leur chambre elle vit la saleté dans les coins, les vitres cassées rafistolées avec du papier adhésif et les trous dans le sol. Jusqu'alors, elle ne les avait jamais vus.

Ils restèrent légèrement en froid pendant quelques jours. Puis Yvette fut invitée à passer à la télé dans l'émission de Fred Laviron et l'ampleur de l'événement effaça la brouille.

Le soir de l'émission ils allèrent manger un couscous avec Nico et Momo et l'incident fut oublié.

Mais une ombre s'était glissée entre eux, comme une petite goutte d'eau qui peu à peu décolle le papier peint du mur, et Dieu sait s'il était décollé le papier peint du squat, auréolé de graisse et déchiré en lambeaux. Maintenant qu'Yvette avait ouvert les yeux elle ne voyait plus que ça et les cafards qui couraient et l'eau qui ne coulait pas du robinet. Mais comme chaque soir apportait le miracle du corps d'Aziz contre le sien, elle oubliait.

Environ trois semaines après l'émission il lui annonça qu'il devait partir le lendemain pour plusieurs jours, sans elle. Où ? Il préférerait ne pas le lui dire. Avec qui ? Avec Momo et Nico. C'était pour travailler, alors ? Oui, il n'avait plus un rond et non, il n'avait pas envie d'attendre qu'elle touche son blé pour qu'elle puisse l'entretenir. Non, ça n'était pas dangereux, ils n'auraient pas d'armes et tout se passerait bien. Si elle l'aimait la seule chose qu'elle avait à faire c'était de l'attendre et de ne pas se faire de souci. Combien de temps ? Deux jours et quand il reviendrait ils pourraient quitter ce squat pourri, ils iraient en vacances au bord de la mer et ensuite ils loueraient un petit appartement pour eux deux. Oui, il avait envie de changer de vie, mais pour changer



de vie il fallait de la thune. Si c'était la dernière fois ? Il espérait mais il ne pouvait pas le lui promettre.

A l'aube du jour suivant il la serra très fort dans ses bras, lui dit qu'il l'aimait et partit. C'était un dimanche et Yvette ne travaillait pas. Le squat était quasiment désert, les black blocks étaient en virée et les clodos avaient changé de quartier. Elle passa sa journée à tourner en rond, essaya de nettoyer la chambre mais l'ampleur de la tâche était telle qu'elle dut y renoncer. Et puis, sournoisement, l'angoisse l'envahit. Elle avait peur qu'Aziz ne revienne pas, qu'il aille en prison ou qu'il disparaisse comme son père avait disparu. Et l'angoisse se fit si forte qu'elle ne parvint ni à dormir, ni à manger. Elle pensait aux heures passées dans le placard à balai, puis à sa grand-mère, elle essaya de lui parler mais l'aïeule ne répondit pas et elle se mit à pleurer.

A l'aube du deuxième jour elle reprit ses esprits et se demanda ce qu'elle faisait, seule, dans cette chambre infecte à attendre le retour d'un homme en pleurant. Elle pensa que si elle avait eu la force de résister si longtemps à la folie dans le placard à balai ça n'était certainement pas pour se laisser transformer en serpillière par un mec. Elle pensa aussi que la chance avait peut-être besoin d'être soutenue et qu'elle devait intervenir. Elle passa ensuite la journée à préparer le discours qu'elle ferait à Aziz et dont l'essentiel se résumait en une question : était-il oui ou non d'accord pour quitter immédiatement Paris et partir avec elle à Nice pour se faire une nouvelle vie, légale ? Si oui, ils prenaient le train tout de suite, si non elle le prenait toute seule, et ça n'était pas du chantage, c'était vital, car elle avait trop souffert pour souffrir encore.

Aziz l'écouta en silence, le coup n'avait pas été aussi fameux que prévu, il ramenait moins que ce qu'il avait espéré et il n'avait pas dormi depuis quarante huit heures. Il n'avait envie que d'une chose, s'enfoncer dans le corps d'Yvette et s'y endormir. Dans son impatience elle ne réalisa pas qu'il était incapable de comprendre vraiment ce qu'elle lui disait. Il crut à des reproches et haussa le ton pour se défendre. Elle se mit elle aussi à parler plus fort. Il voulut la serrer contre lui, mais, trop fatigué pour bien contrôler ses gestes, il fit un mouvement brusque. Elle crut qu'il voulait la frapper et se cacha derrière ses bras repliés. Alors il explosa de colère. Alors elle devint une furie. Ils se dirent des choses qu'ils n'avaient jamais pensées et qu'ils regrettèrent pendant des semaines, ils s'insultèrent, se déchirèrent. Quand ils n'eurent plus rien à dire Aziz claqua la porte derrière lui et Yvette entendit son pas décroître dans l'escalier. Elle prit sa valise, y entassa ses vêtements et se rendit à la gare de Lyon.

## CHAPITRE VIII

### *L'homme invisible.*

Le dimanche suivant l'émission de Fred Laviron où Michel avait eu la surprise de découvrir Maria Angela fut une journée tranquille. A son réveil il téléphona à Giuseppina pour l'informer de la prestation télévisuelle de sa vieille copine et ils commentèrent longuement l'événement. Michel était partagé entre l'agacement et l'admiration. Les thèses que défendaient Maria Angela ne l'intéressaient pas particulièrement et il la trouvait excessive, néanmoins quand Giuseppina l'appelait « l'isterica », il se sentait obligé de la défendre, finalement ils se disputèrent et sa mère raccrocha en le traitant de « comunista » ce qui était pour le moins exagéré. Suite à quoi il vaqua à diverses tâches ménagères et se rendit au stade pour y assister à un match de foot que l'équipe de Nice remporta à la surprise générale.

Dès le lendemain les enseignants décidèrent de se mettre en grève. La chose ne concernait aucunement Michel, mais à la machine à café du bureau, il devint rapidement impossible d'aborder un autre sujet de conversation. La plupart de ses collègues avaient des enfants scolarisés, ou en avaient eu, ou envisageait d'en avoir, ou avaient de toute façon une opinion sur le sujet. Michel lui n'en avait aucune et contrairement à l'accusation de sa mère il n'était en rien communiste. Giuseppina le savait d'ailleurs très bien, mais, à l'instar du président du conseil italien qu'elle avait contribué à élire, elle nourrissait une haine féroce à l'égard des disciples de Karl Marx. Pour elle ces derniers étaient responsables de tous les maux sociaux actuels, ils contrôlaient entièrement l'information et la justice et auraient même pu s'attaquer au pape si on leur avait donné le pouvoir. L'idée que son fils unique puisse adhérer à une aussi épouvantable doctrine lui provoquait des palpitations et elle ne manquait jamais une occasion de vilipender la gauche.

Michel lui, se définissait comme apolitique, il faisait partie de ces gens qui disent « Oh, moi la politique, je m'en occupe pas ! » ou encore « Droite ou gauche c'est la même chose ! » voire même « Les hommes politiques c'est tous des pourris ! ». Comme il ne lisait que la page sportive de Nice Matin et qu'il se contentait du journal télévisé pour se tenir au courant des informations nationales et mondiales, il ne savait quasiment rien.

Lorsqu'une élection se préparait il survolait les confessions de foi des candidats et les jetait à la poubelle en grognant que c'était du gaspillage (pas par compassion pour les forêts qui disparaissaient en tonnes de papier qui servaient ensuite à emballer des

objets inutiles qu'on faisait fabriquer par des petits enfants asiatiques, ou à écrire des trucs que personne ne lisait, mais par paresse, car toute cette paperasse remplissait la poubelle et qu'il fallait ensuite la porter au vide ordure). Etant, comme beaucoup d'autres, incapable de fixer son attention sur un discours télévisé d'une durée supérieure à cinq minutes, et ennuyé par les débats, il avait ensuite du mal à choisir son candidat.

Ayant personnellement peu de motifs de mécontentement, sa vie se déroulait paisiblement, son salaire était correct et il n'avait jamais connu les affres du chômage, la kyrielle de candidats qui se présenta aux dernières élections présidentielles le plongea dans l'embarras. Après avoir éliminé les plus extravagants, les plus extrémistes, les femmes et les communistes, il lui resta à choisir entre quatre personnalités qui briguaient le rôle de grand chef. Un collègue de bureau, avec qui il avait des affinités musicales, lui ayant expliqué qu'il fallait voter utile, il supprima le candidat écologiste. Celui du parti socialiste ne lui était pas sympathique et Giuseppina, du fin fond de la Calabre, l'exhortait à ne pas voter à gauche, il décida de l'éliminer à son tour. Les deux rescapés furent un homme de droite que la gauche traitait d'escroc et un homme d'extrême droite que son collègue de bureau critiquait sans arrêt mais que Giuseppina et Jeannot, le frère de Magali, appréciaient grandement. D'un côté, Michel pensait que les escrocs n'avaient rien à faire aux commandes d'un pays, mais le président du conseil que Giuseppina avait élu, avait eu et avait encore, des démêles avec la justice, et ça ne l'empêchait pas pour autant de tenir son rôle (et bien d'après Giuseppina), de l'autre, le candidat frontiste avait mauvaise réputation et on ne pouvait pas l'imaginer dans le rôle de Président de la République, mais ses discours étaient clairs et Michel comprenait tout ce qu'il disait, ce qui était un avantage certain.

N'arrivant pas à se décider il décida finalement de ne pas aller voter, après tout quelle valeur pouvait bien avoir sa voix, petite voix anonyme, perdue au milieu des autres ?

Il était fermement résolu à respecter sa décision lorsque, le jour des élections, un événement déplaisant le fit changer d'avis : on lui vola sa mobylette. Son sang ne fit qu'un tour et il fila au bureau de vote déposer dans l'urne le bulletin du candidat d'extrême droite. Son intention n'était pas d'en faire un président mais de signifier à la nation son mécontentement légitime.

Malheureusement, une grande quantité d'électeurs ayant suivi ce jour-là des raisonnements analogues à celui de Michel, le candidat que personne n'avait voulu élire se retrouva en tête du deuxième tour ce qui jeta le pays dans une panique totale.

Des vagues de manifestants envahirent les rues, les démocrates tremblaient et Michel avait mauvaise conscience. Le dimanche suivant il vota, comme tout le monde, pour l'homme de droite et se sentit soulagé par le résultat final.

Depuis il ne s'était nullement intéressé à la gestion du pays, le sort actuel des enseignants le laissait parfaitement indifférent et il aurait bien aimé qu'on puisse aborder un autre sujet pendant la pause.

Heureusement, ces remous sociaux n'affectaient pas la plage. Il retrouvait chaque jour les habituées des galets à qui il adressait des petits sourires et qui s'imaginaient à le voir, timide et gauche, se dandiner sur sa serviette en faisant semblant de ne pas les regarder, qu'il était un gentil garçon coincé par la timidité. Leur appréciation de la personnalité de Michel était en partie vraie, il était timide et en partie fausse car elles ignoraient qu'il les affublait de surnoms (Beau Cul, Gros Seins... etc.) dépourvus de toute gentillesse à leur égard.

Que ce soit à l'école, au bureau, dans sa famille ou dans son immeuble Michel avait toujours été considéré comme quelqu'un de gentil. Il devait cette réputation à son physique empâté, l'excès de graisse étant souvent associé à la bonhomie, à sa timidité, il parlait peu donc disait peu de méchancetés sur les autres, et à la bonne éducation que Giuseppina lui avait donnée (toujours dire bonjour, merci, au revoir et s'il vous plaît excusez-moi de vous déranger). Pour le reste il n'était ni particulièrement serviable, quand il apercevait sur le trottoir sa voisine de palier, âgée de quatre-vingt ans, peiner à porter son panier à provisions, il tournait la tête de l'autre côté pour faire semblant de ne pas l'avoir vue, ni particulièrement généreux, jamais il n'avait donné un centime à un mendiant et pas particulièrement sensible, la souffrance des autres le laissait de glace.

Les filles de la plage le voyaient comme un bon gros inoffensif et elles n'étaient pas dupes de ses regards. Par contre, de toute évidence, et cela n'en finissait pas d'étonner Michel, elles ne voyaient pas l'homme à l'appareil photo. Par un mystère qu'il ne s'expliquait pas il semblait être l'unique occupant de la plage à le voir.

Chaque jour, à la même heure, le Photographe passait et nul ne s'en apercevait, pourtant il frôlait les uns ou les autres et enjambait parfois des sacs ou des chaussures.

Un jour où le soleil tapait dru, Michel, tête nue, venait de finir sa bière en épiant le Photographe, quand il fut traversé par une idée saugrenue qu'un cerveau rationnel, ou soumis à des conditions météorologiques différentes, aurait immédiatement éliminée :

l'homme à l'appareil photo était invisible et par un étrange enchantement il était le seul à avoir la possibilité de le voir.

Il fut envahit d'un fort sentiment de fierté qui laissa rapidement place à une vague appréhension, puis à une pénible impression de malaise. Certes, quand il était enfant il avait souvent rêvé de voir l'homme invisible, mais la réalisation abrupte de ce rêve, vingt ans plus tard, le plongea dans l'angoisse. Quelle était la signification réelle de cette apparition ? Sa vie était-elle en danger ? N'allait-on pas chercher à supprimer l'unique témoin de l'existence de l'homme invisible ?

L'effet alcoolisant de la bière associé aux rayons du soleil brouillaient si efficacement son esprit qu'il lui fallût plusieurs minutes pour émerger de son délire. Il était en nage, avait mal à la tête et se sentait ridicule.

L'après-midi au bureau fut pénible, il était de mauvaise humeur et à une collègue qui se lamentait une fois de plus de la grève des enseignants parce qu'elle ne savait pas où mettre ses enfants quand elle travaillait, il lança vertement qu'elle aurait mieux fait de réfléchir avant de les faire. Cette remarque acerbe lui ressemblait si peu que tout le monde se tut, retourna à sa place et baissa le nez sur son clavier.

Le retour à la maison ne lui apporta aucun réconfort. En s'apercevant dans le miroir de l'entrée il se trouva moche et dépourvu de toute élégance. Il n'eut qu'un mot pour se qualifier : banal. Il pensa au photographe et lui envia son nez aquilin et sa silhouette longiligne, lui au moins, il avait l'air de quelque chose.

Il s'effondra dans le canapé pour suivre son quiz préféré mais au lieu de se contenter, comme d'habitude, de suivre le jeu sans réfléchir, il essaya de trouver les réponses aux questions posées. Au bout de dix minutes il arriva à la conclusion qu'il n'en connaissait aucune et cette constatation n'arrangea pas son humeur.

Comme il avait beaucoup transpiré à la plage il décida de prendre une douche, ce qu'il ne faisait jamais à cette heure là. Cette initiative ne se révéla pas très heureuse car l'image de son corps nu que lui renvoya le miroir de la salle de bains lui déplut profondément. Il prit pour la première fois conscience des bourrelets de graisse qui emprisonnaient sa taille et de la rondeur de ses cuisses. De plus sa peau avait rougi au soleil et il se fit penser au petit cochon rose de l'enseigne du charcutier. Pas étonnant qu'il soit encore célibataire ! Il estima, à vue d'œil, qu'il avait au moins dix kilos à perdre s'il voulait avoir la moindre chance de séduire une fille à la plage.

Dans cette perspective il décida de ne pas manger les tortellinis du mercredi, mais de les remplacer par une salade et un peu de jambon.

Il mâchonnait tristement une feuille de laitue quand la mamma téléphona pour s'inquiéter de son appétit. A ses réponses vagues elle comprit immédiatement que quelque chose n'allait pas et elle le mitrailla de questions. Il finit par lui avouer qu'il était en train de manger une salade parce qu'il avait décidé de se mettre au régime. « La dieta ???, ma Dio mio sei pazzo ? » S'exclama-t 'elle au bout du fil. Il rétorqua qu'il n'était pas fou mais gros, gros comme une baleine.

- Mais, non, tou es pas grrros, tou es rrrrobouste

- C'est ça, robuste, comme Obélix, merci du compliment !

- Ma non, pour me sei bello...

Le ton monta, Michel reprocha à Giuseppina de lui avoir toujours trop donné à manger, elle se vexa et le traita d'ingrat en se demandant ce qu'elle avait bien pu faire pour mériter un fils pareil et le fils en question, qui était extrêmement irritable ce soir-là, finit par lui raccrocher au nez.

Après le dîner, il chercha en vain quelque chose à regarder à la télévision, mais rien ne l'intéressait. Il alluma la Playstation et commença une partie de foot, mais, étant à la fois énervé et déprimé, il manquait de rapidité et son équipe, la Juventus de Turin, se fit littéralement écraser par l'Arsenal. Il se mit alors à tourner en rond au salon en se demandant ce qu'il avait envie de faire et ne trouva qu'une seule réponse : rien. Il n'avait absolument rien envie de faire.

Il se demanda ce que faisaient les autres, à 21heures 30 le lundi soir. Manuel et Magali avaient un bébé pour s'occuper, Maria Angela une copine à lécher (il resta cinq bonnes minutes sur cette pensée affriolante, puis il la chassa car elle excitait aussi la jalousie qu'il ressentait à l'encontre de cette peste), et ses collègues des familles.

Le Photographe, lui, avait une passion, ou une obsession, en tout cas il passait certainement ses soirées à trier ou à regarder ses clichés et non pas à chercher vainement une occupation.

C'est ainsi que Michel prit conscience de la vacuité de son existence.

Il dormit mal et fit un cauchemar, il était tout nu dans une cage, les mains liées derrière le dos et une fille noire un peu trop grosse l'accusait en hurlant d'avoir fait disparaître l'homme invisible.

Du jeudi au samedi il ne put réprimer une humeur exécrationnelle et se disputa avec tout le monde. Il envoya balader une collègue de bureau qui lui demandait pour la dixième fois de la matinée de dégager une feuille coincée dans la photocopieuse, insulta et fit un bras d'honneur à un automobiliste qui lui avait coupé la route, donna un coup de

pied à un chien qu'il soupçonnait d'être l'auteur d'une crotte dans laquelle il venait de marcher, malmena verbalement la caissière du supermarché qui s'était trompée en lui rendant la monnaie et se rebella méchamment contre Tar qui l'avait accueilli d'un « Salut, Mikélélé » tonitruant quand il avait franchi la porte de la boulangerie.

Même la plage ne parvenait pas à lui rendre sa sérénité habituelle. Ayant pris conscience de sa graisse il ne voulait plus la montrer et restait en pantalon et tee-shirt. Ces nouvelles dispositions étant mal adaptées à l'art du pique-nique il fit tomber un morceau de tomate imbibé d'huile d'olive sur son pantalon et passa tout un après-midi avec une énorme tache grasse, située sur la partie supérieure interne de la cuisse et qui fit ricaner ses collègues.

Seule l'apparition du Photographe arrivait à le distraire. Il s'imaginait à sa place, grand, mince, élégant, volant impunément aux autres, tous ces autres qui lézardaient sans soucis sur les galets, des fragments de leurs images.

Le samedi matin il décida soudain de faire une folie. Il se rendit à la Fnac et acheta un appareil photo numérique et un ordinateur. Le montant exorbitant de la facture le contraignit, pour la première fois de sa vie, à prendre un crédit, ce dont, curieusement il se sentit plutôt fier.

En rentrant chez lui avec son nouveau matériel il se félicita de la désinvolture avec laquelle il avait accompli cet achat. Pour une fois, il ne s'était pas laissé vaincre par la parcimonie familiale et avait procédé seul, sans avoir demandé auparavant l'acquiescement parental. Il se sentit très adulte.

N'étant pas doué pour l'informatique il fut incapable d'installer correctement les programmes et fut contraint d'attendre le lundi suivant pour demander à Jean-Marc, le collègue avec qui il avait des affinités musicales et qui lui avait conseillé de voter utile pour les dernières présidentielles, de lui prêter main forte. Malheureusement ce dernier était très occupé, ce qui était depuis longtemps source d'interrogation pour Michel, car Jean-Marc, divorcé / quarante ans / sans enfant, vivait seul comme lui, mais était toujours débordant d'activité alors que lui même n'avait pratiquement jamais rien fait durant son temps libre, et il se passa presque une semaine avant que l'ordinateur et l'appareil photo ne soient opérationnels.

Pour l'installer Jean-Marc avait passé une soirée entière chez Michel. Il était arrivé vers dix-neuf heures et reparti à trois heures du matin. Il lui avait patiemment expliqué comment utiliser ses nouveaux jouets et s'était émerveillé devant leurs performances. Ouvrant une parenthèse dans son régime Michel avait décongelé des lasagnes et ouvert deux bouteilles de vin car Jean-Marc avait une bonne descente. Quand il

repartit tous les branchements et connections imaginables avaient été faits et sa chambre puait la Gauloise. Michel était exténué, mais ravi. Il avait passé une excellente soirée avec un copain, avait appris une infinie quantité de choses et avait désormais un email. Malheureusement, son asthme lui interdisant de dormir dans une pièce enfumée il était hors de question de se coucher dans son lit, il prit donc la décision d'occuper le lit matrimonial de Giuseppina et Rocco et il y passa une excellente nuit.

Le courant était tellement bien passé entre Michel et Jean-Marc qu'ils avaient promis de se revoir en dehors du travail. C'était une découverte pour les deux, car, à part dans le domaine musical, ils n'avaient jusqu'alors pas eu le moindre point commun. Jean Marc, plutôt gauchiste, passionné de randonnées en montagne et d'informatique, avait toujours considéré Michel comme un lourdaud sans imagination, de droite, et prêt, sinon à tout, du moins à beaucoup, pour jouir d'une bonne image auprès de la direction et Michel avait toujours vu en Jean Marc un trublion stérile et bavard.

Quelques jours plus tard ils allèrent ensemble à la plage, mangèrent, burent, se baignèrent et échangèrent des commentaires, plus ou moins pertinents, sur leurs congénères féminines. A 13 heures 25 l'homme à l'appareil photo fit son habituelle apparition évanescence et Michel se demanda avec curiosité si Jean-Marc le remarquerait. Il n'en fut rien. Pendant un bref instant il se proposa de le lui montrer mais y renonça car il eut peur que son compagnon ne pense qu'il avait acheté l'appareil numérique pour faire la même chose. Comme Michel ne savait pas exactement lui-même pourquoi il s'était procuré cet équipement photographique coûteux il préféra se taire et le Photographe invisible passa.



## CHAPITRE IX

### *Sonia*

« Je suis invisible, nul ne me voit, je suis le voleur d'images.

Je prends vos bras et vos jambes, vos mains et vos pieds, vos ventres où pourrit la merde et vos fesses impures.

Vous ne me voyez pas, vous ne pouvez pas me voir car, par la seule force de mon esprit, je suis invisible. Je flotte au-dessus de vos corps répugnants que vous livrez sans pudeur aux regards et vos haleines putrides ne m'atteignent pas.

Vous êtes laids, vous êtes ignobles, vautrés sur vos serviettes.

Vous me dégoûtez, vous, les femmes, qui écartez les jambes pour exhiber vos vulves à peine voilées par des étoffes trop légères, comme des truies en chaleur et vos mamelles pendantes me donnent la nausée. » Se répétait chaque jour Xavier en sillonnant la plage.

Chacune de ces expéditions demandait une préparation mentale désormais rôdée. Car, Xavier étant d'une nature peureuse, son obsession des fragments humains avait dû vaincre sa crainte d'être surpris pendant les séances de chasse. Il appelait chasse l'exercice qui consistait à photographier les gens à la plage à leur insu. Il avait donc mis au point un rituel qui lui permettait de trouver le courage nécessaire à chaque expédition.

D'abord, passant et repassant devant la glace de l'armoire du vieil oncle, il répétait longuement les mouvements de la main qui tenait l'appareil photo. Puis, il se vidait l'esprit de toute pensée et se concentrait sur son invisibilité, jusqu'à parvenir à s'en convaincre. Une fois invisible les choses devenaient plus faciles, il ne restait plus qu'à attiser la haine du genre humain qui patientait au fond de lui même, et à se rendre à la plage. Il déposait alors l'appareil photo (et parfois Adolf) dans un sac de plage qu'il mettait en bandoulière sur son épaule, se postait devant la glace, récitait sa litanie, avec parfois quelques variantes, et sortait de chez lui.

Il passa deux semaines sans aucun contact direct avec d'autres humains. Le matin il traînait à la maison, observant le square, jouant avec Adolf, puis il allait parfois faire des courses au supermarché voisin. Il n'achetait que des produits déjà conditionnés (pain, viande, charcuterie, fromage, jamais de légumes ni de fruits), ce qui lui évitait d'avoir à parler aux vendeurs et payait en tendant sa carte de crédit, qu'il récupérait ensuite en silence. Si par hasard quelqu'un lui adressait la parole il faisait semblant de

ne pas avoir entendu. D'ailleurs personne ne lui parlait, ni les caissières, que la monotonie de leur tâche vidait de tout désir de communiquer avec autrui, ni les clients qui remplissaient mécaniquement leurs chariots de nourriture insipide et d'objets inutiles.

C'était un supermarché comme tant d'autres, débordant de marchandise, les têtes de gondole offraient en promotion des produits qu'il fallait acheter par quatre pour économiser sur le prix d'un, les objets ou aliments les plus coûteux étaient placés en évidence à hauteur des yeux et il fallait se mettre soit à quatre pattes, soit sur la pointe des pieds, pour trouver les marques les moins chères, les barquettes de viande les plus récentes étaient enfouies à l'arrière du rayon et un parfum écœurant de poulet rôti, de paella ou de couscous courait dans les allées. Des bébés, coincés dans les sièges des chariots, pleuraient ou essayaient d'attraper des objets placés malignement à portée de leurs petites mains, les mères de famille s'énermaient contre eux et les petits vieux lambinaient, certains d'entre eux, pitoyables pour Xavier, cherchaient parfois à entamer la conversation sur les mérites comparés de tel ou tel produit, ou, usant de leurs yeux fatigués comme prétexte demandaient de l'aide pour lire une étiquette. Il les fuyait comme la peste. Il détestait les vieillards qui, non seulement lui rappelaient ses grands-parents, mais portaient aussi sur leurs corps les marques de la déchéance que crée l'âge. Or Xavier nourrissait pour les corps imparfaits, marqués, dévastés, tordus, une haine féroce. Il aimait l'image qu'il avait de la beauté et qui était conforme à des critères de sinistre mémoire.

Dans son immeuble il évitait soigneusement toute rencontre avec ses voisins, quitte à attendre derrière la porte si le palier ou l'ascenseur étaient encombrés.

Il n'avait pas de téléphone.

Son seul moyen de communication avec ses semblables était Internet.

Ses journées étant toutes plus ou moins identiques il avait peu de repères dans le temps et il laissait celui-ci filer avec indifférence.

Mi-avril il participa à un week-end champêtre dans l'arrière pays niçois avec d'autres cadres de l'Organisation. Le but de la rencontre était d'établir un programme d'action pour les trois mois à venir, de rédiger le journal de l'été qui serait diffusé par la poste et via Internet, de se remplir de bière et de nourriture jusqu'à la nausée et de se livrer aux pires débordements orgiaques en compagnie de prostituées.

S'étant vanté de sa passion pour la photo, sans rentrer dans les détails car il avait suffisamment de lucidité pour penser que même au sein de l'Organisation sa manie de collectionner des clichés de morceaux d'humains pouvait sembler bizarre, on le

surnommait « le Photographe » et il était chargé d'effectuer un reportage sur les agapes.

Le samedi matin on fit d'abord le point sur les actions en cours qui consistaient en divers types d'infiltration dans des instances locales, mairie et universités principalement, on vérifia ensuite la liste des personnalités à combattre et on y ajouta quelques noms, notamment celui d'un professeur de philosophie qui avait renvoyé de son cours de terminale un élève, fils d'un cadre de l'Organisation, ayant bravement défendu les thèses révisionnistes. Ce juif gauchiste, qui depuis n'avait pas reparu au lycée car ces enculés d'enseignants étaient encore en grève, méritait une bonne punition et on projeta une campagne de dénigrement le concernant. Après débat on décida de l'accuser d'attouchements sur mineurs. Il suffirait de payer un ou deux petits voyous du lycée que l'Organisation utilisait occasionnellement pour des opérations punitives et de les envoyer porter plainte. Un magistrat influent qui avait de la sympathie pour l'Organisation servirait de relais.

On projeta ensuite l'incendie nocturne d'un immeuble désaffecté où se réfugiaient des clochards et la destruction partielle d'une mosquée.

Enfin, on décida d'envoyer un commando de casseurs noyauter la prochaine manifestation de fonctionnaires, ces feignasses qui ne foutaient rien et qui se plaignaient sans arrêt alors qu'ils jouissaient d'avantages et de salaires scandaleusement exagérés.

L'après-midi fut consacré à l'élaboration du journal dont le thème du mois était : La France aux français. Les thèmes ne variaient guère, comme en témoignait la liste de ceux des mois passés : Dehors les émigrés, A bas les juifs, Pour en finir avec les arabes... etc.

Le soir la joyeuse bande dîna dans l'hôtel restaurant de la ville qui les accueillait et dont le patron était le frère d'un des membres de l'Organisation. Le vin et la bière coulèrent à flots et on entonna à tue-tête des chants du troisième Reich.

A la fin du repas, et avant de rejoindre dans un salon discret les prostituées convoquées pour agrémenter la soirée, un petit groupe de convives décida d'une expédition dans les quartiers populaires de la ville. Xavier fut prié d'y participer en tant que photographe, car, avec un peu de chance, on pourrait se livrer à quelque action punitive digne d'être immortalisée.

Il était deux heures du matin, ils tournèrent d'abord en voiture dans les rues du centre ville puis il se dirigèrent vers le quartier des HLM dans l'espoir d'y coincer un arabe ou un noir isolé, mais, contrairement au centre ville qui était désert il régnait dans la cité

une certaine animation, des groupes de jeunes étaient amassés ici et là parlant entre eux ou écoutant de la musique. Comme ils étaient nombreux les quatre occupants de la voiture prirent la sage décision de ne pas risquer une bagarre qu'ils n'étaient pas sûrs de remporter et envisagèrent, avec une pointe de déception, un repli stratégique vers l'hôtel.

Au même moment, Sonia sortit du bar tex-mex où elle venait de finir son service. Elle était fatiguée d'avoir servi des bières et des tequilas et avait hâte de rentrer dans le petit appartement qu'elle louait avec une copine. Pour la première fois de sa vie elle connaissait un peu de tranquillité. L'appartement était minable, le travail pénible et mal payé, mais c'était nettement supérieur à tout ce qu'elle avait connu jusqu'alors. Fille d'un marocain et d'une française alcoolique qui s'étaient séparés dans la violence quand elle avait trois ans, elle avait été placée dans un foyer, puis reprise par sa mère, qui entre temps avait eu deux enfants. Leur père, une brute avinée du matin au soir qui battait sa mère, mourut dans un accident de voiture et Sonia fut à nouveau placée dans un foyer, puis dans un autre, dont elle sortit à dix-huit avec un contrat de travail à durée déterminée dans une entreprise de nettoyage industriel. A la fin de son contrat de six mois, le patron, suivant l'intérêt économique de la société, la vira pour prendre un autre jeune temporaire à sa place et elle se retrouva à la rue. Sa scolarité lui ayant tout juste apporté la capacité de lire et d'écrire, mal, elle était totalement ignorante de ses droits et incapable de se défendre. Quand elle eut épuisé le peu qu'elle avait gagné elle commença à voler dans les supermarchés, se fit prendre, fut condamnée à une peine avec sursis, recommença et passa trois mois en prison. Finalement, son dossier atterrit sur le bureau d'une éducatrice qui, se rendant compte de son indigence, lui trouva un emploi de serveuse. Elle y était depuis un an et ne se plaignait pas de son sort.

Ce soir là, comme tous les soirs, elle rentrait chez elle à pied. L'immeuble où elle habitait était à la périphérie de la ville et elle devait longer un terrain vague. Elle accélérail alors le pas car, en un an, elle n'était pas arrivée à maîtriser l'angoisse qui l'étreignait en passant devant ce lieu sombre et désert.

Il ne lui restait plus que quelques centaines de mètres à parcourir quand elle entendit le bruit d'une voiture qui arrivait derrière elle.

Les occupants du véhicule la repèrent immédiatement.

- Cagoules, les mecs, on a une cliente, dit le conducteur, ravi de pouvoir passer à l'action.

Aussitôt ses acolytes se couvrirent le visage et Xavier sortit son appareil photo de sa poche.

La voiture ralentit et Sonia, la peur au ventre, se mit à courir dans le faisceau des phares pour la plus grande joie de ses poursuivants.

Puis la voiture la dépassa, s'arrêta et quatre hommes masqués en descendirent. Elle s'affola, fit demi-tour et repartit en courant dans la direction opposée, parcourut une dizaine de mètres, trébucha et s'étala sur le sol au moment où le plus rapide du groupe la rattrapait. Il la releva sans ménagement et braqua une lampe électrique sur son visage :

--« Alors, on te fait peur ?

- Qu'est ce que tu fais, à cette heure là, toute seule dans les rues ? demanda un autre.

- Je... je rentre du boulot, balbutia Sonia

- Ah oui, c'est quoi ton boulot ?

- Serveuse, lâcha-t-elle dans un souffle.

- Et pute, hein ? Hein que t'es une pute ?

- Non, non, je... je suis serveuse au tex-mex, sur la place, le tex-mex de la place.

- Ah oui, le tex-mex, le bar de la racaille, t'aimes ça la racaille, hein, petite pute ?

Ils avaient formé un cercle autour d'elle. L'un deux avait un appareil photo et la lumière du flash trouait la nuit.

- Regarde, dit celui qui l'avait attrapée, tu vois là, dans le champ, il y a une cabane, tu vas y venir bien gentiment avec nous et on va faire connaissance.

- Non, non, je suis crevée, je... je veux rentrer chez moi.

- Ça tombe mal, nous a plutôt envie de se marrer.

- Non, non, pitié, je...

- Bon, on va y passer la nuit, coupa un colosse sanglé dans un blouson en cuir, on l'embarque ou merde ?

Sur ces paroles il l'attrapa à bras le corps, la souleva du sol et la chargea sous son bras au milieu des rires. Elle essaya vainement de se débattre en donnant des coups de pied, mais ses gestes désordonnés ne servirent qu'à faire remonter sa jupe sur ses cuisses. Elle hurla, mais le lieu était désert et le colosse lui plaqua une main sur la bouche. Elle se mit à pleurer. Le flash crépitait. Les hommes riaient. Ils ouvrirent la porte de la cabane à coups de pied, c'était un ancien abri de jardin qui servait parfois

de refuge à des sans abris. Le colosse la jeta sur un tas de chiffons malodorants. Elle se recroquevilla contre le mur en tirant sa jupe sur ses cuisses. Ils posèrent une lampe sur le sol. L'un des hommes, le plus petit, lui demanda :

- Alors, comment tu t'appelles ?

- Sonia...

- Alors Sonia on va faire un petit jeu, t'enlève ta jupe et on te laisse partir.

- Non... non... s'il vous plaît, articula péniblement la jeune fille, tassée sur elle même, le regard suppliant

- Ecoute Sonia, faut être raisonnable, on veut juste voir ta culotte, insista l'homme d'une voix qui lui parut douce, allez c'est pas méchant...

Sonia était terrorisée, elle tremblait si fort que ses dents claquaient. Les hommes lui faisaient face, elle ne voyait que leurs yeux et les trous sombres de leurs bouches. Il y avait le colosse qui l'avait portée, un petit gros, un de taille moyenne qui riait tout le temps et un grand maigre qui prenait des photos. L'un d'eux sortit de son blouson une bouteille de vodka qu'il fit circuler et quand elle arriva dans les mains du petit gros il la lui tendit.

-Tiens, bois un coup, ça va te détendre.

- Non, non... j'ai pas soif...

- Bois un coup je te dis, sinon je te la mets dans la bouche... Des éclats de rires saluèrent ces paroles et un frisson glacé traversa Sonia. Elle tendit la main pour prendre la bouteille et avala une gorgée d'alcool.

- Encore, ça va te faire du bien.

Elle s'exécuta en silence, la vodka brûlait dans son corps. Le petit gros lui reprit la bouteille.

- Alors, tu l'enlèves cette jupe ?

Les pensées brouillées par la peur et l'alcool Sonia eut un instant l'illusion de pouvoir les croire. Elle se dressa sur les genoux, défit la fermeture éclair de sa jupe et la laissa glisser le long de ses cuisses, dévoilant ses collants transparents.

- Oh la ! Sonia ! Tu veux nous embrouiller ou quoi? On a dit qu'on voulait te voir en culotte, pas en collant, vire-moi cette merde tout de suite.

Elle les regarda tour à tour cherchant une étincelle d'humanité dans un regard, puis, lentement elle fit glisser le collant vers le bas, découvrant une culotte bon marché en dentelle rose.

- C'est bien Sonia.

- Je peux partir maintenant ? supplia-t-elle d'une petite voix

- Ouais, tu peux partir, dit le molosse, si tu y arrives...

A ces mots ils se rapprochèrent d'elle, celui qui riait tout le temps posa sa main sur sa cuisse nue, elle eut un mouvement de recul. Le petit gros la plaqua contre le tas de chiffons. Le colosse arracha sa culotte et ses collants. Le flash crépitait. Elle hurla. Une gifle s'abattit sur sa joue. Le colosse lui écarta violemment les jambes et elle sentit un objet froid la pénétrer, c'était le goulot de la bouteille de vodka. Ce spectacle les divertit quelques instants et Xavier en prit plusieurs clichés. La vodka qu'elle avait ingurgitée lui remonta dans la gorge et elle vomit.

Après... après il n'y eut plus que la honte et la douleur, immonde, insupportable. Ils se succédèrent dans son corps, le violant, le souillant de toute part.

Xavier fut le dernier à la prendre, pour lui elle n'était plus un être humain, mais une forme tremblante maculée de déjections. En éjaculant il ressentit un mélange d'invincibilité et de dégoût.

Quand leurs couilles furent vides et qu'ils se furent lassés de leur ignominie ils remontèrent leurs pantalons, bouclèrent leurs braguettes et partirent.

Sonia ne bougeait plus.

Tous les matins, Jean Robert, un retraité des chemins de fer, promenait son chien. Cette ballade rituelle lui permettait de rompre un tête-à-tête avec son épouse qui, au fil des ans et aggravé par l'inaction, lui était devenu insupportable. Il longeait la route, puis coupait entre les maisons et, enfin, laissait gambader son chien sur le terrain vague. Ce matin là il avait précipitamment quitté la maison sous les vociférations de son ex-chère et tendre, sans prendre le temps d'aller aux toilettes, et voilà qu'au beau milieu de l'étendue herbeuse où son chien s'ébattait joyeusement, lui vint une irrépressible envie d'uriner, ne sachant où aller, il regarda à droite, il regarda à gauche et, finalement, pénétra dans une cabane pour se soulager. Sonia gisait, exsangue, parmi les chiffons puants. Jean Robert eut un haut le cœur en la voyant. Il s'approcha d'elle et lui secoua légèrement l'épaule, elle tourna vers lui ses grands yeux vides. « Les salauds, murmura l'homme, les salauds ! ». Il la questionna sur ce qui s'était

passé mais elle ne répondit pas, fixant sur lui un regard halluciné que Jean Robert ne put jamais oublier. Il la recouvrit avec sa veste et alla appeler du secours. On l'emmena au poste de police. Le médecin qui l'examina établit un rapport disant qu'elle avait été violée. On lui posa des questions, mais aucun mot ne sortait de sa bouche, elle tremblait. Finalement on la conduisit à l'hôpital où on lui injecta des calmants. Elle se réveilla vingt quatre heures plus tard, brisée et hagarde, mais ayant retrouvé l'usage de la parole.

Les policiers vinrent dans sa chambre et la questionnèrent à nouveau. Elle raconta les circonstances et les sévices mais fut incapable de fournir des signalements précis. Elle se souvenait du colosse, du petit gros, de celui qui riait tout le temps et des cagoules noires.

- Donc vous ne connaissiez pas vos agresseurs. Vous avez dit qu'ils étaient trois ? demanda le policier.

- Oui, répondit-elle

- Vous êtes sûre ?

Non, elle n'était pas sûre, elle fouilla dans sa mémoire, les recompta : le colosse, le petit gros, celui qui riait tout le temps, le colosse, le petit gros, le flash qui crépitait.

- Non ! s'écria-t 'elle, ils étaient quatre, quatre, le quatrième avait un appareil photo, les autres l'appelait « le Photographe », il était grand, grand et maigre, ou peut-être c'était le petit gros qui prenait des photos... je sais plus... en tout cas c'était ni celui qui riait, ni le gros costaud...

- Et vous ne vous souvenez pas de détails ? Leurs vêtements, essayez de vous souvenir de leurs vêtements.

- Ils avaient des blousons, vous savez, c'était sombre dans la cabane, dit-elle alors que les larmes roulaient à nouveau sur ses joues, et puis j'avais tellement peur, c'était tellement horrible que je fermais les yeux... j'aurais voulu... mourir.

Le policier hocha la tête en silence, il détestait ce genre d'affaire, les agresseurs pouvaient être des malfrats ayant accompli un règlement de compte, des voyous de la cité ou des fachos en virée, en tout cas des gens bien organisés et qui n'avaient pas commis d'erreurs, leurs visages étaient cagoulés et ils ne s'étaient jamais appelés entre eux, le seul indice qu'on avait c'était « le Photographe », autant dire que les chances de les coincer étaient quasiment nulles. La fille n'était pas non plus capable de décrire la voiture car elle avait été aveuglée par les phares. Il en était à ce point



dans ses pensées quand Sonia lui fit signe qu'elle se souvenait de quelque chose. Il se rapprocha pour l'écouter.

- Le grand et gros avait un tee-shirt avec une croix...vous savez...une croix...j'ai oublié comment ça s'appelle...

- Une croix gammée ?

- Oui, peut-être.

Le policier sortit un stylo de sa poche et dessina une croix gammée sur un morceau de papier.

- C'est ça, c'est ça, dit Sonia.

Bon, pensa le policier, c'est pas un règlement de compte. On va chercher du côté des groupuscules fascistes.

De retour au commissariat il informa ses supérieurs. On fit des recherches sur les fichiers informatiques et une enquête de quartier mais rien n'apparut. Alors la police ouvrit un fichier nommé « Le Photographe » y inscrivit la relation des faits et sa description physique qui se résumait à deux fois deux adjectifs : grand et maigre ou petit et gros. Puis on classa l'affaire.

Le dimanche suivant le viol Xavier rentra à Nice où il retrouva Adolf. Il rangea dans un fichier informatique qu'il appela « Sonia » les photos du délit et il reprit ses habitudes.

## CHAPITRE X

### *Une rencontre*

Le 17 avril à huit heures du matin Yvette descendit du train à la gare de Nice. Francette l'attendait sur le quai et elle se jeta dans ses bras en pleurant. Elle ne regrettait pas sa décision mais se désolait de l'avoir prise. Aziz lui manquait, si fort, que parfois c'était comme un coup de poing dans l'estomac, comme une crampe qui lui vrillait le ventre.

Pendant plusieurs jours elle ne sortit pas de l'appartement de Francette, elle passait ses journées allongée sur le canapé, regardant sans les voir des images défiler sur l'écran de la télé. Elle découvrait la dépendance amoureuse et la puissance du désir contrarié.

Et puis, un matin elle décida qu'elle avait vingt ans, qu'elle avait passé la moitié de sa vie dans un placard et qu'elle voulait être heureuse. Elle pensa à sa grand-mère, se dit qu'elle devait, coûte que coûte, trouver la chance promise et que celle-ci n'était certainement pas sur le canapé à fleurs de Francette.

En se demandant comment faire pour dénicher la dite chance elle se souvint que sa sœur lui avait parlé d'un marabout de grande réputation que Sylvie, une amie qui travaillait avec elle, avait consulté.

Elle sortit immédiatement pour se rendre au salon de coiffure.

Le destin s'était montré beaucoup plus coopératif avec Francette qu'avec Yvette. Tandis que la cadette était livrée à la cruauté de ses tortionnaires, l'aînée, qui avait été recueillie par un couple de professeurs français déjà âgés et sans enfants, étudiait la coiffure, sa passion, dans un lycée professionnel. A la suite de quoi ses bienfaiteurs lui avaient acheté la moitié d'un salon de coiffure dont l'autre moitié appartenait à Claire, une nièce du professeur. Les clientes pouvaient donc se faire coiffer suivant les critères exigeants de la mode occidentale par Claire et Sylvie ou, suivant ceux, non moins exigeants, de la mode afro par Francette et Fatou. Cette particularité faisait grincer des dents quelques coiffeurs du quartiers qui n'étaient favorables ni au mélange des genres, ni à la mixité ethnique.

Ce matin-là, au salon, Sylvie était occupée à enrôler des mèches désespérément raides sur des bigoudis pour les faire friser et Francette à tirer vigoureusement sur une luxuriante chevelure crépue dans le but de l'aplatir. Fatou tressait patiemment des

cheveux blonds et Claire donnait un dernier coup de peigne Madame Amar, une sexagénaire désœuvrée qui fréquentait le salon une fois par semaine.

Les discussions allaient bon train. La cliente aux cheveux raides se lamentait de l'augmentation du prix des fruits et légumes, ce à quoi Sylvie ne pouvait qu'acquiescer. Madame Amar s'était lancée dans la description minutieuse de l'appartement que sa fille venait d'acheter et Claire faisait semblant de l'écouter. La cliente aux cheveux blonds et Fatou commentaient la dernière diffusion d'une émission qui consistait à suivre avec une caméra les banales péripéties quotidiennes d'un groupe d'individus qui avaient décidé volontairement de s'enfermer pendant trois mois tous ensemble dans un appartement et Francette, qui les écoutait distraitement, se disait qu'il fallait vraiment être très très con pour s'infliger un truc pareil, de là, d'un enfermement à l'autre, ses pensées la portèrent vers Yvette, qui choisit ce moment précis pour franchir la porte du salon. Et elle ne put que s'exclamer. « Ah ben ! J'étais justement en train de penser à toi ! ». Yvette, qui croyait au destin, interpréta cette coïncidence comme un de ses signes et pensa avec satisfaction qu'elle était sur la bonne voie.

A son apparition tous les regards s'étaient braqués sur elle avec curiosité, puis intérêt et sympathie quand Francette la présenta. Tout le monde avait entendu parler d'elle, avait lu les articles sur son calvaire et l'avait vue chez Fred Laviron, même Madame Amar qui n'appréciait guère le ton débridé de l'émission.

Après les présentations Yvette, qui allait toujours à l'essentiel, demanda à Sylvie de lui donner les coordonnées du fameux marabout. Francette fronça les sourcils en entendant la requête. Elle avait pris beaucoup de recul par rapport aux croyances et superstitions africaines et le marabout, même si elle en avait vanté les mérites, appartenait à un univers archaïque. Elle expliqua à Yvette que chacun construit son propre destin et qu'au lieu d'aller voir un sorcier africain qui ne manquerait pas de lui ponctionner cinquante euros elle ferait mieux de venir l'aider au salon, ça lui changerait les idées et lui permettrait de gagner un peu d'argent. Sylvie intervint en racontant qu'elle connaissait très bien le marabout, sa mère le consultait depuis des années et il ne s'était jamais trompé dans ses prédictions.

- Tu parles, dit Francette, c'est pas lui qui devine ce qui va arriver, c'est vous qui faites tout pour que ce qu'il a dit arrive.

- Pas du tout, répondit Sylvie. Quand il m'a annoncé que ce salopard de Christophe me trompait il avait raison, c'était vrai, et c'était pas parce que je l'avais souhaité, crois- moi.

- Mais si il ne te l'avait pas dit, tu ne l'aurais jamais su, tu serais encore avec ton mari, et tu serais heureuse.

- Non, je l'aurais su, plus tard, mais je l'aurais su, je sentais que ça n'allait pas. En tout cas après il m'annoncé que j'allais rencontrer Olivier et ça a marché.

- Autosuggestion. Conclut Francette qui trouvait que le débat avait assez duré, d'autant plus que l'ensemble du salon, employées et clientes, s'était rangé du côté de l'irrationalité et que Madame Amar commençait à vanter les mérites de sa voyante.

- De toute façon, dit Francette à sa sœur, si tu veux y aller tu y vas, c'est pas moi qui vais t'en empêcher, si ça peut te faire du bien et permettre de rencontrer quelqu'un... Organise-toi pour y aller avec Sylvie.

Sylvie téléphona au marabout mais celui-ci, qui était très demandé, n'était pas disponible avant plusieurs jours. Yvette laissa échapper un soupir de déception, mais le sage resta inflexible et elle dut se résigner à l'attente. Madame Amar s'infiltra dans la conversation et lui proposa aimablement les services de sa voyante, mais Yvette, méfiante, refusa car sa superstition avait des limites.

Elle passa le reste de la journée à aider au salon, shampooina en pensant aux cheveux d'Aziz, démêla en rêvant à son sourire, brossa en imaginant ses mains sur sa peau et joua du sèche-cheveux en songeant à la dernière fois où ils avaient fait l'amour. Comme elle était occupée ces pensées vagabondes ne la rendirent pas triste. Elle se dit même fugitivement que désormais elle avait, aussi, des bons souvenirs et pas seulement des mauvais. Cette pensée la rendit heureuse.

Le soir venu elle réalisa qu'elle était à Nice depuis une semaine et qu'elle n'avait pas encore vu la mer. Cela lui parut tellement absurde qu'elle éclata de rire.

Le lendemain elle décida d'aller manger un sandwich à la plage. Elle préleva un maillot de bain dans le tiroir de la commode de Francette et descendit vers la Promenade des Anglais. Le temps était magnifique, et la mer, jouant sur des nuances bleues et vertes, brillait au soleil. Yvette respira profondément et remercia Aziz pour tout le bonheur qu'elle avait eu avec lui, puis elle rassura sa grand-mère en lui disant que tout allait bien, qu'elle était avec Francette au bord de la mer et que la chance allait arriver.

Elle fut un peu déçue par la plage. Le vague souvenir qu'elle avait gardé des plages togolaises s'était mêlé aux innombrables photos de paradis tropicaux qu'elle avait admirées dans les exemplaires du Figaro Madame de la femme du notaire, et la vision des galets entrecoupés par les rangées de parasols des établissements de bains la laissa perplexe. Elle s'attendait à trouver du sable et des cocotiers. Il y avait bien des

palmiers, mais ils étaient sagement rangés de part et d'autre de la route à double voie où filaient des véhicules et il ne fallait pas compter sur leur ombre. Quant au sable doré...

Elle s'installa à côté d'un groupe de vieilles dames qui jouaient aux cartes car elle aimait bien les personnes âgées.

Comme elle ne savait pas nager elle pénétra dans l'eau avec prudence en poussant des petits cris de plaisir. C'était la première fois de sa vie qu'elle se baignait et elle barbotait longtemps. Elle pensa que la vie était magnifique et que chaque instant était précieux.

Elle s'assit ensuite à même les galets car elle n'avait pas eu l'idée de prendre une serviette dans l'armoire de Francette. Les cailloux s'enfonçaient dans la chair de ses fesses, qui par bonheur étaient rebondies, mais elle se sentait légère et sereine. Elle mangea avec délice le sandwich qu'elle avait apporté en observant avec curiosité ses voisines.

Vers deux heures de l'après-midi elle sentit comme un courant d'air glacé passer derrière elle. Pourtant nulle brise ne soufflait, l'air était immobile et chaud. Si elle avait été adepte des sciences occultes elle aurait pensé qu'une vibration néfaste avait pénétré son aura, mais elle ignorait ce vocabulaire spécialisé et ne parvint pas à interpréter la sensation de froid qui envahit à la fois son corps et ses pensées. Elle se retourna et vit s'éloigner un homme blond et maigre qui marchait à grandes enjambées.

La mer lui parut moins bleue et les galets plus pointus. Le souvenir d'Aziz lui broya soudain le cœur et les larmes lui vinrent aux yeux. Elle envisagea un court instant de téléphoner à Momo ou à Nico pour laisser un message disant qu'elle était à Nice, puis écarta cette idée, Aziz devait savoir qu'elle était chez Francette puisqu'elle n'avait pas d'autre endroit où aller. Si vraiment il voulait la retrouver, il pouvait, et ce serait alors la preuve qu'il aimait et qu'il acceptait de changer de vie. Il suffisait d'attendre. Et puis, dans cinq jours, elle avait rendez-vous avec le marabout et saurait alors ce que le destin lui réservait. En attendant l'oracle il était inutile de se gâcher la vie et elle convint avec elle-même de continuer à profiter paisiblement du soleil.

Elle retourna à la plage le jour suivant équipée d'un drap de bains et d'une bouée en polystyrène à attacher autour de sa taille quand elle se baignait. Cet ustensile lui avait été imposé par Francette et son bataillon de coiffeuses, effrayées à l'idée qu'elle puisse se noyer. Yvette était totalement dépourvue d'un sens du ridicule communément répandu qui consiste à plus se préoccuper de l'éventuel regard

moqueur des autres que de sa propre sécurité ou de son propre bien être, et par conséquent, elle avait accepté la ceinture flottante avec enthousiasme.

Elle s'assit comme la veille à côté des vieilles dames, les salua d'un sourire, se baigna, mangea et concentra son attention sur les occupants de la plage. Comme pendant des années elle avait été privée de tout regard sur les autres elle entendait bien profiter au maximum du spectacle.

A 13heures 50, Xavier Lafite-Ambert, le Photographe invisible, apparut, mitraillant à tout va suivant son habitude. Son invisibilité, qui ne reposait que sur l'indifférence de ceux qui ont perdu l'habitude enfantine d'observer leurs semblables, ne résista pas à la perspicacité du regard d'Yvette et elle le vit.

Ils étaient maintenant deux à le voir sur la plage de Nice : Michel et Yvette, mais Xavier, lui, ne le savait pas encore.

L'œil attentif d'Yvette repéra immédiatement l'appareil photo et la façon discrète dont son propriétaire l'utilisait. Elle s'interrogea brièvement sur les motivations qui pouvaient pousser cet individu à agir de la sorte et arriva à la conclusion qu'il devait être un artiste. Autant par désir d'avoir la confirmation de son hypothèse que par celui de communiquer avec autrui, Yvette sauta sur ses pieds, rattrapa Xavier, se posta à ses côtés et entreprit de faire amicalement connaissance.

- Bonjour', je m'appelle Yvette, je vous ai vu passer, vous êtes un ar'tiste ?

Xavier, ne s'attendant pas à cette attaque intempestive qui le coupait au beau milieu de sa litanie d'invisibilité, resta coi quelques instants, puis, pris au dépourvu répondit :

- Oui... oui... enfin oui.

- Super' ! dit Yvette, vous fotogr'aphiez les gens sur la plage sans leur' dir'e, comme ça ils sont natur'els.

- C'est ça, oui, oui, c'est ça... acquiesça péniblement Xavier qui maîtrisait mal l'art de la discussion.

- Vous venez souvent ? insista Yvette.

- Oui, enfin... tous les jours, excusez-moi, je suis un peu pressé, enfin j'ai des trucs à faire, enfin il faut que j'y aille quoi...

- Oui, oui, je compr'ends, on se verr'a peut-être demain. Comment vous vous appelez ?

- Xavier.

- Alor's, on se voit demain, ou apr'ès-demain, si vous avez plus de temps on pourr'a discuter, je viens d'arr'iver à Nice et je connais pr'esque per'sonne.

- Oui, oui, bien sûr... bon ben à la prochaine alors.

- C'est ça à la pr'ochaine.

Yvette retourna s'asseoir sur sa serviette en pensant à l'homme venait de rencontrer et qu'elle décida d'appeler le Photographe. Elle ressentait à son endroit des impressions floues et presque contradictoires. Contrairement à son habitude, elle n'était pas parvenue à déchiffrer un esprit car un voile sombre le masquait.

Elle y réfléchit quelques instants, puis engagea la conversation avec les joueuses de cartes.

Xavier, perturbé par la rencontre, continua sa traversée de la plage et oublia d'actionner son appareil photo.

La pensée d'Yvette le tracassa tout l'après-midi, puis toute la soirée et il eut du mal à s'endormir. Le fait qu'une femme, jeune, jolie (quoiqu'un peu trop grosse) et noire l'ait ainsi abordé n'en finissait pas de le surprendre et il avait du mal à déterminer précisément ce qu'il en pensait.

Fallait-il refuser cette relation ? Dans ce cas il faudrait signifier à l'indésirable qu'elle n'était pas désirée, ce qui pour Xavier représentait une épreuve quasi insurmontable. Son comportement étant régi par l'inférieure dynamique dominant/dominé qui empoisonne le monde occidental, il pouvait aisément se faire bourreau avec plus faible que lui mais était incapable d'imposer sa volonté à quiconque faisait preuve d'une détermination supérieure à la sienne. Le peu qu'il avait compris de la personnalité d'Yvette lui indiquait nettement qu'elle possédait un ego considérablement plus dimensionné que le sien, misérable petite chose ratatinée, et il se sentait incapable de s'opposer à elle.

S'il ne pouvait refuser cette relation du moins pouvait-il l'éviter, il suffisait de ne plus se rendre dans la zone où il l'avait rencontrée. Mais cela impliquait un fâcheux changement dans ses habitudes. Ce faisant il ne serait plus l'invincible Photographe invisible et tout son système s'effondrerait à cause d'un grain de sable couleur café mal géré.

Restait la dernière alternative qui consistait à laisser les événements suivre leur cours naturel sans chercher à intervenir. Yvette allait peut-être l'oublier, ou tomber malade et ne plus venir à la plage, ou s'enticher de quelqu'un d'autre, finalement, les probabilités pour qu'une deuxième rencontre se produise étaient faibles.

S'il n'envisagea à aucun moment de choisir d'accepter cette relation naissante, il ne la rejeta pas totalement pour autant. Qu'il veuille ou non se l'avouer, la pulpeuse Yvette avait troublé sa chair et quand il fermait les yeux il voyait ses seins, en gros plan, clac ! clac !

Le lendemain de cette rencontre Francette partit pour une semaine chez des amis à Marseille pour assister à un mariage et coiffer la mariée. Avant de quitter sa sœur elle lui fit de multiples recommandations. Yvette lui assura qu'elle ferait preuve de la plus grande prudence et qu'elle pouvait partir tranquille. Au moment de se séparer, alors que Francette se préparait à monter dans le train, elle se souvient de Xavier.

- Ah, j'ai oublié de te dir'e, j'ai fait la connaissance d'un mec à la plage.

- Ah, oui, quel genre ? demanda Francette, méfiante.

- Un ar'tiste.

- Un artiste ? s'étonna Francette.

- Oui, un photogr'aphe. Il pr'end des photos des gens sans se fair'e voir', pour' qu'ils soient plus natur'els.

- Hum, t'es sûre que c'est pas un tordu ?

- Tu vois toujour's le mal par'tout. De toute façon j'ai besoin de me changer les idées, sinon je pense à Aziz tout le temps.

- Celui-là tu ferais mieux de l'oublier !

- C'est bien pour 'ça qui faut que je r'encontr'e d'autres per'sonnes.

- Bon, j'y vais. Fais bien attention à toi et on se parle au téléphone tous les jours. Maintenant que je t'ai enfin retrouvée, j'ai pas envie de te perdre.

- T'inquiète pas, moi non plus j'ai pas envie de te per'dr'e .

Elle s'embrassèrent tendrement, puis le train se mit en marche.

Comme de gros nuages gris cachaient le soleil, Yvette n'alla pas à la plage ce jour-là, ni le jour suivant car elle passa la journée à tresser des cheveux au salon.

Le surlendemain du départ de Francette elle put enfin y retourner. Elle s'assit à nouveau à côté des joueuses de cartes avec qui elle échangea quelques mots. Puis elle feuilleta un magazine en attendant l'arrivée de Xavier.

Ce dernier, qui ne l'avait pas vue depuis deux jours, s'imaginait être débarrassé de l'intruse, et le soulagement de n'avoir ni à changer ses habitudes, ni à développer une



relation avec une personne inconnue, avait pris le pas sur la légère déception qu'il avait ressentie en ne la voyant point.

Il avançait donc d'un pas tranquille, perdu dans ses pensées et actionnant régulièrement le déclencheur de son appareil photo.

A peine fut-il en vue qu'Yvette lui fit un grand signe joyeux de la main, puis, voyant qu'il ne répondait pas à son appel silencieux, elle se leva et vint à sa rencontre.

Comme il était en train de se réciter sa litanie pour se donner du courage il n'avait pas remarqué le salut qu'elle lui avait adressé et ne l'avait pas vu approcher. Il eut un sursaut de panique quand il entendit une voix chantante prononcer son nom et faillit en échapper son appareil numérique.

- Salut, lui dit Yvette, vous allez bien ?

- Oui, oui... et vous ? répondit-il en essayant de mettre de l'ordre dans les pensées contradictoires qui se disputaient dans son cerveau.

- Super'. Hier' j'ai pas pu venir' car' j'ai dû aider au salon de coiffur'e de ma sœur'.

Là-dessus, elle se mit à lui expliquer que sa sœur était coiffeuse, qu'elles étaient Togolaises, et qu'elles ne s'étaient pas vues pendant des années.

- Et vous, vous êtes d'où ? demanda-t-elle en conclusion de son discours.

- Je suis français. Enfin, non pas tout à fait, je suis né en Argentine, ma mère était argentine.

Ce disant il réalisa qu'il y avait des années et des années qu'il n'avait pas parlé de ses parents. Au sein de l'Organisation personne ne connaissait ses origines. Il avait toujours prétendu être français à cent pour cent et, en deux minutes, cette fille était arrivée à lui faire dire la vérité. Il se mordit la langue et se promit de mieux contrôler ses paroles.

- L'Ar'gentine, c'est en Amér'ique du sud ?

- Oui, mais je n'y suis jamais retourné.

Craignant de se laisser aller à une nouvelle confidence il chercha rapidement un autre sujet de conversation, mais il avait beau presser sa matière grise, rien de pertinent n'en sortait. Yvette le regardait en souriant, sa peau satinée luisait au soleil et il lui vint une irrésistible envie de poser les mains sur elle. Bien entendu ce désir inopportun ne l'aida pas à trouver quelque chose d'intelligent à dire. Il ouvrit néanmoins la bouche en espérant une illumination de dernière minute mais Yvette lui coupa son élan en proposant de prendre un café et il se surprit lui-même en acceptant.

Ils allèrent s'asseoir au bar d'un établissement de bains et, presque à leur insu, vous devint tu. Ils parlèrent du temps qu'il faisait et de la température de l'eau, puis ils s'accordèrent pour dire qu'ils avaient de la chance de vivre à Nice. Suite à quoi Yvette entreprit de le questionner sur ses activités artistiques et il improvisa une impressionnante série de mensonges. Habitué à ne pas être capable d'aligner trois phrases il se découvrait bon parleur et s'émerveillait du plaisir que son interlocutrice prenait à l'écouter.

Au bout d'une heure qui lui parut durer dix minutes Yvette lui dit qu'elle devait partir car elle avait promis d'aller donner un coup de main au salon.

Elle lui proposa un rendez-vous, même endroit même heure, le lendemain, ou le jour d'après, suivant les caprices de la météo, et, grisé par son succès, il accepta sans réfléchir.

Le soir, Yvette, toute excitée par son rendez-vous, en informa Francette au téléphone. Celle-ci exprima ses habituelles réserves et posa la question que les femmes ne peuvent pas s'empêcher de formuler dans ce genre de circonstance :

- Il est beau ?

- Vouuuui... répondit Yvette... il a beaucoup d'allur'e...

- Il te plaît ?

- Vouuuui...enfin, pas comme Aziz, ça c'est sûr'. C'est différent.

Bien sûr qu'il ne lui plaisait pas autant qu'Aziz, comment aurait-il pu ? Et c'était justement parce qu'il en était totalement différent qu'elle pouvait envisager une relation avec lui.

## CHAPITRE XI

### *Quand le destin s'en mêle... intervention du destin*

Au même moment Xavier, le front collé à la fenêtre, était occupé à se demander ce qui avait bien pu le pousser, lui, membre de l'Organisation, à s'inventer une carrière de photographe pour séduire une petite coiffeuse noire. Sur quelle pente savonneuse s'était-il engagé ? Il essaya de se raisonner mais la vision plongeante qu'il avait eue de ses seins lorsque, atablée en face de lui, elle l'écoutait avec un ravissement flatteur, parasitait ses réflexions.

Il se secoua péniblement de sa torpeur pour allumer son ordinateur et consulter son courrier informatique. Il y découvrit un message qui l'avertissait, en langage codé, de l'arrivée au dépôt d'un transporteur d'un colis contenant divers objets qu'il devait livrer à un client. Il s'agissait de livres révisionnistes, de badges, et d'une panoplie d'officier SS, plus vraie que nature, comportant la tenue vestimentaire complète (y compris bottes et couvre-chef), les médailles et effigies, un fouet dont le manche en cuir était délicatement incrusté de croix gammées et la copie parfaite d'un pistolet d'époque. Le client était un étudiant friqué de vingt cinq ans qui nourrissait une véritable passion pour le nazisme et les délires sado-masos. La tenue complète d'officier SS était destinée à l'assouvissement de ses fantasmes, lui, botté, sanglé, menaçant de son pistolet une victime innocente et fouettant la chair blanche et tremblante. Depuis des semaines il imaginait avec ravissement les pleurs et les supplications, le sang qui perlerait et la satisfaction sexuelle qu'il retirerait de cette mise en scène. En attendant il était à Milan en compagnie d'une Italienne torride qu'il avait rencontrée l'année précédente en étudiant à Berlin grâce à Erasmus (ce sympathique système qui permet aux jeunes étudiants de découvrir pendant un an les délices culturels, et autres, d'une ville universitaire européenne). C'est chez elle qu'il lut le message du Photographe l'informant de l'arrivée de sa commande et lui indiquant que le paquet lui serait remis lendemain suivant les modalités précédemment définies. « Merde ! pensa Arnaud, je viens d'arriver ! ». Il téléphona donc à son frère, Benjamin, dit Ben, un hurluberlu de dix-huit ans qui fréquentait encore le lycée. Celui-ci, qui soupçonnait, à raison, son frère d'avoir des activités louches, se fit prier pour rendre le service demandé, négocia, chipota et finit par accepter en demandant quel était le contenu du paquet qu'il devait aller récupérer.

- C'est rien, c'est du matos pour développer des photos.

- Tu fais des photos toi maintenant ?

- Bon, t'arrête de faire chier. C'est d'accord oui ou merde ?
- Ok, qu'est-ce que je dois faire ?
- Bon, tu vas passer chez Pierrot, tu sais le resto...
- Ouais...
- En fin d'après-midi. Et tu vas demander le sac que le Photographe a laissé pour moi, c'est tout...
- T'as toujours des plans à la con, toi. Bon ça marche.

Le lendemain matin Xavier se rendit chez le transporteur. L'Organisation étant d'une prudence qui frisait parfois la paranoïa, le paquet n'était évidemment pas adressé à son nom et il utilisa une fausse carte d'identité pour le récupérer. Puis il le rapporta chez lui, le vida et vérifia soigneusement que son contenu correspondait à la liste de matériel qu'il avait commandé. Il admira longuement le pistolet, une petite merveille hors de prix. Puis il ne put résister au plaisir d'essayer l'uniforme de SS, se pavana fièrement devant la glace et se photographia, en entier et en détail, en calant l'appareil photo sur une commode. Séduit par sa propre image il décida de se commander la même tenue. Comme il était paresseux et négligent il ne prit pas la peine de fabriquer un paquet, il fourra simplement la panoplie et les livres dans un sac en carton glacé qui portait le nom d'une marque de vêtements de luxe et le ferma en claquant le système de fermeture en plastique.

Discrétion obligeant il ne rencontrait jamais directement ses clients, il devait déposer le sac dans un restaurant situé sur les hauteurs de Nice. Comme il était déjà midi il reporta cette tâche à plus tard et se prépara pour aller à la plage.

A deux heures il retrouva Yvette avec qui il but à nouveau un café. Elle lui raconta son histoire et il fut tout excité de la découvrir en victime. Le bourreau qui sommeillait en lui ouvrait grand les oreilles et une foule de perspectives nouvelles lui apparurent tandis qu'Yvette, ignorant l'effet que produisait ses paroles sur le psychisme perturbé de Xavier, racontait ingénument les sévices qu'elle avait endurés. Quand elle évoqua le viol à mots couverts son sexe se durcit avec une telle intensité qu'une douleur lui transperça les reins. Yvette, qui n'était évidemment pas sur la même longueur d'ondes, se réjouissait au contraire de voir son visage austère briller d'intérêt pour elle et en déduisit naïvement que l'amour pointait le bout de son nez.

Il s'arracha enfin aux délices de cette confession car le devoir l'appelait et ce fut lui qui, pour la première fois proposa une nouvelle rencontre.

Il rentra chez lui, prit le sac destiné à son client et le porta à l'endroit convenu.

A cinq heures de l'après-midi Ben monta sur sa mobylette, alla chez Pierrot, demanda le paquet du Photographe, le récupéra, posa le sac en équilibre entre ses jambes, démarra, descendit vers le centre ville, emprunta l'avenue Jean Médecin, grilla un feu rouge, percuta violemment une Peugeot 306 verte, fit un vol plané de deux mètres et s'écrasa sur le macadam. Le sac fut lui aussi projeté dans les airs, il s'ouvrit et se déchira, les livres et les badges se répandirent sur le trottoir, l'uniforme se déplia, le pistolet glissa sur le bitume, le fouet montra sa poignée délicatement ouvragée et la casquette d'officier roula sur elle même pendant environ deux mètres avant de terminer sa course contre le pied d'Abraham Cohen, un digne vieillard qui avait connu l'horreur des camps de concentration. Ben, à moitié sonné par le choc, se releva péniblement et prit, avec consternation, conscience de l'étendue du désastre. L'avant de la mobylette s'était fracassé contre la portière de la voiture en enfonçant la carrosserie, le contenu du paquet, que Ben découvrit avec horreur, était étalé sur le sol, la propriétaire de la voiture était furieuse et les passants qui avaient assisté à l'incident le regardaient sans la moindre complaisance. Un petit vieux aux cheveux blancs prit la foule à témoin pour exprimer son indignation et le traita d'ignoble voyou. Les apparences lui étant totalement défavorables, Ben estima plus prudent de ne pas répondre aux attaques et de laisser passer l'orage. Mais, un ennui n'arrivant jamais seul, une voiture de Police qui rentrait au poste passa à ce moment-là sur l'avenue et Abraham Cohen, faisant preuve d'une rapidité stupéfiante pour son âge, l'arrêta au vol.

Bref, de fil en aiguille, Ben se retrouva au commissariat sommé d'expliquer la provenance et la destination des objets qu'il transportait. Il raconta son histoire à deux policiers qui affichèrent ouvertement leur scepticisme, puis on le laissa mijoter, seul dans une petite pièce. Au bout de deux heures les deux policiers, accompagnés d'un troisième qui semblait plus gradé, recommencèrent à le presser de questions.

- Alors, il est à toi ce matériel ? dit l'un.

- Non, je vous l'ai déjà dit, c'est à mon frère.

- Et il est où ton frère ? reprit l'autre.

- A Milan, chez sa copine, il m'a téléphoné hier pour me demander d'aller chercher le sac chez Pierrot, mais je vous l'ai déjà dit, si j'avais su ce que c'était j'y serais pas allé, je suis pas facho, moi, au contraire, avec mon frère on se dispute tout le temps, mais savais pas qu'il était tordu à ce point là.

- Bon, il rentre quand ton frère ?

- Je sais pas, dans une semaine, dix jours. Il vit pas à la maison, je le vois pas souvent.

- Qu'est-ce qu'il t'a dit exactement au sujet du sac ?

- Il m'a dit, va chez Pierrot et demande le paquet que le Photographe a laissé.

- Tu le connais toi, le Photographe ? demanda le gradé qui n'avait pas encore parlé.

- Mais non... putain, le con, il m'a encore foutu dans la merde...

Là-dessus le gradé, le commandant Portal, un homme d'une quarantaine d'années qui remplaçait le commissaire pendant ses congés, fit signe aux deux autres et ils sortirent de la pièce.

- Bon dit-il, à peine les trois hommes avaient ils franchi la porte, vous êtes allés au resto ?

- Oui, le patron connaît le frère, c'est un habitué, ils jouent au tennis ensemble. Mais on a rien trouvé, ni sur le frère, ni sur le patron du resto.

- Et l'homme qui a déposé le sac, le Photographe ?

- Il est passé en début d'après-midi, le patron était occupé à la cuisine, le barman était aux toilettes, la serveuse débarrassait les tables, bref tout le monde l'a aperçu mais personne ne se souvient de lui. Il est rentré, il a posé le sac, il est ressorti.

- Pas de signalement ?

- La serveuse croit se souvenir d'un grand, plutôt fort avec le crâne rasé mais elle est pas sûre.

- Bon, soupira le commandant Portal, bon, bon, bon. On relâche le gamin, vous contrôlez ses fréquentations, lycée...la routine. Le frère on lui envoie une convocation qu'il trouvera à son retour. Le Photographe ? Vous avez fait des recherches ?

- Oui commandant. On a une fiche, tenez, je vous l'ai imprimée...

- Merci lieutenant, voyons voir... le Photographe... impliqué donc... dans une histoire de viol collectif... groupuscule nazi... charmant garçon !... fiche signalétique... grand et maigre... ou petit et gros... et la serveuse nous a dit grand et gros, c'est ça ?

- Bon, vous ajoutez trafic d'objets nazis sur le dossier. On n'a pas assez d'éléments, donc on attend, il a déjà fait deux conneries, il en fera bien une troisième.

Conclut le commandant Portal qui était pressé de partir car il était presque huit heures et que sa femme l'attendait pour aller au cinéma.

Pendant qu'un réseau de présomptions, semblable à une toile d'araignée, étirait ses fils autour de Xavier, Michel allait de découvertes en découvertes.

D'abord, il avait étreigné son appareil numérique. Il s'était photographié lui-même sous tous les angles possibles et imaginables, puis il avait visé les passants par la fenêtre. Il avait ensuite chargé les clichés sur l'ordinateur et s'était amusé, pendant des heures, à les transformer, les étirer, les diminuer et les colorier. Ensuite il avait créé des fichiers pour les ranger. Il commençait à envisager sérieusement la possibilité de photographier en cachette ses « copines » de la plage, mais il attendait d'avoir acquis une technique plus sûre. Puis il avait découvert avec ravissement les multiples possibilités qu'offrait la connexion Internet. Jusqu'alors, par paresse et indifférence, le monde virtuel lui était resté totalement inconnu.

Sa vie en fut bouleversée.

A peine son travail terminé il se précipitait chez lui et allumait son ordinateur. Puis, soit il classait les photos prises par la fenêtre, soit il se lançait à l'aventure sur la toile. Il grignotait à la va-vite sur le coin de la table de la cuisine sans respecter les menus établis par la mamma, laissait la vaisselle sale s'amonceler dans l'évier, et un jour, alla travailler en oubliant de fermer le gaz. Son corps, qu'un changement d'habitude aussi radical laissait pantois, se délesta de quatre kilos en dix jours, Michel en fut ravi.

Après avoir exploré avec délices une imposante quantité de sites pornos, il découvrit la joie de converser sur les « chats ». Lui qui avait de grandes difficultés à soutenir une discussion plus de cinq minutes se révéla plus que disert, brillant, quand l'anonymat le protégeait. La verve de Michel, alias Roméo69+1 (il était né en 1970 et était plutôt content de sa trouvaille) enchantait les gazelles qui, la nuit, erraient sur le Web à la recherche d'une aventure virtuelle, ou plus si affinités. Et des affinités il en avait avec tout le monde. Un incroyable choix de femelles en chaleur s'offrait à lui et il en perdait la tête et le sommeil. Il passait quasiment des nuits entières à tapoter sur son clavier. Le matin il se réveillait au dernier moment, se préparait à la hâte et, à la grande surprise de ses collègues, arriva plusieurs fois en retard au travail.

Il avait conservé son habitude de déjeuner à la plage, mais épuisé par les nuits blanches, il ne pensait même plus à mater son entourage, il somnolait sur sa serviette. Par contre il guettait toujours le passage de l'énigmatique Photographe, après tout, c'était grâce à lui que sa vie avait changé et il éprouvait envers lui une sorte de tendresse. Mais depuis peu l'homme à l'appareil photo paraissait différent. Il semblait moins sûr de lui, moins concentré sur son étrange tâche. Il ne prenait plus autant de

photos et marchait en suivant une ligne droite au lieu de zigzaguer habilement comme auparavant.

Une nuit Roméo69+1 entama une discussion particulièrement amusante avec une inconnue surnommée Clairdelune. Une question en entraînant une autre ils découvrirent qu'ils étaient tous les deux niçois et cette coïncidence renforça leur relation épistolaire. Le lendemain soir il retrouva sa conquête virtuelle sur l'écran de son ordinateur et ils passèrent un long moment à échanger leurs goûts. De là, toujours sur le ton de la plaisanterie, ils dérapèrent sur leurs caresses préférées, d'abord anodines, caresser les cheveux ou masser les pieds puis apparut une connotation nettement sexuelle et, finalement, elle lui demanda la position du kamasutra qu'il préférait. Roméo69+1 saisissant la balle au bond répondit :

- Toutes, m'essayer, c'est m'adopter !

- Waaaaoooh répondit Clairdelune, demain soir, version live ?

- Ça roule... répondit Roméo69+1, émerveillé par la rapidité des événements.

Ils convinrent d'un lieu, ou plutôt Clairdelune proposa Le Mississippi, sur la Promenade des Anglais et Michel accepta, comme il aurait accepté n'importe quel autre local. Il connaissait déjà le Mississippi qui était un haut lieu de la drague pour quiconque avait dépassé les trente ans. Clairdelune qui était visiblement très à l'aise dans les tractations lui indiqua qu'elle était blonde, qu'elle serait vêtue en rouge et qu'elle serait assise au bar. Enfin, sortant de l'anonymat, ils échangèrent leurs prénoms. Elle s'appelait Claire.

Michel traversa la journée du lendemain dans un état de douce euphorie. Au bureau il fut d'une humeur délicieuse, raconta des blagues (trouvées sur Internet) à la pause café et, pour la première fois depuis trois ans, adressa la parole à la collègue avec qui il avait eut une brève aventure.

Néanmoins sa nature méfiante tempérerait son enthousiasme. Certes, la perspective d'une partie de jambes en l'air (comme disait Jeannot) émoustillait ses pensées mais il était un peu inquiet quant à sa future partenaire. La drôlerie de sa prose virtuelle n'étant pas forcément liée à un physique de top model, il s'attendait, au mieux à une fille banale, au pire, à un boudin. Il devrait alors évaluer, rapidement et sans la vexer, si le jeu en valait la chandelle, ou en langage cru, si oui ou non elle était baisable. Michel n'avait jamais été très regardant dans le choix de ses conquêtes, on pourrait même dire qu'il s'était contenté de ce qui s'était présenté, mais il avait, comme tout un chacun, ses limites, aussi, quand il poussa la porte du bar, il se contraignit à imaginer le pire afin de ne pas être déçu par un physique trop disgracieux.



Il était en avance, l'endroit était quasi désert et nulle créature en robe rouge ne l'attendait. Il s'installa dans un coin sombre pour pouvoir observer discrètement les arrivées. Deux femmes d'une bonne quarantaine d'années prirent place à une table voisine. Elles portaient des vêtements sexy et regardaient les hommes, Michel, qui les épiait en sirotant sa bière, pensa qu'elles étaient venues pour draguer et espéra que celle qu'il attendait aurait un peu moins de kilomètres au compteur (comme disait encore Jeannot). Car, après tout, elle avait peut-être menti sur son âge. Lui-même, dans un élan de vantardise, ayant prétendu être un excellent skieur, ce qui était fort éloigné de la vérité (son expérience des sports d'hiver se limitait à trois jours à Isola avec Manuel et Magali et il avait passé infiniment plus de temps à se rouler involontairement dans la neige qu'à filer sur les pistes), il était bien placé pour savoir que dans certaines circonstances, on ne dit pas toujours la vérité.

Un couple fit son entrée et s'assit au bar. Ils tournaient le dos à Michel. Soudain la femme se retourna, sourit, se leva et se dirigea dans sa direction. Michel eut juste le temps de noter qu'elle portait un tee-shirt rouge sous une veste noire, que déjà elle atteignait sa table « Merde, un couple !!! » fut la seule pensée qui s'afficha dans son esprit. Il s'apprêtait à faire face, mais elle le dépassa sans le voir et alla saluer les deux occupantes de la table voisine.

Michel laissa échapper un soupir de soulagement mais il prit conscience de la légèreté de son entreprise, la fille pouvait non seulement être moche, ce qui finalement était moindre mal, mais elle pouvait aussi être vieille ou faire partie d'un couple à la recherche de sensations nouvelles. Il n'avait rien contre les expériences, mais autant l'idée de pratiquer des jeux sexuels avec deux femmes lui semblait séduisante, autant celle de pratiquer les variantes des mêmes jeux avec une femme et un autre homme, inconnu de surcroît, lui déplaisait. Il avait vu dans un film porno un troisième larron, enfiler sans ménagement l'homme qui enfilait la femme, or Michel n'était ni homosexuel, ni bisexuel, mais banalement hétérosexuel et il tenait à le rester.

Il était en train de se demander s'il ne serait pas judicieux de battre en retraite quand une jolie blonde en robe rouge vint s'accouder au bar. Michel constata avec plaisir qu'elle était seule et qu'elle ne semblait pas avoir plus d'une trentaine d'années. Il attendit quelques minutes, histoire de ne pas avoir l'air de se précipiter comme un animal en rut, puis il se leva et la rejoignit.

- Michel ? demanda-t'elle d'une voix douce.

- En personne, répondit-il.

La discussion s'engagea sans encombre et les appréhensions de Michel allèrent rejoindre la fumée des cigarettes qui flottait dans le local.

Claire, qui était une jolie femme, ne semblait aucunement déçue par le physique de son compagnon du soir et il en déduisit qu'il avait bien fait de perdre quatre kilos. C'était visiblement une femme habituée à prendre des initiatives car, au bout d'une heure de conversation, elle posa la main sur la sienne et lui proposa de continuer cette agréable soirée chez elle. Il ne se fit pas prier pour accepter.

Elle habitait tout près du Mississippi, dans un joli petit appartement peint en rose. Il s'assit sur un canapé blanc et elle lui servit un verre de porto. Puis leurs lèvres se joignirent et ils échangèrent un long baiser qui lui fit augurer une fin de soirée torride. Elle posa une main légère sur sa braguette, en fit sauter un à un les boutons, écarta le slip et l'objet de sa recherche se dressa fièrement à l'air libre. Elle apprécia sa fermeté d'une douce caresse de la main, puis lentement, l'introduisit entre ses lèvres et Michel dut se concentrer, en pensant au pape, pour ne pas exploser sur le champ. Après quelques minutes d'un exquis va et vient, sa bouche libéra délicatement le pénis rendu luisant par la salive. Claire releva la tête et dit d'un ton languide qu'elle devait se rendre dans la salle de bains. Elle se leva et, laissant Michel affalé parmi les coussins soyeux qui ornaient le canapé, sortit de la pièce. Il était abasourdi par le déroulement des opérations. Il n'avait jamais eu à faire avec une femme aussi entreprenante, et jusque là il avait toujours pensé que de telles créatures n'existaient que dans les films pornos.

C'est dire s'il jubilait !

Il regrettait presque les doutes qu'il avait eus, car, au point où en étaient les choses il ne voyait pas ce qui aurait pu gâcher son plaisir. Il se laissa mollement aller à la délectation du moment mais les deux bières ingurgitées au bar, plus le porto, plus la violence du désir qu'il éprouvait, lui avaient desséché la bouche et il ressentit un urgent besoin de se désaltérer.

En temps normal il aurait patiemment attendu le retour de son hôtesse pour quémander un verre d'eau, mais, grisé par son succès, se sentant l'assurance de Magnum, il décida d'aller lui-même se servir. Il se rajusta négligemment et se dirigea vers la cuisine qu'il avait repérée au bout du couloir. En passant devant la salle de bains, en bon voyeur qu'il était, il ne put résister au plaisir de jeter un coup d'œil par la porte entrebâillée. Claire était de dos, Michel tendit le cou pour mieux voir et ce qu'il vit ramena en un éclair son pénis en position repos. Elle pissait, debout, la jupe relevée, tenant dans la main un organe que Michel, pour avoir le même, connaissait bien, un

organe qui n'était pas féminin. Stupéfait, voulant battre en retraite il se cogna le bras contre la porte et Claire, qui entendit le bruit, tourna la tête vers lui.

- Oh ! Tu as vu ? lui dit-elle.

- Vouuuuuuuuuuu...

- Tu es déçu ?

- Ben... bafouilla Michel, déçu ! S'il était déçu ? Le mot lui sembla faible.

- Tu sais, j'ai un corps d'homme, mais je suis une femme.

- Aaaaah... Il n'avait pas seulement perdu son érection, mais aussi l'assurance de Magnum et le brio dont il avait fait preuve toute la soirée. Ben, quand même... T'aurais plus me le dire avant...

- Tu m'as pas demandé si j'étais une femme...

- Ben c'était évident !

- Pour toi, dit doucement Claire.

- Je... je m'en serais bien rendu compte... comment tu pensais faire ?

- Comme d'habitude, j'aurais éteint les lumières et je t'aurais demandé de me prendre par derrière... tu sais de temps en temps ça marche...

- Tu veux dire qu'il y a des mecs qui se rendent pas compte ?

- Oui, ou qui se rendent compte mais que ça dérange pas trop, ou à qui ça plaît... mais enfin c'est rare...

- Mais pourquoi tu baises pas avec d'autres pédés ? ça serait plus simple.

Elle eut un petit sourire triste.

- T'as pas compris, je ne suis pas homosexuel, j'ai pas envie de baiser avec un mec qui aime les hommes, j'ai envie de baiser avec un mec qui aime les femmes, parce que je suis une femme.

- Aaaaahh... Ben moi, je préfère les femmes... normales, bafouilla Michel en refermant sa braguette, je vais y aller...

- C'est quoi, pour toi, la normalité ?

- Ben... c'est comme tout le monde...

La réponse manquait de brillance, mais Michel ne s'étant jamais posé ce genre de questions il n'avait aucun argument à développer. Il n'avait envie que d'une chose: se sauver à toutes jambes.

- Tu es fâché ? demanda Claire.

- Ben...c'est pas ce que j'avais espéré ... bon, ben...

Il recula d'un pas.

- Dommage, reprit Claire, on s'entendait bien. Tu sais, dans deux mois je me fais opérer, j'aurais un vrai corps de femme... on pourrait se revoir...

- Euh... non, non, non... enfin je crois pas... dit Michel en attrapant sa veste sur une chaise.

- Ça te fait peur ?

- Je sais pas... je m'en vais... répondit-il la main sur la poignée de la porte.

- Ok, si tu changes d'avis tu sais où me trouver.

- C'est ça... Ciao.

Michel sortit précipitamment de l'appartement, dévala l'escalier et reprit son souffle à l'air libre. Au fur et à mesure qu'il marchait vers sa mobylette le fort sentiment de déception, voire même de frustration qu'il éprouvait, se muait en une sourde colère. Comment cette créature osait-elle tendre des pièges aussi odieux pour coincer de pauvres garçons comme lui ? Comment pouvait-on prétendre être une femme quand on avait une bite et des couilles ? Même pas pédé, femme !!! L'idée d'aller dénoncer l'imposture à la Police traversa brièvement son cerveau embrumé par l'alcool, mais, heureusement, ne fut pas jugée recevable. Par contre il se félicita de son voyeurisme qui lui avait permis d'échapper à...d'échapper à...d'échapper à quoi au juste ? A sodomiser quelqu'un? Il en rêvait, c'était un de ses fantasmes préférés et il n'avait jamais osé le proposer à ses partenaires. Oui, mais ses conquêtes, passées et rêvées, étaient des femmes, avec des sexes de femmes, des vrais seins, une peau douce et parfumée, des jambes épilées. Claire aussi avait la peau douce et les jambes épilées. Mais c'était un homme.

Il rentra chez lui furieux contre lui-même de s'être laissé piéger. Après tout, Jean Marc le lui avait bien dit que les rencontres par Internet réservaient parfois des surprises. Il se rendit à la cuisine pour boire, enfin, un verre d'eau et s'aperçut que, dans sa hâte de se livrer aux plaisirs de la chair, il avait oublié d'éteindre le gaz. De plus l'évier débordait de vaisselle et il n'avait pas débarrassé la table.

Peut-être avait-il exagéré en changeant aussi radicalement ses habitudes...

## CHAPITRE XII

### *Mamadou*

« Oh, mais t' is mézante toi, t' as envoyé des zens en pr'ison ! » lança Mamadou le marabout à Yvette qui s'approchait du tapis sur lequel il était dignement assis, la djellaba plissant sur ses jambes croisées en tailleur.

« Beh ! rétorqua Yvette qui ne s'attendait pas à être accueillie de la sorte, ils l'avaient bien cher'ché ! »

Le marabout lui jeta un regard noir et lui fit signe de s'asseoir en face de lui.

« Attend're .» ajouta-t-il d'un ton sec.

Yvette, surprise, et impressionnée par la perspicacité de Mamadou, regarda Sylvie qui venait elle aussi de s'asseoir sur le tapis élimé. « C'est rien, chuchota cette dernière, chut ! Il se concentre... »

Et il prenait son temps. C'est du moins ce que pensa Yvette au bout d'un quart d'heure de silence passé à regarder Mamadou se balancer d'avant en arrière sur ses fesses, les yeux clos et la mine inspirée.

L'opération marabout s'était avérée difficile à organiser. Mamadou habitait dans la cité de la Condamine, un ensemble de HLM construit vingt ans auparavant et qui s'était transformé en ghetto à une vitesse stupéfiante. Situé au nord de Nice, isolé, désolé, sordide, il se composait, comme toute cité HLM qui se respecte, d'immeubles grisâtres et décatis entourés d'espaces qui auraient dû être verts. Ses habitants, venus principalement d'Afrique, échoués dans cette triste galère, y subsistaient grâce aux allocations familiales et aux indemnités chômage et avaient depuis longtemps perdu l'espoir d'accéder un jour aux richesses que la France, noble nation dont ils avaient rêvé, dispensait à d'autres. Ils se consolait à longueur de temps en regardant des images de leurs pays sur leurs télé grand écran achetées à crédit à Conforama (ou en bas de l'immeuble quand il y avait une livraison) et qui étaient toutes reliées aux paraboles qui garnissaient les façades, comme de gros champignons blancs. La criminalité y atteignait un niveau record et les forces de police avaient depuis longtemps renoncé à s'y aventurer. En bref, c'était la zone, la vraie.

Sylvie n'y aurait sans aucun doute jamais mis les pieds si elle n'avait été aussi attirée par la puissance divinatoire de Mamadou. Elle était néanmoins prudente, jamais elle ne se rendait chez lui après le coucher du soleil et jamais elle ne garait son véhicule

dans l'enceinte de la cité. Ces deux précautions n'étaient en aucun cas superflues, la cité de la Condamine était effectivement dangereuse la nuit et les véhicules inconnus de ses habitants avaient environ quatre-vingt-dix pour cent de chances (façon de parler) d'être volés ou saccagés. Sylvie étant très attachée à sa Twingo bleu lavande, elle l'avait garée le long de la nationale, c'est-à-dire fort loin de la cité et les deux jeunes femmes avaient dû marcher sur le bas côté de la route pendant plusieurs centaines de mètres.

« C'est quand même bizarre, avait dit Yvette à Sylvie, alors qu'elles pénétraient dans la cité, nous, en Afrique, on se figure que la France c'est le paradis, pour quoi ils le disent pas que c'est aussi ça la France ? Parce que quand même, depuis que je suis plus chez le notaire, j'ai vu la Courneuve, j'ai dormi dans un squat, et maintenant je suis là. Et mon père il est mort parce qu'il voulait venir dans un truc pareil ! »

Mamadou habitait au quatrième étage d'un immeuble, et comme de bien entendu, l'ascenseur était en panne, Yvette commençait à avoir l'habitude. Elles avaient sonné à la porte, un jeune homme en djellaba leur avait ouvert, elles étaient entrées et l'Afrique avait jailli. Son odeur. Yvette en avait frissonné de plaisir.

Le jeune homme les avait fait asseoir dans le salon en compagnie de trois hommes en babouches qui regardaient une chaîne africaine à la télévision car Mamadou avait, évidemment, une parabole. La baie vitrée de l'appartement, à l'origine conçue pour permettre à la lumière de baigner l'appartement, était entièrement voilée par des tentures, trois canapés occupaient les trois parois restantes et des tapis recouvraient les sols. Au mur il y avait une reproduction photographique de mauvaise qualité qui représentait la Mecque, le marabout était musulman. Assises, raides et mal à l'aise, sur un canapé, et dans l'indifférence totale des autres occupants de la pièce, elles avaient attendu que Mamadou soit disponible pour les recevoir. Malgré son impatience de savoir enfin ce que le destin lui réservait, Yvette était un peu intimidée. Dans ses souvenirs la visite au marabout était empreinte de magie, mais aussi de chaleur, il y avait des femmes en boubous qui racontaient des histoires, des bébés qu'on amenait pour que le sorcier les protège des vicissitudes de la vie, on parlait fort, on riait...rien de tout cela à la Condamine, on attendait en silence, on subissait les regards froids des hommes, on s'ennuyait.

Enfin le jeune homme leur avait fait signe de le suivre et les avait conduites dans une autre pièce où Mamadou méditait. Il les avait balayées du regard, signifié d'une phrase à Yvette qu'il savait à quoi s'en tenir à son sujet et avait replongé dans ses pensées.

Il émergea finalement de son silence. Yvette ouvrit la bouche pour lui exposer le motif de sa visite mais il lui fit signe de se taire et se tourna vers Sylvie pour lui demander des nouvelles de sa mère. « Quand même, pensa Yvette, si il est vr'aïment marabout, et il l'est vr'aïment vu qu'il a tout de suite deviné que le notair'e et sa saleté de femme étaient en pr'ison, il doit le savoir' comment elle va sa mèr'e... ou alors, depuis qu'il est en France, il est devenu aussi hypocr'ite que les fr'ançais. » Suite à quoi il extirpa une feuille de papier imprimée d'une pile de documents tachés et froissés et la tendit à Sylvie en lui demandant de la lui lire. Sylvie s'exécuta et lui expliqua qu'il s'agissait d'un courrier des allocations familiales qui voulait savoir combien il avait d'enfants.

- Ici ? demanda Mamadou

- Ben oui, ici, répondit Sylvie, c'est pour te donner de l'argent

- Oui, li zallocations familiales, ça mar'che dijà, ça mar'che dit-il en r'iant

- Oui, mais il ils veulent savoir combien tu as d'enfants, maintenant, avec toi, leur âge, et ils veulent des certificats de scolarité. Seulement les enfants qui vivent avec toi, pas ceux qui sont au Sénégal.

- Ah... dit-il pensivement.

- Tu as un livret de famille ?

- Si, si... il fouilla dans la pile posée à ses côtés pour en extraire un livret maculé de taches.

- Bien, dit Sylvie, je vais écrire leurs noms et leurs âges sur cette feuille.

- Mir'ci, mir'ci, tr'ès zentille, comme ta maman. Alor's, toi quisse qui ti vi savoir' ? demanda-t-il enfin à Yvette qui n'en pouvait plus de ses tracas administratifs.

- Tout, répondit Yvette.

- On sait zamais tout... on sait zuste ce que Allah y vit bien nous dir'e.

Mamadou extirpa de la poche de sa djellaba un chapelet musulman, cracha sur les perles à plusieurs reprises et les fit rouler entre ses mains en marmonnant des incantations. Puis il le laissa tomber devant lui et demanda à Yvette de choisir une perle. Consciente de l'importance de ce choix sur sa destinée, celle –ci se concentra quelques instants. Elle pensa d'abord à Aziz, puis le chassa de ses pensées car il ne fallait surtout pas influencer le destin, l'image de Xavier lui traversa rapidement l'esprit, mais elle choisit de l'éliminer lui aussi, finalement le visage de sa grand-mère lui apparut et fit disparaître la vague appréhension qu'elle ressentait depuis que le marabout lui avait jeté à la figure, sans le moindre ménagement, l'emprisonnement du

notaire. Sa grand-mère était avec elle, tout allait bien. Elle se pencha en avant et choisit une perle.

« Hummmm... » fit Mamadou. Le cœur d'Yvette battait à tout rompre. Le marabout prit alors une liasse de feuillets abîmés recouverts d'un texte écrit en arabe. Il tourna quelques pages avant d'en saisir une et de l'élever à hauteur de ses yeux.

Puis il parla.

D'abord il lui confirma que son enfance et sa jeunesse avaient été particulièrement douloureuses. Il mentionna même une figure féminine qui lui avait donné beaucoup d'amour et qui était digne du plus grand respect.

- C'était ma gr'and-mèr'e, glissa Yvette.

- Hummmm... » fit le marabout qui n'aimait pas qu'on lui coupe la parole. Par contre, apparemment, la découverte des malheurs de la jeune fille qui se tenait immobile, les yeux écarquillés face à lui, l'avait adouci et il se fendit d'un sourire. Il recommença à parler.

Elle connaîtrait encore des difficultés mais il voyait un homme, qui changerait sa vie. Leur histoire serait compliquée, mais ils resteraient longtemps ensemble, et c'était une chance pour elle car c'était un homme bien. Avec cet homme elle aurait de l'argent, et elle voyagerait. Elle serait célèbre aussi et elle passerait à la télé.

« Encor'e ? » demanda Yvette. Mamadou soupira et se lança dans une série d'explications confuses de laquelle elle crut comprendre que les prédictions que Dieu, dans son immense mansuétude, voulait bien lui accorder par son humble intermédiaire n'étaient pas forcément datées. En clair cela signifiait que le marabout, si puissant soit-il (et il l'était vu qu'on l'appelait régulièrement à Monte Carlo, avait dit Sylvie, chez les riches de ce monde pour connaître ses oracles) se mélangeait les pinceaux entre le présent et l'avenir.

- Et l'homme ? insista Yvette

L'homme de sa vie était grand et mince « Bil homme » spécifia Mamadou avec un sourire égrillard. Il avait quelque chose d'étranger, mais il était français.

- C'est Aziz ! » pensa-t-elle.

- Et il a un animal, conclut le marabout ;

- Un animal !? répéta Yvette incrédule car cette ultime précision éliminait son candidat, un animal ?

- Un animal. Et de l'ar'zent, tou aur'as de l'ar'zent avec loui et une maison. »



Cette fois il n'y avait plus de doutes, l'homme de sa vie n'était pas Aziz, si on pouvait, à la rigueur, supposer qu'un casse particulièrement juteux lui rapporte une importante somme d'argent, la perspective de la maison était, elle, complètement invraisemblable. A cette pensée sa gorge se noua. Jusque-là elle y croyait encore, sans vraiment se l'avouer, mais maintenant il faudrait apprendre à vivre sans lui, ou plutôt, à vivre avec un autre.

Et qui serait cet autre que le destin lui réservait ?

- Je le connais déjà ? demanda-t-elle

- Vouï, ti l'connais. Bon, zi t'pr'épar'e quélquézose pour lé séduir'e. »

Mamadou prit alors un petit flacon d'encre et un antique porte plume, semblable à ceux qu'Yvette avait utilisés à l'orphelinat. Il attrapa ensuite un morceau de papier un peu chiffonné, le lissa du plat de la main et se mit à y recopier ce qu'il avait lu précédemment. La plume crissait, le marabout calligraphiait soigneusement et Yvette passait mentalement en revue tous les hommes qu'elle connaissait. Si les prédictions de Mamadou étaient exactes, et vraisemblablement elles l'étaient, l'objet de son amour serait, ou plutôt était, grand, mince, bel homme, riche, un peu étranger et il avait un animal. La combinaison de tous ces éléments limitait considérablement la recherche. Elle connaissait évidemment des hommes grands et minces, mais le seul qui soit beau était Aziz que, malheureusement, les autres critères éliminaient. Elle ne pensait pas connaître d'hommes riches, le seul qui lui vint à l'esprit fut Fred Laviro et elle avait suffisamment de bon sens pour ne pas retenir cette éventualité. Par contre, il n'était pas exclu que Xavier puisse avoir de l'argent, il était artiste, il avait, lui semblait-il, dit avoir hérité de l'appartement niçois et... et... et sa mère étant argentine, il avait quelque chose d'étranger. Il était grand et mince...Yvette réfléchit un instant sur sa beauté, non, il n'était pas beau, pas franchement laid non plus, mais de là à parler de beauté... disons qu'il avait de l'allure... de toute façon, qu'est-ce que Mamadou pouvait bien savoir de la beauté ? Lui-même n'était pas Alain Delon. Et puis comme disait sa g'rand-mèr'e « La beauté, ma fille, c'est à l'intér'ieur des per'sonnes qu'il faut la cher'cher ».

Restait le problème de l'animal, mais sur ce point, elle n'avait aucun élément de réponse, il suffirait de poser la question à l'intéressé, en supposant qu'il le soit (intéressé). Mais bien sûr qu'il le serait, Mamadou était en train de fabriquer un philtre magique !

Après avoir fini d'écrire il versa de l'eau d'une bouteille dans un verre, y trempa la feuille et agita avec le doigt pour que l'encre se répande dans l'eau. Elle se répandit

en effet, l'eau devint d'abord trouble, puis des volutes noirâtres se dessinèrent et des petits morceaux de papier se mirent à flotter à la surface. Mamadou laissa le mélange opérer, se redressa, péniblement car il était gros et court sur pattes, et s'en alla fourrager dans le tiroir d'une commode branlante. Il en sortit un petit flacon. Il revint s'asseoir, croisa les jambes, déboucha le flacon, souffla à l'intérieur, récita quelques incantations et, finalement, y versa le contenu du verre, à l'exception de la feuille de papier qu'il essora soigneusement avant d'en faire une boule qu'il déposa à ses côtés, sur le tapis.

Il expliqua ensuite à Yvette qu'avant chaque rencontre avec son futur amoureux elle devrait mettre sur elle quelques gouttes de cet élixir « Comme di l'eau d'toilette ! ».

Ce délicat mélange, d'une part, la protégerait, c'était l'effet talisman, d'autre part, la rendrait irrésistible aux yeux de l'élu de son cœur, c'était l'effet philtre d'amour. En somme, deux produits en un. Il va sans dire que Mamadou n'expliqua pas la chose en ces termes, mais son français étant laborieux et confus, nous nous contenterons de cette formulation.

Il tendit le flacon à Yvette et inclina la tête en avant pour lui signifier que l'entretien était clos. Suivant les recommandations précédemment données par Sylvie, elle prit alors discrètement le billet de cinquante euros qu'elle avait préparé dans sa poche et le cachant dans sa main qu'elle posa sur le tapis, le fit glisser en direction de Mamadou qui avança la main sans la regarder, récupéra le billet et le fourra prestement dans un repli de sa djellaba. Pas vu, pas pris. Le marabout était, avait dit Sylvie, très attaché à ce rituel. On ne parlait pas directement d'argent et on ne le voyait pas changer de mains. Pudeur ? Peur de ne pas le mériter ou discrétion vis à vis d'un Dieu qui aurait pu s'offusquer de voir les éléments du destin qu'il avait condescendu à donner ainsi monnayés ? Allez savoir !

Suite à quoi Mamadou remercia Sylvie de lui avoir rempli l'imprimé des allocations familiales. Les deux femmes se levèrent et s'inclinèrent devant lui avant de sortir de la pièce.

- Alors, t'es contente ? demanda Sylvie à Yvette pendant qu'elles descendaient l'escalier qui puait l'urine et l'huile rance.

- Ouais ! Il est super' for't. Il a tout de suite deviné pour le notair'e.

- Et l'homme dont il t'a parlé, c'est qui ?

- Ben, j'ai peut-être une idée. C'est un type que j'ai r'entré à la plage..

- Il te plaît ?

- Ben...je sais pas tr'op, répondit Yvette, j' y avais pas vr'aiment pensé, il me fait un effet un peu bizarr'e...mais s'il faut...de toute façon, c'est pas Aziz...

- T'es sûre ?

- Ben oui, il est pas r'iche, il a pas de maison et il a pas d'animal...alor's for'cément...Je vais essayer avec l'autr'e, on verr'a bien...peut-être que j'avais pas pensé à lui de cette façon-là par'ce que je pensais tr'op à Aziz.

- Ben, tu verras bien, conclut Sylvie.

Cette nuit là Yvette rêva à Xavier, ils étaient tous les deux dans un aéroport, prêts à partir, une hôtesse appelait pour l'embarquement, lui s'engageait sur la passerelle qui menait à l'avion mais un groupe de gens la retenait dans le hall, elle était coincée et l'avion partait sans elle.

Elle se réveilla perplexe en se demandant comment interpréter ce rêve. Ne trouvant aucune explication elle décida de l'éliminer de sa mémoire et de se concentrer sur l'avenir. Il fallait oublier Aziz, et vite, d'ailleurs celui-ci ne s'étant toujours pas manifesté, il n'y avait pas d'autre alternative.

Puisque le destin le souhaitait et s'il avait un animal, Xavier serait l'élu. Cette idée ne la remplissait pas entièrement de bonheur, pour dire la vérité, il n'était pas l'homme idéal, il ne riait jamais, parlait un peu comme le notaire et avait un visage, qu'au mieux, on aurait pu qualifier d'intéressant, mais bon...

A midi, partant d'un vieux et élémentaire principe que lui avait enseigné sa grand-mère « Qui r'isque r'ien n'a r'ien » elle décida d'aller au devant de son destin et de se rendre à la plage.

## CHAPITRE XIII

### *Dans la gueule du loup*

A l'heure habituelle Xavier apparut et ils allèrent prendre un café sur une terrasse. Il semblait content de la voir et, en l'observant, elle se dit que, tout compte fait, il n'était pas si mal. Mieux habillé et après un passage au salon de coiffure de Francette, il pourrait se révéler tout à fait acceptable. Elle élimina toute comparaison déloyale avec Aziz, car « La beauté, ma fille, c'est à l'intérieur des personnes qu'il faut la chercher ».

Elle entreprit, mine de rien, de le questionner, histoire de vérifier s'il correspondait, ou non, au portrait robot que lui avait fourni Mamadou.

Pendant qu'elle se livrait à ce petit interrogatoire, Xavier, lui, se disait qu'il devait absolument profiter de la naïveté de cette oie blanche, façon de parler, qui semblait tellement s'intéresser à sa personne. Depuis qu'il avait découvert son passé de victime il s'était convaincu qu'elle pouvait, potentiellement, en redevenir une et, depuis vingt-quatre heures il élaborait des plans diaboliques. La première étape consistait à l'attirer chez lui. Comme elle lui avait étourdiment confié que sa sœur avait quitté Nice pour une dizaine de jours et qu'il savait qu'elle ne connaissait pratiquement personne dans la ville, sa disparition passerait inaperçue. Il aurait par conséquent plusieurs longues journées (et longues nuits) à sa disposition pour assouvir ses fantasmes les plus récurrents. Cette perspective le mettant d'excellente humeur il laissa échapper un petit rire et Yvette, en l'entendant, pensa qu'elle l'avait mal jugé et que finalement il était plutôt plaisant.

Par ailleurs les réponses qu'il fournissait à ses demandes étaient tout à fait satisfaisantes. Elle se préparait à aborder la décisive question de l'animal quand le sac de plage de Xavier, qui était posé sur une chaise entre eux deux, fut pris d'un bizarre tremblement et qu'une queue grise, longue et effilée, en sortit.

- C'est quoi ? bafouilla-t-elle surprise.

- Ca ? C'est Adolf, mon rat, dit Xavier en sortant la bestiole du sac.

- Ton rat ? C'est un animal alors...

- Oui, bien sûr, c'est un vrai, répondit Xavier en caressant Adolf qu'il avait posé sur la table.

Yvette, qui avait imaginé un chien, ou un chat, resta interdite quelques instants. Elle ne nourrissait aucune sympathie pour les rats, à vrai dire le seul qualificatif qui lui était venu à l'esprit en voyant apparaître Adolf avait été « répugnant », mais bon...peut-être que c'était seulement une question d'habitude.

Cette fois, le portrait était conforme, Xavier était bel et bien l'élus.

Maintenant, se disait l'élus qui sentait la proie à sa portée, il faut passer à l'attaque. Il remit Adolf dans le sac, fit judicieusement remarquer que le temps s'était couvert et proposa à Yvette de venir chez lui regarder sa collection de photos.

- D'accord, répondit-elle, un peu dépitée mais résolue à suivre les indications du marabout, où est-ce que tu habites ?

- Dans le quartier des musiciens, rue Guiglia.

- Je sais pas où c'est, dit Yvette qui n'avait pas eu le temps de découvrir la ville.

- C'est pas grave, on y va ensemble, à pied il faut un quart d'heure.

- Moi aussi, j'habite à un quar't d'heur'e d'ici, peut-être qu'on est voisins...

- Ca dépend, c'est quoi le nom de ta rue ? s'enquit Xavier

- C'est boulevard Gambetta, en haut, avant le pont, et le salon de Fr'ancette il est avenue de la Californie...

D'un seul coup, en prononçant ces mots, elle se souvint de la potion magique de Mamadou. Si elle voulait avoir toutes les chances de son côté elle devait absolument s'en mettre quelques gouttes, on ne transigeait pas avec ce genre de choses.

- Alor's, c'est loin ? Reprit-elle.

- Non, non, c'est tout près, répondit Xavier.

- Alor's on peut y passer comme ça je pose mon sac et je pr'ends un pull, par'ce que j'ai un peu fr'oid, mentit innocemment Yvette.

Xavier, qui n'avait pas prévu ce détour, s'en trouva un peu contrarié, mais, comme il aurait été stupide de laisser passer une si belle aubaine pour si peu, il accepta, puis se ravisa en pensant qu'il était totalement stupide, étant donné ses intentions, d'aller se pavaner dans l'immeuble de sa future victime. Il invoqua donc une course à effectuer et donna rendez-vous à la belle devant le Casino du Boulevard Gambetta. Ils firent un bout de chemin ensemble, puis Xavier disparut dans le Casino en question, et Yvette continua sa route.

Comme ils devaient se retrouver vingt minutes plus tard, elle accéléra le pas, d'autant qu'elle avait mal évalué la distance, qu'il lui restait plusieurs centaines de mètres à effectuer et qu'elle avait très envie de faire pipi.

Elle s'engouffra dans le hall de l'immeuble, appuya sur le bouton de l'ascenseur, décida qu'elle ferait plus vite à pied, se rua dans l'escalier et arriva à son étage, le troisième, le souffle coupé et le cœur battant.

Elle jeta son sac sur le canapé à fleurs et se précipita dans la salle de bains en détachant les boutons de son jean. Dans sa précipitation elle ne vit pas que la porte de la partie supérieure de l'armoire de toilettes était ouverte et elle fonça dedans tête baissée, enfin presque, car elle eut la malencontreuse idée de relever le cou au dernier moment et s'encadra la fameuse porte dans le haut de son nez épaté qui se mit à saigner. Elle vacilla sous la violence du choc et se laissa tomber, le nez en sang et le pantalon aux genoux sur le siège des WC. Elle tendit la main derrière elle pour constater qu'il n'y avait plus de papier toilette et se contorsionna pour attraper du coton. Ce faisant elle étala son sang sur le carrelage, sur la cuvette, sur le bord du lavabo et sur son jean. Tout en faisant pipi, elle fabriqua deux tampons en coton qu'elle s'enfila dans les narines et ouvrit le robinet pour nettoyer les dégâts mais aucune goutte n'en sortit. « Mer'de, pensa-t-elle, c'est vrai, il y a une coupur'e d'eau aujourd'hui. » Puis, comme dans certaines circonstances elle savait être parfaitement rationnelle, elle se dit que Francette n'était pas là et qu'elle aurait tout le temps de réparer les dégâts plus tard, en rentrant de chez Xavier.

Elle se leva, le cou dressé et la tête en arrière, comme elle avait appris à le faire à l'orphelinat quand elle saignait du nez (à cette époque cela lui arrivait fréquemment et ça durait toujours très longtemps), se contorsionna pour enlever son jean qui était plein de sang, le jeta par terre et avança à tâtons vers sa chambre pour aller chercher le divin élixir. Afin de ne pas attirer l'attention, éventuellement suspicieuse, de Francette, elle avait rangé le flacon sur le haut de l'armoire, légèrement en retrait. La tête en arrière, la main gauche appliquant sur son nez qui ruisselait la moitié d'un paquet de coton, elle explora de la main droite, à l'aveuglette, le haut du meuble. Sa paume heurta un objet lisse qui perdit l'équilibre, roula jusqu'au bord de l'abîme, y tomba et explosa en arrivant sur son pied nu en répandant son précieux contenu sur la moquette bleu ciel de la chambre. Un éclat de verre s'enfonça dans la chair et elle hurla de douleur. Une petite veine avait été touchée et le sang d'Yvette alla rejoindre le philtre d'amour dans les poils de la moquette.

Elle aurait pu, elle aurait dû, à ce moment-là se dire que le destin multipliait les signes pour l'empêcher de rejoindre Xavier, mais il n'en fut rien, elle avait perdu la tête.

Marquant son passage de traînées rouges, elle retourna en catastrophe dans la salle de bains, retira en grimaçant le morceau de verre qui s'était fiché dans son pied, désinfecta et enrôla sommairement une bande (toutes ces délicates opérations furent, de surcroît, exécutées à l'aveuglette, la tête projetée en arrière car son nez n'avait pas saisi cette opportunité pour s'arrêter de saigner).

Avec tout ça le temps passait et elle devait encore se changer, car son tee-shirt était lui aussi maculé de sang. Elle attrapa une robe chemisier qui appartenait à Francette et qui, par chance, traînait sur une chaise du salon. Elle l'enfila et la boutonna prestement, de la main gauche car la droite était pleine de sang, et que, comme nous le savons déjà, l'eau était coupée et qu'elle n'eut pas l'idée d'utiliser un fond de bouteille de Perrier qui stationnait depuis plusieurs jours dans le bas du réfrigérateur.

Une fois cette tâche accomplie son nez et son pied saignaient toujours et un coup d'œil vers le bas lui permit de constater le désastre qu'elle était arrivée à commettre en moins de cinq minutes.

Il y avait des taches de sang dans la salle de bains, dans le couloir et dans sa chambre (dans cette dernière elles étaient agrémentées d'éclats de verre et de philtre d'amour).

Le haut de son nez et son pied lui faisaient mal et elle se sentait dans un état d'énervement qu'elle avait rarement éprouvé.

Elle aperçut alors la petite lumière du répondeur qui clignotait obstinément. S'enveloppant la main dans une serviette de toilette (elle avait assez fait de dégâts comme ça) elle appuya sur la touche de l'appareil : c'était Francette qui espérait que tout allait bien. « Ca pourrait être pire » pensa Yvette, philosophe, la tête en arrière, la main droite pleine de sang et le pied bandé. Elle décrocha tant bien que mal le téléphone et composa le numéro du portable de sa sœur. « Bonjour, lui répondit une voix exagérément douce qui appartenait à Francette dans certaines circonstances, je ne peux pas vous répondre actuellement, laissez-moi un message... »

« Bonjour', répondit Yvette, c'est moi, tout va bien, j'ai rendez-vous avec le Photographe, tu sais, le mec de la plage, je t'en ai parlé, je vais chez lui. Le marabout il pense que c'est lui le bon. Je t'appelle demain ou après-demain pour te raconter, bisous bisous. » Et clac !

La magnétoscope lui indiquant qu'il ne lui restait plus que trois minutes avant de retrouver Xavier, elle attrapa vivement un pull et son sac, renversa une chaise qu'elle ne prit pas la peine de relever, sortit de l'appartement, claqua la porte et se rendit compte qu'elle avait oublié ses clés à l'intérieur. « Et merde, se dit-elle, c'est vraiment

pas mon jour de chance ! Bon, c'est pas grave, c'est vendredi, le salon est ouvert jusqu'à huit heures, je passerai prendre les clés de secours plus tard.»

Cette fois encore, elle dédaigna les signaux que (peut-être) le destin lui envoyait et partit à la rencontre de l'homme qui l'attendait.

Dans l'optique de sa soirée avec Yvette, Xavier avait fait quelques achats : de l'alcool pour l'enivrer, des bougies pour créer une atmosphère particulière, de la ficelle épaisse pour l'attacher, des surgelés pour ne pas avoir à cuisiner, des préservatifs pour baiser et des lames de rasoir.

Il l'attendait sur le trottoir devant le Casino, elle tardait et il eut un instant peur qu'elle ne vienne pas. Mais elle arriva, un demi paquet de coton pressé sur son nez qui saignait encore, vêtue d'une hideuse robe à fleurs boutonnée de travers, chaussée de tongs et un pied entouré d'un bandage sanguinolent. A croire que sa future victime avait décidé de commencer le boulot toute seule !

Elle lui raconta ses aventures en riant et lui proposa d'aller immédiatement chez lui pour se laver les mains et le visage.

La proposition enchantait Xavier. Ils traversèrent le jardin Alsace Lorraine, puis la route. Arrivés devant l'immeuble il prit ses clés et ouvrit la porte. Ils entrèrent dans le hall et Yvette émit un sifflement d'admiration en ajoutant

« Wouahh, c'est luxe chez toi, ça change de la Coumeuve ! »

L'ascenseur rétro, en bois d'époque, l'amusa énormément, elle s'assit sur le petit banc, tendit les jambes et gazouilla jusqu'au cinquième étage, un peu trop fort au goût de Xavier qui ne tenait pas à se faire remarquer en sa présence, mais comme il ne voulait pas non plus prendre le risque d'effaroucher sa proie si près du but il renonça à une forte envie de lui plaquer la main sur la bouche.

- Comment tu t'appelles ? demanda-t-elle alors qu'il enfonçait la clé dans la serrure et qu'elle venait de voir son nom au-dessus de la sonnette, Xavier La-bite-An-fert !? Labite-Anfert !? Ben dis donc...tu dois avoir du succès avec les filles !!! ajouta-t-elle en éclatant de rire.

- C'est pas Labite-Anfert, c'est Lafert-Ambite.... Anfert-Labite...euh....Lafite-Ambert, rectifia Xavier en manifestant des signes d'agacement qu'Yvette, mise en joie par le grotesque patronyme, ne remarqua pas.

Il contint son énervement, posa sa main dans le dos d'Yvette et la poussa délicatement, mais fermement, à l'intérieur de l'appartement, dont il ferma la porte à double tour.



## CHAPITRE XIV

### *Le bonheur selon Michel*

### *Ou Michel et le bonheur*

Le lendemain de sa soirée avec Claire, Michel se réveilla avec un fort mal de tête, probablement dû aux excès d'alcool de la veille. Il se leva à grand peine, se traîna jusqu'à la cuisine et se laissa tomber sur une chaise. Il était de mauvaise humeur, la table était encombrée des reliefs du dîner de la veille, l'évier débordait de vaisselle sale et il émanait de la poubelle une odeur nauséabonde qui lui donnait envie de vomir. Pour la première fois depuis plusieurs semaines il pensa avec tendresse à sa mamma chérie et se sentit seul.

L'idée qu'il avait peut-être exagéré en changeant aussi radicalement son mode de vie lui revint à l'esprit. Il avait maintenant besoin de faire le point, de réfléchir, et d'organiser sa nouvelle existence de manière plus rationnelle, sinon, Dieu sait où ces désordres pourraient l'emporter !

Comme son mal à la tête persistait il décida de ne pas aller travailler. Jusque-là, et pendant dix ans, il avait toujours été fidèle au poste et ses rares absences avaient été dûment justifiées par un certificat médical. C'est dire si cette décision impromptue de ne pas se rendre au bureau un vendredi d'avril était exceptionnelle. Il s'en félicita intérieurement et retourna se coucher avec délices dans le lit matrimonial.

A neuf heures il téléphona à son chef de service pour lui expliquer qu'il souffrait d'une indigestion. Un simple mal de tête n'était pas un prétexte suffisant pour rester à la maison donc, comme n'importe quel autre travailleur dans la même situation, il s'était replié sur les problèmes intestinaux, dont les manifestations, diarrhées, vomissements, étaient difficilement gérables au bureau.

Ravi de son mensonge il se rendormit paisiblement jusqu'à midi.

Il passa le reste de la journée à faire du rangement et du ménage, à regarder la télé et à jouer sur son ordinateur.

Sa décevante expérience de la veille avec Claire ayant entamé son enthousiasme pour la drague virtuelle il ne s'attarda pas sur les *chats*, mais passa une bonne partie

de la soirée à explorer des sites de photos en espérant vaguement y reconnaître des clichés de l'homme de la plage mais il ne trouva rien.

Il s'endormit vers minuit en se promettant de prendre des cours de photo, après tout, il avait peut-être, lui aussi, des aptitudes artistiques.

Ironie du sort, le lendemain matin il se réveilla avec une colique qui dura quasiment tout le week-end. Dépouillé de toute énergie il décida de rester à la maison et téléphona à Manuel pour décliner une invitation à dîner. Il ne se sentait de taille à affronter ni le poisson qu'on n'aurait pas manqué de lui proposer, ni les plaisanteries de Jeannot. N'ayant rien envie de faire il se remit au lit pour méditer en se tripotant machinalement le zizi. De toute évidence il ne pouvait continuer à vivre en se laissant aller à toutes les fantaisies qui lui traversaient l'esprit. C'était contraire à l'éducation qu'il avait reçue, et, finalement, il n'en sortait rien de bon. En quelques semaines il avait dépensé près de quatre mille euros, passé des nuits entières à tapoter sur son ordinateur pour bavarder de n'importe quoi avec Dieu sait qui et avait failli se taper un travelo. Pour finir il n'était pas allé travailler et faisait une fixation sur un inconnu qui prenait des photos en cachette. Par contre, et ça, c'était un élément positif, il avait perdu quatre kilos. Il avait aussi découvert les infinies possibilités qu'offrait la technologie moderne et il en ressentait une légitime fierté.

Mais, au final, il était toujours seul dans son lit.

De là ses pensées le ramenèrent vers Claire. Son indignation la concernant étant passée, il s'interrogea longuement sur ce qui pouvait pousser un homme à se travestir en femme mais ne trouva aucune réponse à ses questions. Il la (le) revit assise au bar du Mississippi, ses jolies jambes haut croisées, sa robe moulante, son décolleté qui dévoilait la naissance de ses seins...ses faux seins...en silicone...Il se tâta le torse et essaya d'imaginer l'opération chirurgicale que Claire avait dû subir pour obtenir cette splendide paire de nichons. Il se souvint ensuite qu'elle projetait une transformation encore plus complète qui impliquerait l'ablation pure et simple du pénis et des testicules et la probable création d'un vagin. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle aurait mérité de devenir une femme ! Il fallait être sacrément motivé pour s'imposer toutes ces opérations !

Et lui, qu'est-ce qui le motivait ?

Et le Photographe, qu'est-ce qui le motivait ?

Qu'est-ce qu'il ressentait quand il traversait la plage, invisible aux yeux de tous, volant des petits morceaux d'intimité ?

En pensant à ces deux personnages, Claire et le Photographe, il lui vint à l'esprit que, pour la première fois de sa vie, il était en présence d'individus radicalement différents du commun des mortels. Jusque-là il avait fréquenté des gens comme tout le monde, qui travaillaient, qui faisaient leurs courses à Carrefour ou à Auchan, qui avaient des relations sexuelles avec des personnes du sexe opposé, qui donnaient la vie à des enfants et qui prenaient un mois de vacances par an. Bref des gens « normaux », comme lui.

« C'est quoi, pour toi, la normalité ? » avait demandé Claire d'une voix triste.

« La normalité, c'est être comme les autres. » répondit Michel du fond de son lit.

« La normalité, c'est tenir sa place dans la société sans en déranger l'ordre. » Ajouta-t-il, fier de sa formule.

« La normalité, c'est respecter ce que Dieu vous a donné à la naissance. » Cette dernière réflexion lui avait été directement inspirée par Giuseppina dont l'aura flottait entre les murs de la chambre matrimoniale.

« La normalité, c'est le bonheur ! » conclut-il grisé par la portée philosophique de ses pensées.

Le bonheur...le bonheur...mais, en y pensant bien, lui qui avait toujours été tellement normal, tellement normal qu'il en était devenu d'une banalité ennuyeuse, car il se rendait bien compte qu'il était banal et ennuyeux, connaissait-il le bonheur ?

« Est-ce que je suis heureux ? »

« Est-ce que je suis heureux, tout seul dans mon lit, à réfléchir sur le bonheur ? »

« Qu'est-ce que c'est le bonheur ? ».

Des enfants blonds attablés avec leurs parents dans un jardin fleuri, en arrière-plan une jolie maison en pierre, c'est le printemps, on entend gazouiller les oiseaux et le soleil éclaire cette charmante scène familiale de ses doux rayons. Quelqu'un arrive... c'est un voisin... non, c'est le facteur, la ravissante mère de famille lui propose quelque chose à boire... un jus de fruit... ou un café... à moins que ce ne soit quelque chose à manger...un biscuit croustillant et doré, une tartine de confiture...ou de Nutella... hum, du Nutella... du Nutella... les papilles de Michel, privées depuis des semaines de cet exquis mélange de chocolat et de noisettes, se mirent à saliver, puis à scander Nu-tel-la, Nu-tel-la, Nu-tel-la et ce mot résonnait dans sa tête et résonnait encore tandis qu'il se rendait à la cuisine, qu'il ouvrait le pot, qu'il étalait la crème marron sur une biscotte allégée, qu'il la dégustait religieusement... Le bonheur ?

Ayant, au mépris de son dérangement intestinal, calmé sa fringale, il décida d'établir une liste de résolutions qui lui permettrait de trouver un équilibre entre sa vie d'avant, monotone et ennuyeuse et ses nouvelles aspirations. Il s'assit devant son ordinateur, ouvrit Word et écrivit en caractère gras : **résolutions**.

Au bout d'une heure de réflexion il avait sélectionné sept propositions :

1. mettre de la fantaisie dans sa vie.
2. prendre des cours de photo.
3. continuer son régime pour perdre encore cinq kilos.
4. faire la connaissance de BeauCul car elle lui plaisait et que c'était finalement plus sûr que les rencontres sur Internet.
5. sortir plus souvent le soir.
6. dormir définitivement dans le lit matrimonial.
7. ne plus obéir systématiquement à la mamma.

Il imprima le fruit de son travail et fixa la feuille sur le réfrigérateur à l'aide d'un aimant.

Il passa ensuite un long moment à photographier les gens qui passaient dans la rue, d'abord en visant soigneusement, puis, à la manière du photographe, un peu au hasard. Il contempla le résultat de ces multiples prises sur l'écran de son ordinateur et les classa par genre. Il s'amusa aussi à imiter l'homme de la plage en se regardant dans la glace de l'armoire de Giuseppina. Il avançait d'un pas décidé, l'appareil caché au creux de sa paume, et clac, il appuyait sur le déclencheur en passant devant la glace.

Le dimanche matin, alors qu'il était occupé à photographier son pied droit, la sonnette de l'appartement retentit. Il se colla à l'œilleton de la porte pour voir de qui il s'agissait car il n'était pas question d'ouvrir à n'importe qui. Il s'était déjà fait piéger un samedi après-midi par deux témoins de Jéhovah volubiles, qu'il n'avait pas trouvé la force de jeter dehors, et qui lui avaient cassé les pieds pendant une heure avec leur délire mystique. Michel était catholique, comme l'avait décidé la mamma, il allait à la messe trois fois par an, ne s'était jamais posé ni l'épineuse question de l'existence de Dieu ni celle du bien-fondé des religions et il était content comme ça, merci. Malheureusement, face aux deux envoyés de Jéhovah en costumes sombres, chemises blanches et cravates, il avait été incapable d'avancer le moindre argument susceptible d'endiguer l'hémorragie verbale qui s'écoulait sans fin de leurs visages trop bien rasés. Depuis il vérifiait systématiquement l'identité des visiteurs qui échappaient à l'interphone et se pointaient directement, et sournoisement sur le palier.

Mais, ce matin là, il ne s'agissait que de la voisine, une mère de famille d'une quarantaine d'années avec qui Michel échangeait parfois quelques mots dans l'ascenseur. Elle était accompagnée de sa fille, une gamine de six ans, qui tenait dans ses bras quelque chose que l'exiguïté du champ de vision offert par l'œilleton ne lui permit pas d'identifier. Rassuré, mais un peu contrarié parce qu'il n'avait pas envie de parler à qui que ce soit, il se résolut à ouvrir la porte, salua la visiteuse et découvrit que l'objet non identifiable que tenait la fillette était un ravissant chaton gris. C'était d'ailleurs lui le motif de la visite. La chatte de la famille avait eu des petits, ils avaient maintenant six semaines, l'âge de se séparer de leur maman, et avaient déjà rejoint leurs foyers d'accueil, tous, sauf le spécimen qui ronronnait dans les bras d'Elodie, et qui, à la suite d'un malencontreux concours de circonstances, n'avait pas trouvé preneur. La dame, et Elodie, avaient donc pensé que peut-être, leur charmant voisin qui paraissait si gentil, serait ravi de lui faire partager son existence. Michel, qui ne s'attendait pas à cette proposition, resta tout d'abord sans voix. Il avait toujours eu envie d'avoir un chat mais Giuseppina s'y opposait féroceement en prétendant que les poils de chat formaient des boules qui se glissaient sous les meubles, qu'il fallait, ensuite, passer le balai trois fois par jour et qu'elle avait largement assez de travail comme ça. Michel tendit la main et caressa le poil gris et laineux du chaton qui le remercia en léchant ses doigts de sa petite langue râpeuse. Il sentit une bouffée de tendresse le parcourir.

- Il est mignon, dit-il

- Il est adorable, si vous voulez vous pouvez le prendre tout de suite, il est déjà propre et je vous donne la litière et de la nourriture pour plusieurs jours.

- C'est gentil, répondit Michel qui se sentait fondre, mais il y a le problème des vacances...

- Oh, on peut vous le garder, sinon on peut le confier à ma mère... »

- Ecoutez, conclut Michel ébranlé mais inquiet à l'idée de contrarier la mamma, je vais réfléchir, il faut que j'y pense, je vous donne ma réponse ce soir.

Ils se saluèrent, et il rentra dans l'appartement. Occupé à peser le pour et le contre de la proposition, il se dirigea vers la cuisine où son regard tomba incidemment sur la liste des résolutions. Il lut machinalement... résolution numéro 7 : ne plus obéir...

Il tenait l'occasion de réaliser un de ses objectifs. Il fit demi-tour, fila chez la voisine et en ressortit dix minutes plus tard, serrant Roméo contre son cœur.

Le reste de la journée fut consacré à l'animal. A vingt heures Giuseppina, qui se faisait du souci pour son fils, car, du fin fond de la Calabre, son intuition de mère lui criait que

son fils unique était sur une mauvaise pente, téléphona. Michel respira profondément et lui balança fièrement dans le combiné que, désormais, l'appartement comptait un nouveau locataire, félin. La mamma, qui n'avait pas compris la subtilité de la formule, crut qu'il hébergeait un ami et s'enquit de son âge et des raisons de sa présence. « C'est un chat ! un petit chat de six semaines » articula courageusement son fils, en posant la main sur l'écouteur pour ne pas entendre les vociférations maternelles. N'étant pas d'humeur combative il prétexta une urgence culinaire et raccrocha. Puis il prit Roméo dans ses bras et exécuta une approximative danse indienne pour célébrer sa victoire.

Le lundi, ayant retrouvé la forme, il retourna au bureau.

A midi il se rendit à la plage, décidé à suivre sa résolution numéro quatre. Malheureusement la belle ne vint pas et ce courageux projet ne put aboutir. Cette journée était décidément placée sous le signe de la désillusion car le Photographe ne fit pas, lui non plus, son apparition habituelle.

Ces deux absences notables, qui se reproduisirent successivement le mardi et le mercredi provoquèrent chez Michel un ensemble de réflexions confuses.

## CHAPITRE XV

### *Disparition*

Pendant que Michel était occupé à réfléchir, à Marseille, Francette se faisait du souci. Depuis vendredi soir elle n'avait aucune nouvelle d'Yvette. Elle avait vainement téléphoné vingt fois à l'appartement, rempli son répondeur de messages qui étaient restés sans réponse et regretté amèrement de ne pas avoir contraint sa sœur à accepter le portable qu'elle avait voulu lui offrir. Yvette, qui avait vécu sans téléphone et sans amis pendant des années, avait considéré ce cadeau comme parfaitement inutile et avait refusé de s'en encombrer.

Le lundi le salon de coiffure de Nice était fermé et elle appela Sylvie chez elle. Celle-ci, qui n'avait pas vu Yvette depuis la visite chez le marabout, ne lui apprit rien de nouveau mais lui confirma que sa sœur s'était, sur les conseils de Mamadou, mise en tête que le Photographe était l'homme de sa vie. Comme le dernier message qu'avait laissé Yvette annonçait un rendez-vous avec l'individu en question, Francette fut quasiment prise de panique et se mit à pleurer au bout du fil. Sylvie la calma en lui expliquant que sa sœur n'était pas folle, qu'elle en avait vu d'autres, que peut-être elle était au début d'une nouvelle histoire d'amour qui lui ferait oublier Aziz, et entre nous c'était mieux comme ça parce qu'Aziz, si Sylvie avait bien compris, c'était pas non plus une merveille, et qu'en conclusion, elle devait lui faire confiance car, apparemment, elle savait se défendre.

Tous ces arguments rassérénèrent un peu Francette qui décida de continuer son séjour, d'ailleurs fort agréable, à Marseille, au lieu de se précipiter à Nice comme elle l'avait envisagé une heure auparavant.

Elle appela néanmoins au salon le mardi matin, puis le mardi après-midi et enfin le mardi soir en espérant qu'Yvette se serait manifestée. Mais malheureusement cette dernière ne donna aucun signe de vie.

A dix heures du soir, rongée par l'inquiétude, elle téléphona à Sylvie pour lui demander de passer à son appartement le lendemain et, le cas échéant, d'utiliser la clé de secours qui était cachée au salon pour rentrer. Son amie, qui commençait à penser qu'elle avait peut-être minimisé les choses, promit de lui rendre ce service. Dix minutes plus tard, rongée par la culpabilité elle téléphona aux hôpitaux de Nice pour savoir si, par hasard, ils ne comptaient pas parmi leurs malades, ou blessés, une jeune fille togolaise répondant au nom d'Yvette Eyadé. Les réponses obtenues étant

toutes négatives elle appela le commissariat où on lui signifia qu'il était onze heures du soir, que le service des renseignements était fermé, que de toute façon la jeune fille était majeure et qu'elle devrait rappeler le lendemain.

Tôt le mercredi elle passa prendre la clé de secours au salon et alla chez Francette. Elle pressa longuement le bouton de l'interphone, mais nulle voix ne lui répondit. Elle entra donc dans l'immeuble et ouvrit la porte de l'appartement.

« Merde ! » s'exclama Sylvie en voyant les traces de sang sur le carrelage de l'entrée, puis « Meeerde ! » en découvrant de nouvelles taches sur le sol du salon et sur celui de la cuisine, et encore sur la moquette de la chambre d'Yvette et « Aaaah, meeerde ! » en constatant le désastre sanguinaire de la salle de bain, où un jean souillé jonchait le sol tandis que de l'eau coulait imperturbablement du robinet.

Les jambes flageolantes, elle se laissa tomber sur le rebord de la baignoire en se demandant comment elle allait expliquer la chose à Francette. Comme elle se sentait de plus en plus coupable, la perspective d'annoncer à son amie que, non seulement sa sœur avait bel et bien disparu, mais que, de plus, les dernières traces de son passage étaient des taches de sang séchées, la paniquait complètement. Néanmoins il était hors de question de ne pas la prévenir. Elle alluma une cigarette pour s'aider à réfléchir et tendit la main pour fermer le robinet, mais elle arrêta son geste en pensant que la police prendrait certainement des empreintes et qu'il ne fallait pas brouiller les indices (elle regardait assidûment P.J. à la télé et était par conséquent très bien informée sur le déroulement des enquêtes). Se décidant finalement à téléphoner elle sortit son portable de son sac à main et sélectionna le numéro de Francette ;

- Alors ? demanda immédiatement celle –ci.

- Ben, écoute elle est pas là, Sylvie reprit son souffle, mais...mais c'est bizarre, il y a des traces de sang partout...

- Des traces de sang ??? Hurla Francette depuis Marseille, des traces de sang ??  
Mais de qui ?

- Ben, ça je peux pas te dire.

- Mais... mais... mais....t'as cherché partout ? T'es sûre qu'elle est pas là ?

- Ecoute, je regarde dans toutes les pièces et je te rappelle...

- Je le savais, je le savais, je le savais...c'est ton marabout à la con qui lui a monté la tête...quelle horreur...

- C'est peut-être rien, tenta Sylvie entre deux sanglots.



- J'arrive, je prends le premier train, toi tu vas à la police, non d'ailleurs t'y vas pas, il vaut mieux que ce soit moi, attends-moi au salon.

Là-dessus elle raccrocha et se précipita à la gare.

Sylvie fit le tour de l'appartement et ouvrit tous les placards et les armoires en tremblant d'y découvrir le corps d'Yvette, mais l'appartement était vide de toute présence.

A treize heures Francette descendit du train de Marseille et courut jusqu'à son appartement pour y constater la véracité des dires de Sylvie. Le sol était maculé de sang séché, les robinets coulaient et des éclats de verre brillaient sur la moquette de la chambre. Le répondeur clignotait frénétiquement et Francette appuya sur la touche écoute en espérant entendre un message de sa sœur. Hélas, elle n'entendit que sa propre voix. Les larmes qu'elle contenait depuis des heures se mirent à rouler sur ses joues, elle se sentait coupable et ne pouvait s'empêcher d'imaginer le pire.

Elle téléphona au salon et demanda à Sylvie de l'accompagner au poste de police.

L'inspecteur qui les reçut écouta en silence Francette qui commençait à narrer les circonstances de la disparition de sa sœur. Il était une heure et demie, il n'avait pas encore mangé et cette histoire de Togolaise disparue lui paraissait sans aucun intérêt, il pensait en son for intérieur que la police française avait d'autres chats à fouetter, et que les Africaines qui ne voulaient pas disparaître n'avaient qu'à rester dans leur pays, sans compter que celle-ci était peut-être tout simplement en train de s'envoyer en l'air avec un Jules.

Mais Francette insistait. Comprenant que son interlocuteur n'accordait pas à sa requête l'attention nécessaire, elle haussa le ton et fit une description apocalyptique de son appartement, maculé de taches de sang.

- Bon, des traces de sang, dit-il, récentes ?

- Non, je crois pas, il faudrait que vous veniez voir. Et puis dans son dernier message elle me disait qu'elle avait rendez-vous avec un homme.

- Vous avez son nom ?

- Non, elle l'a rencontré à la plage la semaine dernière...c'est un artiste ou quelque chose du genre, il prend des photos des gens sans se faire voir. Je lui avais dit que c'était un tordu...

- Et elle vous a pas dit son nom ?

- Non, vous savez elle est spéciale, ma sœur, on a beaucoup parlé d'elle récemment. Elle a passé dix ans enfermée chez des gens qui la traitaient comme une esclave, il y a eu un procès, elle est même passée à la télé.

Le gros lieutenant Patrizi soupira, la chose se compliquait. La célébrité de la disparue risquait d'attirer la presse locale et son cortège de journalistes malfaisants. Il décida de s'en remettre à son supérieur, le commandant Portal, qui justement venait d'arriver. Il se leva et lui raconta l'affaire en quelques mots.

- Ecoutez, mademoiselle, ou Madame, dit le commandant Portal à Francette, essayez de bien vous souvenir de tous les détails et nous allons prendre votre déposition. Mais il faudrait nous donner un peu plus de détails sur l'homme qui avait rendez-vous avec votre sœur.

- Je ne sais rien répéta Francette en fondant en larmes, je sais juste qu'elle l'a rencontré à la plage. Elle l'appelle le Photographe.

Le Photographe, le Photographe pensa Portal, ça me rappelle quelque chose. Il héla un lieutenant frais émoulu de l'école de police qui baillait devant son ordinateur et lui enjoignit de faire une recherche. Deux minutes plus tard celui-ci lui en apportait le résultat dans son bureau.

« Ah !! Dit Portal après avoir jeté un œil rapide sur le document que lui avait tendu son subordonné, j'étais sûr qu'il se ferait encore remarquer celui-là...voyons voyons...appartiendrait à un groupuscule fasciste... présumé coupable d'un viol collectif, surnommé le Photographe...ça colle ».

De retour auprès de Francette il la questionna pour obtenir des renseignements complémentaires, puis dépêcha les inspecteurs Patrizi et Duchêne à la plage avec pour mission de repérer, et d'arrêter, tout individu prenant des photos de manière suspecte et dont le signalement répondait à petit et gros ou à grand et maigre ou à grand et gros.

« Vous êtes sûr que vous voulez pas aussi un petit maigre ? Grogna Patrizi en sourdine. Portal prit le parti d'ignorer cette remarque et s'assit à côté de Francette pour tenter de la rassurer et d'obtenir de nouveaux détails. Elle avait beau réfléchir elle ne trouvait aucun nouvel élément à signaler. La seule information qu'elle n'avait pas fournie était la visite chez Mamadou. Quand le policier avait demandé des précisions sur l'emploi du temps d'Yvette les jours précédents sa disparition, elle avait commencé sa réponse par « Vendredi elle est allée avec Sylvie... » et l'avait terminée par « ...faire du shopping. » car ses yeux avaient croisé le regard paniqué de son amie et elle n'avait voulu dévoiler aux policiers ni l'existence du marabout, qui selon

toute vraisemblance exerçait son art divinatoire illégalement, ni le fait qu'une de ses clientes était assise au moment même dans le commissariat. Elle s'était donc mordue la langue pour ne rien dire et le regrettait. Après tout le marabout avait abusé de la naïveté d'Yvette et à cause de lui elle était peut-être en danger.

Outre l'angoisse que lui provoquait la disparition, Francette ressentait des bouffées de colère contre le monde entier et contre Yvette en particulier. Certes, elle l'aimait profondément, et la seule idée qu'il ait pu lui arriver quelque chose de grave la tétanisait d'horreur, mais il fallait bien avouer que, depuis qu'elle avait été libérée de son calvaire, Yvette avait accumulé les péripéties plus ou moins heureuses et que Francette, qui était habituée à une petite vie tranquille entre son trois pièces Boulevard Gambetta, son salon de coiffure, ses copines et un fiancé de temps à autre, avait du mal à suivre le rythme. En quelques mois sa sœur avait eu une histoire d'amour avec un beur repris de justice, avait écrit un livre avec un collectif de féministes alter mondialistes, avait vécu dans un squat, était passée à la télé et voilà que maintenant elle avait disparu après avoir consulté un marabout dans une sordide cité de Nice où Francette n'aurait posé un pied pour rien au monde. Et dire que depuis toujours, tout le monde, de la vieille grand-mère gâteuse qui ne sortait plus de sa case, aux journalistes qui l'avaient interviewée, tout le monde s'était extasié devant l'intelligence d'Yvette !

Le commandant Portal expliqua à Francette qu'on avait peut-être une piste, un individu peu recommandable, surnommé le Photographe, que ses hommes allaient essayer de surprendre à la plage. Il lui dit aussi de se tranquilliser, et que des policiers allaient l'accompagner chez elle pour procéder à des analyses du sang trouvé et chercher d'éventuels indices supplémentaires.

- C'est quoi à votre avis, ces éclats de verre ? Demanda le policier qui observait les taches laissées sur la moquette par le mélange de sang et de potion magique de Mamadou.

- Je sais pas dit Francette, c'est peut-être de l'eau de toilette.

- Non... il y a des traînées noirâtres... bizarres, bon, ben on en saura plus après le labo, conclut l'inspecteur.

Les policiers prirent des photos, fouillèrent partout, ne trouvèrent rien de significatif et s'en furent en abandonnant Francette, exténuée, et en larmes, au milieu d'un indescriptible désordre.

Francette était une personne précise et organisée qui frisait parfois la maniaquerie domestique. A peine la porte se fut-elle refermée sur les représentants de l'ordre

qu'elle entreprit de remettre chaque chose à sa place. Se faisant, ses pensées se clarifièrent. Elle avait trouvé Portal et son équipe (à l'exception du gros Patrizi) plutôt capables et dignes de confiance, mais elle se posait des questions sur leur réelle efficacité et se demanda s'il ne serait pas judicieux de s'adjoindre une aide extérieure. Elle envisagea un instant d'appeler le marabout pour lui suggérer de consulter les divinités, mais son esprit cartésien s'y refusa énergiquement. C'est alors qu'elle pensa à Aziz, Momo et Nico. Après tout, des malfrats, connaissant des trucs de malfrats, seraient peut-être à même de démêler les fils de cette histoire et de lui rendre sa sœur, de plus il l'avaient déjà sauvée une première fois, pourquoi pas une deuxième.

Elle devira de fond en comble les tiroirs d'Yvette pour y trouver le numéro de téléphone d'un des trois, mais ne trouva rien car sa sœur, qui avait une mémoire d'éléphant, ne prenait jamais la peine de noter les numéros, elle s'en souvenait, voilà tout.

Francette par contre ne se rappelait de rien les concernant, pas même du patronyme d'Aziz.

Elle eut alors l'idée, géniale, de téléphoner au salon de coiffure de Belleville pour envoyer un émissaire au squat.

Deux heures plus tard l'émissaire la rappelait pour lui dire que malheureusement le squat avait été vidé et qu'il n'y avait plus personne. Au salon de Belleville, où la nouvelle avait suscité une vive inquiétude, tout le monde s'était creusé les méninges pour se souvenir du nom de famille d'Aziz et on était arrivé à la conclusion qu'il s'appelait Chahid ou Chehid, comme on s'était aussi souvenu de la visite d'Yvette à la Courneuve, car elle en avait raconté et commenté les moindres détails, on se proposait d'effectuer des recherches dans cette direction dès la fermeture du salon.

Il n'y avait plus qu'une chose à faire : attendre.

Après la dispute avec Yvette Aziz, vexé du manque de confiance qu'elle lui avait manifesté, avait trouvé refuge chez des amis. Épuisé par la mission qu'il venait d'accomplir avec ses deux complices, il s'était endormi sur un canapé et n'avait repris conscience qu'à la tombée de la nuit. La colère tombée, il avait été pris de remords et était retourné au squat pour arranger les choses, s'imaginant naïvement que des caresses et des mots tendres réussiraient à rétablir la situation. Mais la belle avait disparu emportant toutes traces de sa présence et la colère l'avait repris. Blessé dans son orgueil de mâle, furieux d'avoir été abandonné, il s'était juré de ne plus jamais chercher à revoir la traîtresse.

Comme un malheur, c'est bien connu, n'arrive jamais seul, deux jours après le départ d'Yvette la police avait fait une descente au squat. Aziz avait juste eu le temps de s'échapper par une fenêtre, emportant pour seul bagage un sac de sport dans lequel il avait jeté pêle-mêle l'essentiel de ses affaires.

Il était revenu sur les lieux le lendemain pour constater que les portes et les fenêtres avaient été murées et que désormais, l'endroit était désert. Alors qu'il contournait l'édifice dans l'espoir de trouver un moyen d'y pénétrer, un couinement misérable s'était élevé d'un tas de cartons. Il avait dégagé du pied un amoncellement de vieux chiffons et découvert un chiot apeuré qui avait fixé sur lui un regard plein de tristesse et d'espoir. Un chiot noir comme la nuit, qui roulait de grands yeux blancs et qui semblait pleurer. Aziz aussi avait envie de pleurer. Il n'avait plus d'Yvette, il n'avait plus de maison, il n'avait pas beaucoup d'argent et il n'avait pas de projet. Le garçon et le chiot s'étaient longuement regardés, les yeux dans les yeux. Dans ceux de l'animal le garçon avait lu la peur, le froid, l'abandon, la faim, dans ceux du garçon l'animal avait lu la tristesse et la solitude. Ils étaient faits pour s'entendre. Alors, tout doucement, Aziz avait pris le chiot dans ses bras, avait essuyé son museau sale et l'avait fourré dans son blouson. Désormais ils seraient deux.

Il avait passé les jours suivants à la campagne chez sa sœur et son beau frère (celui qui avait indiqué le casse de la maison du notaire), s'occupant du chiot qu'il avait appelé Diego, en souvenir de deux des héros de son enfance : un joueur de foot argentin et un vengeur masqué qu'on appelait Zorro. Au fil des jours la colère qu'il avait ressentie contre celle qui l'avait, lâchement selon lui, abandonné à son triste sort, s'était estompée car Aziz avait le cœur tendre, Aziz était amoureux et, que, heureusement, les sentiments sont parfois plus fort que l'orgueil.

Finalement, n'y tenant plus, il alla voir Momo pour lui proposer une escapade de quelques jours à Nice. Momo ne fut pas difficile à convaincre, il s'était disputé avec sa femme et était toujours partant pour l'aventure. Malheureusement sa voiture venait de rendre l'âme et il n'avait pas eu le temps de la remplacer. Il suggéra d'en voler une mais Aziz estima que le moment n'était pas choisi pour retourner en prison. Ils téléphonèrent donc à Nico qui refusa, se fit longuement prier, voire même supplier, avant de changer d'avis et d'accepter.

Enfin, très tard dans la nuit du mercredi, pendant que Francette cherchait désespérément le sommeil en essayant de ne pas imaginer le pire, Aziz, Nico, Momo et Diego prirent l'autoroute qui menait à Nice.

## CHAPITRE XVI

*C'est la peur de la victime qui donne du courage au bourreau.*

Quand la porte de l'appartement du 6 rue Guiglia s'était refermée Yvette riait si fort qu'elle en avait les larmes aux yeux et que son nez, qui s'était calmé, avait recommencé à saigner. Elle s'était laissée tomber sur un fauteuil de l'entrée, et, entre deux éclats de rire, la tête renversée en arrière, elle avait demandé à Xavier de lui apporter du coton. Or, s'il y avait bien une chose qui déstabilisait celui-ci, c'était le rire. Quand quelqu'un riait en sa présence il avait l'impression de ne plus exister, d'être, non pas invisible et tout puissant comme il aimait, mais flasque, transparent et sans volonté. Il avait donc obtempéré et était allé à la salle de bains chercher ce qu'Yvette lui demandait.

A son retour Yvette n'était plus sur le fauteuil de l'entrée mais allongée sur le canapé du salon et elle riait encore. Cette fois c'était la collection de photos que Xavier avait affichée sur les murs de la pièce qui la faisait rire.

- C'est ça les photos que tu pr'ends à la plage ?

- Hum, hum.. avait répondu froidement Xavier en espérant faire comprendre à Yvette que le temps de la rigolade touchait à sa fin.

- Des pieds, des bras, des dos...t'es quand même bizarr'e, comme mec, toi...tu les exposes ?

- Oui, tiens ! Ton coton. »

A peine s'était elle tamponné le nez qu'elle s'était levée et avait réclamé la salle de bains. N'écoutant pas les explications de Xavier elle s'était lancée à la découverte de l'appartement, si elle devait s'installer ici, il fallait bien prendre connaissance des lieux.

Elle était passée d'une pièce en l'autre en poussant des exclamations de surprise.

« Ouah ! il est long ce couloir ! », puis quinze secondes plus tard « Super' la cuisine ! » et « Oh ! Il y a un balcon ! », ensuite de retour dans l'entrée « Ah ! ça continue par là !!!! » et « Aaaaah ! Mais il y a combien de chambres ?!!! », et encore « Dis donc, c'est le luxe chez toi ! », et à nouveau « Oh la la, le bor'del !...dans les chambr'es ! Ça pue ! dis donc y a du ménage à fair'e » et finalement un cri de joie « Ouah ! la caver'ne d'Ali baba !!! » en découvrant la chambre du vieil oncle.

Elle avait virevolté joyeusement d'un coin à l'autre de l'appartement, ouvrant toutes les portes, allumant toutes les lumières et touchant à tout avec une assurance telle que Xavier, qui la suivait pas à pas en se demandant comment venir à bout de cette exubérance, avait eu l'impression que les rôles, par une mystérieuse alchimie, s'étaient inversés, et qu'Yvette était la propriétaire des lieux. Quant à Adolf, effrayé par cette agitation inhabituelle, il s'était réfugié sous un coussin du canapé en attendant le retour au calme.

Après avoir exprimé une invraisemblable quantité de commentaires et de questions, auxquelles Xavier avait répondu par des grognements indistincts, sur l'appartement, le désordre qui y régnait et la qualité du mobilier, Yvette s'était assise sur le lit, face à la série de fesses et de seins qui couvrait le mur et à nouveau éclaté de rire.

« Ben dis donc, t'es un dr'ôle de mec, toi ! » avait-elle conclu en s'appuyant sur l'oreiller.

Elle lui avait ensuite fait signe de la rejoindre sur le lit. Comme toutes les précisions fournies par Mamadou s'étaient révélées exactes, elle avait décidé de passer à l'action en transformant ce qu'elle avait considéré comme une amitié naissante, en une relation amoureuse.

Xavier, qui avait rêvé de la clouer sur le canapé et de la prendre de force, avait hésité sur la marche à suivre. Plus Yvette se montrait conquérante et sûre d'elle, moins il parvenait à se concentrer sur son objectif.

Il s'était finalement glissé à ses côtés, et avait frémi en sentant contre sa jambe la chaleur de celle de la jeune fille. Prenant son courage à deux mains il s'était alors tourné vers elle et l'avait plaquée sur le matelas. Evidemment elle s'était mise à rire, mais ne s'était pas débattue, car, au fond ils voulaient tous les deux la même chose, bien que suivant des modalités différentes.

La chose en question avait été expédiée en cinq minutes, enfilage du préservatif compris, et avait plus rappelé à Yvette les coups de reins désordonnés du notaire que les délicieux assauts d'Aziz.

Elle avait pensé au sourire égrillard de Mamadou lorsqu'il avait évoqué la beauté de son futur amant et s'était dit qu'il avait dû confondre avec quelqu'un d'autre. Mis à nu, le corps de Xavier, maigre et noueux, genoux cagneux, coudes pointus et fesses plates, offrait peu d'attraits. Ses gestes étaient brusques et il avait fait preuve d'une rapidité d'action incompatible avec la jouissance féminine. Elle avait pensé que si, comme prévu, leur aventure avait une suite, elle devrait lui enseigner l'art de faire l'amour.

Ils étaient restés un long moment sur le lit, en silence, Yvette réfléchissant aux moyens d'améliorer les performances sexuelles de son compagnon et Xavier se demandant comment reprendre le contrôle de la situation. Certes, il venait de jouir furieusement, mais celle qui aurait dû être une victime s'était offerte spontanément au lieu de résister et de crier. Il avait fermé les yeux pour réfléchir et peu à peu sombré dans le sommeil, vaincu par cette avalanche d'événements.

Un long moment plus tard, quand Yvette s'était aperçue que son nouvel amant dormait, elle s'était levée et avait visité à nouveau l'appartement. Elle était très intéressée par les pièces que Xavier n'occupait pas et dans lesquelles il n'avait rien touché. Le chambre du vieil oncle, tapissée de rose, remplie de bibelots et d'objets tarabiscotés et dont les murs étaient recouverts de tableaux représentant des jeunes gens dénudés lui avait particulièrement plu. Elle avait tiré les rideaux, essayé en vain d'ouvrir les volets, testé la souplesse du matelas en s'y laissant rebondir et décidé que cette chambre serait le cadre idéal pour l'enseignement amoureux qu'elle destinait à Xavier. Par contre il y régnait une odeur de moisi difficilement supportable, une épaisse couche de poussière recouvrait les meubles et des araignées se balançaient au plafond. D'ailleurs l'appartement était d'une saleté impressionnante et méritait une bonne séance de ménage. Comme Xavier dormait elle avait ouvert en grand toutes les fenêtres et elle s'était mise à la tâche.

C'était le bruit de l'aspirateur qui avait réveillé Xavier. Décidément rien ne se passait comme prévu. Prise par ses activités ménagères, Yvette n'avait pas vu le temps passer et comme il était désormais trop tard pour récupérer la clé de chez Francette au salon de coiffure elle avait fait part à son hôte de sa décision de dormir chez lui. Xavier avait accepté sans enthousiasme car il commençait à se demander si ce n'était pas lui qui était en train de tomber dans un piège et non le contraire.

Se sentant complètement désarmé par l'énergie qui émanait de celle qui aurait dû, en principe, être terrorisée et le supplier de la laisser partir, il s'était réfugié devant la télé et avait regardé en silence une inintéressante suite de programmes en caressant le pelage gris d'Adolf.

Le soir venu Yvette avait définitivement marqué les lieux de son empreinte. Elle avait préparé un délicieux petit dîner et ils avaient mangé dans la salle à manger, sur une nappe en dentelle qu'elle avait dénichée au fond d'une armoire.

Xavier avait mastiqué en silence, atterré par la tournure des événements et en se promettant de rectifier le tir dès que possible.



Hélas pour ses projets la suite de la soirée avait échappé à son contrôle. Yvette avait sorti de son sac sa réserve de hachisch et fabriqué un pétard géant destiné à calmer Xavier qu'elle avait senti nerveux. Bien entendu il n'avait osé ni le refuser, ni dire qu'il n'avait jamais fumé un joint de sa vie et, après trois bouffées, il s'était lamentablement écroulé sur le canapé, les jambes coupées, la bouche sèche et le corps secoué par un petit rire idiot que son esprit embrumé n'arrivait pas plus à comprendre qu'à arrêter.

Ils s'était finalement endormi, affalé sur le canapé, la bouche et les jambes ouvertes et Yvette avait commencé à s'interroger sur la pertinence des prédictions de Mamadou.

S'il était exact que Xavier était riche et propriétaire à la fois d'un animal et d'un appartement, il était par contre définitivement dénué de toute beauté physique et peu performant au lit. Par ailleurs il n'était pas d'une compagnie très agréable, parlait peu, ne riait jamais, sauf après le pétard, et ne semblait pas particulièrement content de la présence d'Yvette. Quand il ne la suivait pas partout en affichant une mine suspicieuse il boudait sur le canapé en tripotant son immonde rat pelé, il était d'une propreté douteuse, et il y avait un petit quelque chose dans son comportement qui lui rappelait le notaire. Pour finir il ne paraissait pas très futé. Bref, c'était l'anti Aziz et la pensée que ce changement était trop complet pour elle lui avait trotté un long moment dans la tête. Elle s'était endormie en doutant.

Quand elle se réveilla le samedi matin elle avait repris le contrôle de ses idées et elle décida d'accorder à Xavier un week-end d'essai. Si tout se passait bien jusqu'au dimanche soir elle s'installait, sinon, elle lui tirait sa révérence. Elle ne lui dévoila évidemment pas sa stratégie.

Quand il se réveilla le samedi matin un méchant mal de tête lui brouillait les idées. Il parvint, à grand peine, à atteindre la cuisine où Yvette buvait une tasse de thé en écoutant la radio, et, en la voyant, décida qu'il se donnait jusqu'à dimanche soir pour...pour quoi au fait ? « Pour te comporter en vrai membre de l'Organisation, crétin ! » lui souffla une voix intérieure.

Là-dessus Yvette se mit à chanter et il retourna sur le canapé.

Ils passèrent le week-end à s'épier mutuellement, chacun se demandant ce que l'autre avait derrière la tête. Yvette proposa différentes sorties mais Xavier refusa tout en prétextant un mal à la tête persistant, elle se mit alors à fouiller dans les armoires du vieil oncle et, à sa grande surprise, en sortit des robes, des chapeaux et des écharpes, qu'elle passa une bonne partie de la matinée du dimanche à essayer. Alors qu'elle était en slip et soutien gorge en train de se préparer à enfiler une robe du soir

en satin vert, Xavier, qui la guettait derrière la porte se jeta sur elle et la renversa brutalement sur le lit. Croyant à un jeu Yvette se mit à rire et se débattit. Ils luttèrent quelques minutes, mais finalement, pensant qu'il s'agissait d'un prélude à la joute amoureuse, elle le laissa gagner. L'immobilisant avec une partie de son corps il sortit alors de sa poche des morceaux de cordelette déjà coupés, et tirant le bras d'Yvette vers le haut, entreprit d'attacher un de ses poignets au montant du lit.

- Eh, cria-t-elle en se dégageant, qu'est ce tu fabriques ? Tu me fais mal...

- T'arrête de bouger ou merde ! lui répondit-il en lui tordant le bras.

- Aïe ! cria Yvette réalisant qu'elle s'était encore fourrée dans un mauvais pas.

Puis, ayant compris que son rire déstabilisait Xavier, elle se mit à rire. « Ma fille, disait la grand-mère, il ne faut jamais montr'er que tu as peur', c'est la peur' de la victime qui donne du cour'age au bourr'eau ». Ce principe, qu'elle avait souvent expérimenté chez le notaire, lui avait permis d'éviter des sévices encore plus graves que ceux qu'elle avait subis et elle décida de s'y tenir. D'accord, elle avait fait une bêtise en faisant confiance à cet inconnu, mais elle sortirait indemne de cet appartement car elle se savait infiniment plus forte et intelligente que son adversaire qui n'était qu'un lamentable fantoche que son rire suffisait à effrayer.

Effectivement, le rire inattendu d'Yvette lui fit relâcher son étreinte. Si elle riait, c'est qu'elle n'avait pas peur, si elle n'avait pas peur, c'est qu'il était un mauvais bourreau. Il se souvenait de la terreur qu'il avait vue, et photographiée, dans les yeux de la misérable créature qu'il avait violée avec ses acolytes de l'Organisation quelques semaines auparavant, c'était cette lueur d'horreur là qu'il voulait lire à nouveau et non cet éclat rieur et malicieux.

Le léger relâchement permit à Yvette de rouler sur le côté et de donner un coup pied dans le ventre de son agresseur. Malheureusement elle s'entortilla le couvre-lit autour de la cheville et ne parvint pas à se sauver. Il en profita pour la rattraper et l'immobiliser à nouveau. Elle était étendue sur le dos, il s'assit à califourchon sur elle, savourant sa victoire. C'est alors qu'elle aperçut la forme d'un couteau à cran d'arrêt dans la poche de son pantalon. L'homme était plus dangereux que ce qu'elle avait imaginé précédemment mais ce n'était pas une raison pour paniquer. Elle pensa à Aziz et lui demanda un conseil « Coup de boule » lui répondit-il immédiatement. Bon conseil. L'autre imbécile, fier de lui, lui avait lâché les mains pour essayer de récupérer les bouts de ficelle au fond de sa poche. N'étant maintenue sur le matelas que par le poids de l'assaillant et ses jambes repliées, elle n'eut aucun mal à se projeter fortement en avant. Et bing ! sa tête heurta violemment celle de Xavier, son

front noir contre son grand nez blanc. Cette fois ce fut lui qui hurla de douleur. Elle le repoussa sur le côté et glissa hors du lit, mais elle avait tapé avec tellement d'énergie que sa tête lui tournait et qu'elle ne put se précipiter hors de la chambre aussi vite qu'elle l'aurait voulu.

Elle glissa sur la descente de lit, se rattrapa in extremis à la poignée de la porte, qui était ouverte, pivota doucement sur ses pieds et réussit enfin à sortir de la chambre. Xavier, ivre de rage et de douleur, se projeta hors du lit pour essayer de l'attraper, mais ayant mal calculé son élan (la colère est mauvaise conseillère), il s'écrasa sur le parquet. En se relevant il dérapa sur la descente de lit, décidément fatigué, rata la poignée de la porte, traversa le couloir sur sa lancée et s'aplatit la tronche sur le mur, laissant à Yvette le temps de courir se réfugier dans une salle de bains (il y en avait quatre).

Elle ferma immédiatement la porte à clé et bloqua la poignée avec un balai, comme elle l'avait vu faire dans les films.

- Salope ! hurla Xavier en essayant en vain d'ouvrir la porte.

- Connard ! lui répondit Yvette

- Sale négresse ! J' t'écraserais la gueule !!!

- C'est c'qu'on verr'a, pauvr'e minable !

- C'est tout vu, sale pute !!! cria Xavier en tambourinant avec ses poings.

Yvette n'avait pas peur, la porte était vieille, sa peinture était écaillée, mais elle était solide, il n'en viendrait pas à bout à coups de poing. Elle le connaissait désormais suffisamment pour savoir qu'il n'attaquerait pas non plus la porte avec une hache, ou un autre outil contendant, d'abord, parce qu'il n'en avait pas et ensuite, et surtout, parce qu'il était un animal à sang froid, du genre serpent et qu'à la force aveugle, il préférerait la patience. Elle devrait donc probablement rester plusieurs heures, voire même plusieurs jours, enfermée dans la salle de bains. « Eh ben ! pensa-t' Yvette qui réussissait à garder une vision humoristique des événements, je fais des progrès, je suis passée du placard à balai à la salle de bains ! »

Elle était néanmoins dans une position nettement meilleure que chez le notaire. Dans la salle de bains il y avait de l'eau, des toilettes, de l'espace et de la lumière et, en hauteur, deux fenêtres qui donnaient sur le couloir, il suffisait de grimper sur la machine à laver pour voir ce qui s'y passait.

Certes, la situation était délicate, elle était coincée en sous-vêtements dans la salle de bains d'un fou dangereux et personne ne savait qu'elle était là, mais pas dramatique.

Elle n'était pas enfermée dans la salle de bains de l'extérieur, mais de l'intérieur, ce qui changeait tout. Il suffisait d'attendre, à un moment ou à un autre son agresseur devrait manger, aller aux toilettes et dormir. A ce moment là elle pourrait sortir et se sauver.

Et l'attente commença.

Elle dura des heures.

De temps à autre Yvette entendait Xavier s'agiter dans l'appartement et chaque fois qu'il passait devant la salle de bains il l'insultait en donnant des coups de pieds dans la porte, mais, comme elle l'avait supposé, il ne tenta aucune attaque. Quant à elle, elle décida de prendre son mal en patience et ne pas répondre aux provocations imbéciles qui lui parvenaient.

Puis ce fut le silence.

Vers trois heures du matin, juchée sur la machine à laver, Yvette ouvrit tout doucement une des deux petites fenêtres qui la surplombaient et, passant péniblement la tête par l'ouverture, réussit à avoir une vision partielle de l'extérieur de la salle de bains.

Xavier avait installé un lit au bout du couloir, et non pas devant sa porte comme elle l'avait craint, de plus, bonne nouvelle, il dormait. Le lit bloquait l'accès à l'entrée, mais elle pouvait, par contre, se rendre à la cuisine pour se ravitailler.

Elle descendit de son perchoir et réfléchit. Si sa mémoire était bonne, du balcon de la cuisine, il était certainement possible, en passant par l'extérieur, d'atteindre, le balcon d'une pièce abandonnée qui avait dû servir de lingerie dans des temps plus fastes où les lieux étaient occupés par des bourgeois nantis de personnel. Avec un peu de chance les volets seraient ouverts et il suffirait de casser un carreau pour se retrouver à nouveau à l'intérieur, mais cette fois, étant dans une autre aile de l'appartement elle n'aurait pas besoin d'emprunter le couloir que bloquait Xavier pour atteindre la porte d'entrée. Si elle avait bien mémorisé la disposition des pièces, ce qui n'était pas évident car il y en avait une dizaine réparties sur au moins quatre cent mètres carrés, elle devait pouvoir accéder à l'entrée en passant d'une chambre à l'autre, sans être obligée de longer le lit où dormait son geôlier. Evidemment, rien n'indiquait que la porte serait ouverte, d'accord Xavier n'avait pas inventé la poudre, mais il n'était pas non plus attardé mental et il y avait fort à parier que la clé se trouvait dans sa poche. Elle devait se préparer à cette éventualité. A cette perspective elle eut un petit moment de doute et se laissa tomber sur le siège des toilettes.

« Ma fille, dans la vie, il ne faut jamais se décourager ! » lui souffla alors sa grand-mère. « T'as raison » lui répondit Yvette en reprenant sa réflexion. Si, comme cela était probable, elle ne réussissait pas à s'échapper, elle pourrait en profiter pour s'installer dans une autre pièce, par exemple dans la chambre du vieil oncle (ou de la vieille tante si on se référait à la garde robe), qui avait deux fenêtres sur la rue, une salle de bains, et qui communiquait, peut-être c'était à vérifier, avec une autre, qui elle avait un accès dans celle de Xavier, qui donnait dans le salon, qui lui débouchait, elle en était sûre, dans l'entrée. Toutes ces portes, elle se souvenait l'avoir noté dès le premier jour avaient des clés, elle avait même pensé en le constatant que c'était l'appartement idéal pour jouer à cache-cache. Malheureusement Xavier n'était pas joueur et le projet était resté en suspension.

« Récapitulons, se dit-elle,

1 Je vais à la cuisine et je prends des provisions.

2 Je passe du balcon de la cuisine à celui de la lingerie, c'est difficile, peut-être même un peu dangereux, mais faisable.

3 Je me débrouille par tous les moyens pour rentrer dans la lingerie, si je dois casser un carreau c'est pas grave, de là où il est il ne pourra pas entendre.

4 Je fais le tour pour aller dans l'entrée.

5 a) La porte est ouverte je me sauve... zut, je suis en slip, il faudra d'abord que je récupère mes habits dans la chambre du vieux.

b) La porte est fermée, je m'installe dans la chambre et je m'enferme.

Bonus ! Je referme la porte de la salle de bains, comme ça ce con croira que j'y suis encore et je prends toutes les clés de l'appartement, comme ça, à la première occasion, c'est moi qui l'enferme ! Génial ! »

Avant de se lancer à l'aventure elle remercia sa grand-mère de l'avoir aidée à garder son calme et Aziz d'exister. Pour tout dire elle avait mauvaise conscience, elle avait suivi aveuglément les conseils d'un marabout et s'était jetée dans la gueule du loup pour tenter d'oublier un garçon qui l'aimait et qu'elle aimait. Elle n'avait été disponible ni pour l'accepter tel qu'il était, ni pour l'aider à changer de vie et, à la première dispute, elle avait fui à l'autre bout de la France se jeter dans les bras d'un crétin qui puait des pieds, collectionnait des photos de fesses et vivait avec cette horrible bestiole qui poussait des couinements quand on lui tirait la queue. Dès qu'elle se serait dégoûtée de ce merdier, Mamadou ou pas, elle irait le rejoindre.

Elle prit une profonde inspiration, ouvrit précautionneusement la porte, la referma et se faufila dans le couloir. A la cuisine elle remplit un sac en plastique de victuailles et le lança sur balcon de la lingerie. Puis elle entreprit la partie délicate de l'opération, grimpa sur le premier muret, s'accrocha à un tuyau, face au mur, et tâtonna avec le pied pour trouver le muret de la liberté (éventuelle). Sous elle il y avait un vide d'une hauteur de cinq étages et elle n'était pas rassurée, mais elle n'avait pas le choix, il fallait continuer. Elle parvint finalement à poser son pied sur le rebord du balcon, passa délicatement le poids de son corps d'une jambe sur l'autre et ouf ! elle était sauvée.

Comme prévu les volets étaient ouverts et la fenêtre fermée, comme prévu elle cassa une vitre avec une louche qu'elle avait prise à la cuisine, comme prévu elle réussit à récupérer ses vêtements et à atteindre l'entrée et comme prévu, la porte était close.

Elle se replia donc dans la chambre de l'oncle en récupérant sur son passage son sac et les clés de toutes les pièces. L'expédition avait duré cinq minutes. Cinq précieuses minutes durant lesquelles Xavier avait ronflé paisiblement.

Elle disposait maintenant de deux chambres et d'une salle de bains, mais, par contre elle n'avait plus de fenêtre intérieure pour surveiller le couloir. Elle se laissa tomber sur le lit, dévora un paquet de chips et décida de s'octroyer un petit somme bien mérité.

La première action de Xavier, à son réveil le lundi matin vers onze heures, fut d'aller insulter sa prisonnière en tambourinant contre la porte avec ses poings. Mais la garce ne répondit pas, depuis plusieurs heures elle se taisait et cela commençait à l'agacer prodigieusement.

Il alla à la cuisine se faire un café en se demandant comment faire sortir le gibier de son antre. L'affamer était évidemment la tactique la plus sûre, mais allez savoir combien de temps cette salope était capable de tenir, peut-être plusieurs jours. Il se concentra sur une autre stratégie mais aucune idée lumineuse ne lui vint. Il restait la possibilité de défoncer la porte, mais, comme le reste de l'appartement, elle était d'excellente facture, bois massif et serrure solide. Il eut alors l'idée, qu'il trouva géniale, d'essayer d'ouvrir la fameuse porte en utilisant la clé d'une autre salle de bains.

Effectivement, Xavier n'était pas futé, un autre, moins benêt, aurait sans nul doute pensé à cette possibilité une dizaine d'heures plus tôt, mais lui venait seulement de réaliser qu'Yvette était enfermée de l'intérieur et non pas de l'extérieur. Ce n'était pas lui qui avait tourné la clé pour clore la porte, mais elle.

Il se précipita donc dans une autre salle de bains pour en prendre la clé. Pas de chance, elle avait disparu ! Il était pourtant persuadé de l'avoir utilisée récemment. Il réfléchit sur ce mystère, mais, ne lui trouvant aucune explication logique, il considéra que ce problème n'était pas de première urgence et qu'il valait mieux se concentrer sur le moyen d'ouvrir la porte de cette foutue salle de bains pour en extraire son occupante à coups pieds dans le cul.

Il prit donc un marteau et un tournevis dans une boîte à outils qu'il avait repérée dans un cagibi et entreprit de casser la serrure en criant des insanités, qui ne vexèrent personne car leur destinataire dormait tranquillement à l'autre bout de l'appartement. La tâche se révéla plus ardue que prévu, on ne s'improvise pas casseur de porte, c'est un métier. Nico, Momo et Aziz auraient pu le lui confirmer. Mais, pour l'heure, les différents protagonistes de cette histoire ne se connaissaient pas. Il n'y avait donc personne pour aider Xavier et la serrure lui résista longtemps.

Quand enfin, après un impressionnant saccage, la serrure rendit l'âme, Xavier sortit son couteau de sa poche, l'ouvrit et balança un violent coup de pied dans la porte. Il s'avança en ricanant, sûr de sa victoire, mais il eut beau chercher, la prisonnière n'était ni derrière le rideau de la baignoire ni dans l'armoire murale. Incrédule, et furieux, il vérifia même le tambour de la machine à laver. L'oiseau s'était envolé.

Mais comment ?

Il n'y avait qu'une solution, elle avait profité de son sommeil pour se réfugier à la cuisine.

Il l'explora de fond en comble, mais ne trouva toujours pas d'Yvette. Il se pencha par le balcon en pensant qu'elle avait emprunté la voie des airs pour s'enfuir, mais c'était matériellement impossible. Par contre il découvrit qu'il était possible, quoique périlleux, de passer de la cuisine à la lingerie par l'extérieur. Comme la porte d'entrée était bouclée et que son unique clé était dans sa poche la créature était forcément encore dans les lieux, terrée dans une autre pièce.

Il sillonna précipitamment l'appartement pour la localiser, et l'ayant enfin retrouvée, bourra la porte de la chambre du vieil oncle de coups de pieds et de coups de poings. Se fit mal à la main, jura, recula et écrasa du talon Adolf qui le suivait en se demandant ce qui se passait. Le rat poussa un couinement déchirant et Xavier hurla « Salope, j' te ferai la peau ! »

A ce moment là « Diling, diling ! » retentit la délicate musique de la sonnette de l'entrée.

Yvette, que le tohu-bohu produit par Xavier et Adolf avait réveillée se redressa dans son lit en se demandant comment saisir cette chance. Le propriétaire des lieux, lui, se figea sur place de surprise, personne ne venait jamais le voir, et d'inquiétude, la garce était peut être parvenue à prévenir quelqu'un.

« Diling, diling !...Diling, diling ! » chantait la sonnette. Xavier se rapprocha lentement de l'entrée en pestant intérieurement.

« C'est Madame Truchon, votre voisine de palier ! » dit une petite voix aiguë de l'autre côté de la porte.

Soulagé Xavier ouvrit et se trouva face à face avec une petite dame au nez pointu qui lui jeta un regard empli de curiosité et suspicion. Elle lui expliqua, d'un ton faussement préoccupé, que les divers bruits qui parvenaient de chez lui depuis la veille avait semé l'inquiétude parmi les habitants de l'immeuble, des gens d'une haute moralité jouissant d'un excellent savoir vivre, et qu'elle était venue, en émissaire, proposer le secours éventuel de la collectivité. Xavier avait beau ne pas être d'une intelligence supérieure il avait suffisamment de bon sens pour saisir le véritable message de ce discours alambiqué.

Il s'excusa donc platement pour les nuisances sonores qu'il avait causées, assura à la petite Madame Truchon au nez pointu que tout allait bien, la remercia de s'être donnée la peine de lui rendre visite et referma précipitamment la porte de peur qu'Yvette ne vienne interférer dans la discussion.

C'était d'ailleurs ce qu'elle se préparait à faire, mais au moment où, après s'être prestement vêtue, elle sortait de la chambre, elle entendit claquer la porte d'entrée. Se rendant compte qu'elle venait, par manque de rapidité, de laisser filer une chance de libération elle se replia dans sa cachette.

Xavier conclut de la visite de Madame Truchon qu'il devrait, à l'avenir, faire attention au bruit et aux voisins, ce qui excluait la possibilité de faire subir à la nouvelle porte d'Yvette le traitement infligé à celle de la salle de bains.

Donc, patience, la faim finirait par pousser la noire créature hors de son trou.

L'attente réciproque s'installa et le temps, morne, s'écoula.

Yvette batailla un long moment avec les volets pour tenter de les ouvrir, mais les barres de fer qui les bloquaient ne bougèrent pas d'un pouce. Elle cria pour attirer l'attention des passants et des promeneurs du jardin, mais elle était au cinquième étage, cachée derrière les persiennes, sa voix se perdait dans les cimes des arbres et personne ne leva les yeux vers elle.



Environ une heure plus tard elle recommença, mais la nuit tombait, le jardin se vidait et nul ne lui prêta attention.

La nuit venue elle essaya une autre stratégie, et passa un quart d'heure à émettre des signaux lumineux en allumant et éteignant la lumière. Au bout de quelques minutes, de l'autre côté du jardin, quelqu'un lui répondit en actionnant son interrupteur, ils communiquèrent ainsi une bonne minute, puis l'autre se lassa et éteignit définitivement sa lumière.

Vers minuit Yvette entrebâilla la porte pour épier Xavier, il était assis dans un fauteuil, au milieu du couloir, son couteau ouvert dans la main et il regardait la télé.

Elle décida d'économiser ses forces en dormant, il finirait bien par se passer quelque chose.

Elle eut du mal à trouver le sommeil, non seulement elle se sentait mal à l'aise vis à vis d'Aziz, mais de plus elle pensait à Francette, qu'elle avait laissée sans nouvelles depuis plusieurs jours et qui, certainement, se faisait un sang d'encre. Elle devait à tout prix lui envoyer un message.

A peine réveillée le mardi matin elle prit trois enveloppes roses qu'elle avait vues dans un tiroir, des feuilles de papier, et rédigea un appel au secours qu'elle recopia en trois exemplaires.

Elle les glissa dans les enveloppes et écrivit :

Salon de coiffure Black and White

Avenu de la Califroni

Urgen Merci

Elle ferma ensuite les enveloppes et les glissa par les fentes d'un volet. Elle ne parvint pas à suivre des yeux leurs trajectoires mais la première alla directement s'accrocher dans le feuillage d'un platane, la deuxième tournoya dans les airs avant d'atterrir dans une flaque d'eau et la troisième finit sa course sur le pare-brise de la voiture de Madame Truchon.

La journée du mardi s'écoula dans le calme et l'ennui. Chaque fois qu'elle ouvrait la porte pour inspecter le couloir Xavier était scotché dans son fauteuil et il semblait avoir renoncé au sommeil. Par contre il picolait et les bouteilles de bière vides s'amoncelaient à ses côtés. Comme la télévision était allumée en permanence elle n'entendait pas ses allées et venues. Si la situation n'évoluait pas elle devrait prendre le risque de sortir, de l'attirer quelque part et de l'enfermer, mais ayant compris à quel

point il pouvait être dangereux elle choisit d'attendre tant qu'elle avait encore des victuailles.

Le mercredi matin, l'enveloppe d'Yvette était toujours sur la voiture de Madame Truchon, intacte et Xavier ronflait dans le couloir.

Vers vingt-trois heures la chance fit enfin signe à Yvette. Quand elle contrôla le couloir elle vit que le fauteuil était vide. Elle prit rapidement deux clés (il n'y en avait que deux modèles : salle de bains ou chambre) et sortit silencieusement de sa chambre.

L'oreille aux aguets, elle entendit bientôt de légers bruits émaner d'une salle de bains dont la porte était ouverte. Retenant son souffle, elle s'approcha de plus en plus et de plus en plus, jusqu'à distinguer un pied recouvert par une jambe de pantalon baissée, et à percevoir des ananements suggérant l'effort. Xavier était occupé à soulager ses intestins.

Elle referma vivement la porte, donna deux tours de clé et poussa un cri de joie.

Tel était pris, qui avait cru prendre.

## CHAPITRE XVII

### *Jour J : arrestation*

Au matin du jeudi 24 avril 2003 le soleil brillait sur Nice, la mer était calme et une douce brise faisait bruisser les feuilles des palmiers.

Yvette se réveilla vers dix heures. La veille, après avoir enfermé Xavier dans la salle de bains, elle avait immédiatement pensé à téléphoner à Francette. Malheureusement elle avait eu beau chercher elle n'avait pas trouvé le moindre combiné. Cela paraissait invraisemblable, mais il n'y avait pas de téléphone dans l'appartement. Xavier ne communiquait avec ses semblables que par le biais d'Internet. Il avait toujours eu le téléphone en horreur, et les seules relations sociales à caractère amical qu'il entretenait, s'étaient établies avec des membres de l'Organisation, donc dans la discrétion. Cela n'arrangeait pas Yvette qui, évidemment, avait espéré alerter sa sœur. Elle n'était plus en danger et elle n'était plus prisonnière dans deux pièces, mais elle n'était pas encore libre. Ce n'était pas dramatique, elle finirait bien par trouver une solution.

Elle avait essayé d'utiliser l'ordinateur en se souvenant de la façon de procéder du fils du notaire, mais la machine lui réclamait un mot de passe. Elle avait abandonné après plusieurs tentatives.

Elle avait pensé tambouriner contre les murs pour attirer l'attention des voisins, mais il était tard, elle n'avait pas la possibilité de leur ouvrir et rien n'indiquait que ceux-ci décideraient sur le champ d'appeler un serrurier pour forcer la porte. Le projet n'avait pas été éliminé, mais laissé en attente dans l'espoir de trouver une meilleure idée. La première qui lui était venue à l'esprit avait été de chercher un double des clés. Elle avait donc passé des heures à fouiller l'appartement de fond en comble. Elle n'avait pas trouvé ce qu'elle espérait mais avait fait un certain nombre de découvertes qui lui avaient fourni des éléments supplémentaires sur la personnalité de Labite-Anfert. C'est ainsi qu'elle l'appelait quand elle pensait à lui, ce qui, compte tenu de la piètre qualité de ses prouesses sexuelles, la faisait rire intérieurement.

Elle avait d'abord trouvé les vieilles photos de la famille argentine et des documents portant leur adresse, puis des enveloppes contenant des relevés de compte. Au vu des sommes qui y étaient mentionnées elle avait réalisé que Labite-Anfert était encore plus riche que ce qu'elle avait imaginé. Elle avait ensuite découvert une impressionnante quantité de drapeaux, fanions, broches et médailles décorés de croix

gammées. Comme sa culture générale comportait des lacunes (excusables étant donné son passé) elle n'avait pas réellement compris de quoi il s'agissait, mais se souvenant qu'Aziz et ses copains du squat détestaient ce symbole, elle en avait déduit que l'individu qui moisissait dans la salle de bains avait des opinions politiques radicalement opposées aux leurs et que, par conséquent, il faisait partie des méchants. Elle s'en doutait déjà, d'ailleurs.

Dans l'esprit volontiers manichéen d'Yvette, les êtres humains se répartissaient en deux catégories, les bons, ou gentils et les mauvais, ou méchants. Parfois un méchant pouvait se faire gentil, mais c'était par calcul ou par erreur. Parfois un gentil pouvait devenir méchant, mais c'était pour répondre à une attaque. Ce n'est pas parce qu'on est gentil qu'on ne doit pas se venger, la notion de pardon lui était étrangère. La différence essentielle entre les méchants et les gentils se situait au niveau de l'intention. Chez les premiers l'action négative était motivée par un désir perpétuel de nuisance à autrui, alors que chez les deuxièmes elle l'était par réaction aux vilenies des premiers.

En parlant de vengeance, elle avait déjà commencé à réfléchir à celle qu'elle allait infliger à Labite-Anfert. Dès que possible elle le livrerait à la Police pour que la Justice fasse son travail, mais, avant, elle envisageait d'ajouter une touche de vendetta personnelle.

La fouille de l'appartement l'avait tenue éveillée jusqu'aux petites heures du matin. Après avoir crié et tapé contre la porte Labite-Anfert s'était calmé et avait probablement sombré dans le sommeil. « A moins, qu'il se soit pendu avec le rideau de la douche, avait pensé Yvette, ou noyé dans la baignoire...mais non, il est trop lâche, il aurait eu peur d'avoir mal... ». Adolf avait longuement couiné devant la porte de son maître, puis il s'était résigné à la séparation et s'était endormi sur un coussin du canapé.

Elle se réveilla le jeudi matin la bouche sèche, sa gorge lui faisait mal, ses amygdales étaient enflées et sa tête pesait lourdement sur son cou. Elle alla tout de suite gesticuler à la fenêtre, elle lança aussi quelques objets pour attirer l'attention, mais à cet endroit là, la rue Guiglia n'était guère passante. Les promeneurs traversaient le jardin Alsace-Lorraine ou empruntaient l'avenue Gambetta qui regorgeait de cafés et de commerce. Rue Guiglia il n'y avait que des immeubles bourgeois, peu habités.

En se penchant elle reconnut une des lettres qu'elle avait lancée dans les airs quelques jours auparavant, elle gisait sur le pare-brise d'une Clio gris métallisé. Elle

en écrivit une dizaine d'autres et les jeta par la fenêtre, elles allèrent se poser dans le caniveau, dans les arbres et dans les crottes de chien.

A onze heures, sur l'ordre du commandant Portal, l'inspecteur Bernard Duchêne, flanqué de son collègue Patrice Patrizi, prit la direction de la plage. Comme la veille les deux hommes avaient pour mission de s'emparer du Photographe si celui-ci, comme on l'espérait, se manifestait.

A onze heures trente, Yvette qui gesticulait en vain à la fenêtre, vit la petite Madame Truchon au nez pointu sortir de l'immeuble et s'approcher de la Clio.

Comme tous les jeudis cette dernière avait rendez-vous pour déjeuner avec sa sœur à Saint Laurent du Var. En ouvrant la portière de sa voiture elle s'avisa de la présence d'une enveloppe sur son pare-brise, « Encore une publicité, pensa-t-elle. »

Du cinquième étage Yvette la vit prendre l'enveloppe et la considérer d'un air qu'elle supposa méfiant. De sa hauteur la vision qu'elle avait de Madame Truchon se limitait au sommet de sa permanente, qui surplombait son nez pointu, et à ses pieds chaussés de mocassins à talons ornés d'une chaînette dorée, pour le reste elle était aussi plate que Labite-Anfert et rien ne dépassait. Yvette essaya d'attirer son attention en criant, mais sa gorge douloureuse ne laissa s'échapper qu'un faible son enroué qui n'était pas sans rappeler les couinements d'Adolf.

Madame Truchon regarda effectivement la lettre avec suspicion. L'écriture enfantine qui la couvrait avait un peu bavé sous l'effet des rosées matinales, mais on lisait nettement les coordonnées du destinataire, même si elles étaient d'une piètre qualité orthographique. Sa première idée fut de jeter au plus vite la chose à la poubelle, mais elle retint son geste. Etant une fervente catholique elle s'astreignait, chaque jour que Dieu faisait, à accomplir une bonne action. Elle s'arrangeait généralement pour mettre sa conscience en repos en aidant une personne âgée à porter son cabas ou à traverser la route, en dernière extrémité, quand aucune occasion ne s'était présentée de la journée, elle donnait dix centimes à un clochard. Or, ce matin là, elle avait entre les mains l'occasion d'accomplir une bonne action, gratuite, et peu contraignante, puisqu'elle pourrait très facilement passer par l'Avenue de la Californie en rentrant de Saint-Laurent du Var. Elle posa la lettre sur le tableau de bord de sa Clio et démarra pour se rendre à son rendez-vous.

« C'est bon, pensa Yvette, il n'y a plus qu'à attendre ! ». Comme elle se sentait un peu fiévreuse elle s'allongea sur le canapé et somnola.

Couché sur une serviette sur le sol de la salle de bains Labite-Anfert, qui à cet instant précis portait vraiment mal son surnom, son pénis ratatiné par la peur ayant rarement été plus inconsistant, se demandait avec terreur comment cette histoire allait se terminer. Il se jura que, dès sa libération, il mettrait au point avec ses collègues de l'Organisation une expédition punitive féroce.

A onze heures quarante Francette, déchirée par l'angoisse, téléphona au commissariat pour savoir si l'enquête progressait. Hélas, aucun élément nouveau n'était à signaler.

A midi Michel quitta son bureau. Il traversa le Vieux Nice d'un pas joyeux, il faisait beau, il se sentait d'une humeur délicieuse et son appareil photo numérique gonflait la poche de sa veste. Il avait décidé de passer à l'action en prenant quelques clichés « à la manière de... » des occupants de la plage.

Arrivé sur la Promenade, par un souci compréhensible de discrétion il ne descendit pas vers son emplacement habituel, mais s'en fut en direction du Négresco, le dépassa et continua sa route jusqu'à la hauteur du Boulevard Gambetta. Mettant la main dans sa poche il s'assura que l'appareil était prêt à fonctionner, il répéta plusieurs fois le mouvement du bras et excité comme un gamin, emprunta l'escalier qui menait à la plage. Puis, il avança bravement vers son destin.

Car celui-ci veillait et avait pour l'occasion emprunté le grand nez mou et l'embonpoint de l'Inspecteur Patrizi.

Plus exactement, à cet instant précis, le destin, alias Patrizi, accoudé à la rambarde en surplomb des galets, avait relâché sa surveillance et concentré son attention sur une paire de seins, objet d'un pari entre les deux flics. Duchêne soutenait qu'ils avaient eu recours à la chirurgie esthétique et qu'il étaient remplis de silicone alors que Patrizi, les comparant à ceux d'une ancienne collègue qu'il avait eu le privilège de peloter à plusieurs reprises, affirmait que ces deux splendides nichons étaient l'œuvre exclusive de la nature.

- Y a qu'un moyen de le savoir, déclara Duchêne.

- Ben ça va pas être facile, répondit Patrizi, on est en service... quand même !

- Mais non, pas comme ça. Pas besoin de toucher, ça se fait à l'œil. Tu peux me faire conscience, je suis le roi des nichons. Je t'explique, une femme normale qui se couche sur le dos, ses seins, ils font quoi ?

- Ben, si la fille est très jeune ils continuent à pointer...

- Et sinon ?

- Sinon, ils s'affaissent et s'ils sont gros ils débordent sur les côtés, répondit Patrizi en accompagnant ses propos d'un mouvement de mains explicite.

- Exact, lieutenant. Maintenant, mate un peu la nana....quel âge à ton avis ?

- Petite quarantaine, bien entretenue.

- Donc trop vieille pour les miches qui pointent, conclut Duchêne en spécialiste, vingt euros que quand elle se couche ses nichons restent en l'air.

- C'est bon, j'y suis. » Répondit Patrizi.

L'intéressée, assise sur sa serviette et, évidemment, inconsciente de l'enjeu dont ses seins étaient l'objet, dégrafa tranquillement son haut de maillot de bain et le rangea dans son panier. Les deux policiers se poussèrent du coude en appréciant le panorama. Elle se pencha en arrière, s'appuyant d'abord sur les avant-bras, puis....puis un individu (Michel, qui profita de la spectaculaire paire de seins pour prendre sa première photo) s'interposa entre la jeune femme et les policiers, retardant l'instant de la vérité.

- Putain le con... pesta Patrizi en le suivant machinalement des yeux, il était flic et en mission, quand même.

- Gagné ! s'exclama alors le roi des nichons, aboule la monnaie...

- Attends, attends, dit son collègue, il est bizarre ce mec, on dirait qu'il a un truc dans la main... »

Inconscient de la menace Michel foulait les galets d'un pied léger. Il s'amusait beaucoup. A chaque fois qu'il appuyait sur le déclencheur un petit frisson de plaisir lui parcourait l'échine et il comptait dans sa tête le nombre de clichés effectués.

Il venait de prendre le dixième quand il entendit d'abord des pas derrière lui, puis, alors qu'une main se posait sur son épaule, une voix qui lui disait :

- Police, vous êtes en état d'arrestation !

- Hein !? émit Michel en sentant ses jambes se dérober sous lui.

- Veuillez-nous suivre au commissariat, ajouta Duchêne.

- Mais...mais...mais j'ai rien fait, c'est une erreur...

- Rien fait ? C'est quoi ça ? demanda Patrizi en s'emparant de l'appareil photo.

- Ben...ben, c'est un appareil photo... je prends des photos, c'est pas interdit ! bafouilla Michel.

- Vous nous expliquerez tout ça au poste, conclut sèchement Duchêne, allez, en route.

Et Michel, atterré et honteux, quitta la plage entre les deux policiers. Il était midi quarante.

Arrivé au commissariat on le fit asseoir sur une chaise, face aux deux inspecteurs, et l'interrogatoire commença.

- Nom, prénom, date de naissance, adresse, lieu de travail, profession, on vous écoute.

- Muraca, Michel, né le 15 septembre 1970. J'habite Boulevard saint Roch, au 145 et je travaille pour la société Marchetti, avenue Jean Jaurès, je suis comptable.

- Pourquoi vous prenez ces photos ? demanda Duchêne.

- Comme ça pour m'amuser, je savais pas qu'on pouvait pas, je suis désolé, je recommencerai pas.

- Vous faites ça souvent ?

- Non, non, c'est la première fois, je vous jure.

Michel regarda tour à tour les deux inspecteurs d'un air suppliant.

- Qu'est-ce que vous faisiez l'après-midi du 19 avril ?

- Le 19 ? Euh, je sais pas, c'était quoi comme jour ?

- Vendredi, vendredi dernier, précisa Patrizi d'un ton mauvais

- Vendredi dernier... ben, j'étais au bureau, comme d'habitude, répondit Michel qui sentait la panique le gagner.

- Société Marchetti, Avenue Jean Jaurès, Stéphane, tu vérifies l'alibi de Monsieur, dit Duchêne au planton qui gardait la porte du bureau où Michel et les policiers étaient installés.

- Et après votre travail, qu'est-ce que vous avez fait ?

- Rien... enfin, je suis rentré chez moi, comme d'habitude

- A pied ?

- Non, non, en mobylette. Mais ça va être long ? Parce que au bureau on va m'attendre, il faudrait que je les prévienne.



- Ça dépendra de votre collaboration. Et dans la nuit du samedi 12 Avril qu'est-ce que vous avez fait ?

- Samedi 12 avril ? répéta Michel en se demandant où les flics voulaient en venir, samedi 12 Avril ?

- Oui, samedi 12 avril 2003, il y a environ deux semaines, où étiez-vous ?

- Ben, nulle part... enfin je crois... enfin comme ça je me souviens pas bien, il faudrait que je réfléchisse...

- Ben réfléchissez, on vous laisse une minute, dit Patrizi en se levant.

Les deux policiers quittèrent la pièce, laissant Michel en proie à ses pensées. Mais qu'est-ce qu'on lui voulait ? Qu'est-ce qu'il avait fait ? C'était quand même pas à cause de Claire ? Tout cela était absurde. Si Giuseppina le voyait !

- Pourquoi vous nous avez menti? Lui demanda Duchêne en reprenant place de l'autre côté de la table.

- Je vous ai pas menti, répondit faiblement Michel.

- Vous n'étiez pas à votre bureau vendredi 19 avril.

- Si ! ...Ah, non ! j'étais malade, je suis resté chez moi. Je suis désolé, j'avais oublié, vous comprenez, j'ai pas l'habitude...

- Ou vous nous cachez quelque chose, coupa Patrizi. Vous avez des témoins de votre présence chez vous ?

- Euh...non. Je vis seul, mes parents sont en Italie.

- Pas de femme, pas de fiancée ?

- Non, j'ai un chat, depuis trois jours, mais enfin, ça vous intéresse peut-être pas...

- En effet, rétorqua Duchêne, ici c'est pas la SPA, c'est le commissariat, et il faudrait peut-être bien commencer à nous dire la vérité.

- .... ??

- Yvette Eyadé, ça vous dit quelque chose ?

- Non, enfin je crois pas, c'est qui ?

- Ici, c'est pas toi qui pose les questions, c'est nous, précisa Patrizi qui venait de passer au tutoiement pour déstabiliser le suspect, et Sonia Mektoub, ça te dit quelque chose ?

- Non, non... enfin je crois pas, mais c'est peut-être quelqu'un que j'ai rencontré, mais pas quelqu'un que je connais bien... mais de temps en temps on croise des gens et...

- Et on les viole, c'est ça que tu voulais dire ?

- Ah non, non, non, moi j'ai jamais violé personne. Tout le monde pourra vous le dire. Je suis correct. Si la femme veut pas elle veut pas. Je sais pas qui est-ce qui a pu vous raconter un truc pareil mais c'est faux.

- C'est qui tout le monde ? Tes petits copains nazis ?

- J'ai pas de copains nazis, répondit Michel qui se sentait au bord des larmes.

D'accord, il connaissait Jeannot qui affichait des idées d'extrême droite, mais est-ce qu'on pouvait pour autant parler de nazisme ? Même Giuseppina préconisait de temps à autres de voter pour le Front National !

L'interrogatoire se prolongea encore un long moment. Les questions se succédaient à un rythme soutenu et Michel avait l'impression de perdre la raison. Les flics faisaient une fixation sur une certaine Yvette Eyadé, que, d'après eux, il aurait fait disparaître quelques jours auparavant. Il finit par comprendre qu'on l'avait arrêté, non pas parce qu'il prenait des photos comme il l'avait cru, mais parce qu'un individu, connu sous le nom du Photographe, et qui sillonnait chaque jour la plage, était suspecté d'avoir fait disparaître la fameuse Yvette. Le Photographe, son Photographe, serait donc un criminel ! Il tenta en vain d'expliquer à Patrizi et Duchêne qu'il était l'innocente victime d'un quiproquo, mais on lui rétorqua que c'était lui, et non pas un grand maigre inconnu, qui avait été pris la main dans le sac (et le doigt sur le déclencheur).

Par contre, il réussit, quasi miraculeusement étant donné l'état de stress dans lequel il se trouvait, à se souvenir que le samedi 12 avril il avait passé la soirée chez lui avec Jean Marc qui avait installé les programmes sur son ordinateur. Il fournit immédiatement les coordonnées de son collègue aux policiers. Malheureusement chez lui il n'y avait que le répondeur et le numéro de son portable resta muet.

Le commandant Portal, qui était venu mettre son grain de sel dans l'affaire, ordonna une perquisition à son domicile et trois policiers se rendirent Boulevard Saint Roch. Ils fouillèrent l'appartement de fond en comble, ne trouvèrent rien et embarquèrent l'ordinateur. Ils firent aussi le tour des voisins pour s'informer sur Michel. Leurs réponses ne firent guère avancer l'enquête, personne n'ayant rien à signaler d'anormal dans son comportement et nul ne se souvenant de l'avoir vu, ou non, le vendredi de la disparition d'Yvette. Par contre la voisine du quatrième, une veuve d'origine italienne qui adorait mettre son nez dans les affaires d'autrui, et à qui

Giuseppina avait confié la tâche de veiller sur son enfant chéri, ne put résister à la tentation de téléphoner en Calabre pour alerter les parents du suspect.

Le choc de la révélation faillit bien tuer net la mamma qui avait le cœur fragile. A peine remise de ses émotions elle ordonna à Rocco de préparer la voiture. Il s'agissait d'une erreur judiciaire et ils devaient aller immédiatement à Nice pour faire jaillir la vérité.

Au commissariat la garde à vue venait d'être prononcée et Michel, à qui on avait retiré sa ceinture, ses clés et son portable était sur le point d'être accompagné dans une cellule, quand il eut l'idée d'exiger la présence d'un avocat. On ne pouvait pas le lui refuser. Il n'en connaissait qu'un, ou plutôt qu'une, cette peste de Maria Angela !

Peste ou pas, par chance, elle était à son cabinet niçois et elle se précipita pour venir à la rescousse de ce pauvre Michele.

A l'écoute des motifs de la garde à vue elle éclata de rire.

- Toi ?! T'es soupçonné d'avoir violé une fille, d'en avoir séquestré une autre, qu'on a pas retrouvée, et de faire partie d'un groupe de nazis ? C'est quoi ce délire ?

- Je sais pas, je te jure, j'y comprends rien. Ils me prennent pour quelqu'un d'autre.

- Mais comment ils t'ont arrêté ?

- Parce que je prenais des photos sur la plage...en cachant l'appareil.

- Ça au moins ça m'étonne pas de toi !

- Je sais qui c'est le mec qu'ils recherchent.

- Tu le connais ?

- Non, je le vois passer tous les jours, c'est lui qui m'a donné envie de faire des photos. J'ai essayé de leur expliquer, mais ils m'écoutent pas.

Maria Angela retint son rire, elle aimait bien Michel. Ce n'était pas un homme qu'elle voyait assis en face d'elle dans un bureau du commissariat, mais le petit Mikéléle de l'Ariane que les mammas l'avaient chargé de protéger et qu'elle trahissait sans cesse. Elle posa la main sur la sienne pour le rassurer et lui promit de le tirer de là au plus vite. Puis elle lui posa des questions, est-ce qu'il avait eu des contacts involontaires avec des membres de groupes d'extrême droite ? Est-ce qu'il connaissait la jeune fille qui avait disparu ? Comment elle s'appelait déjà ?

Yvette Eyadé ? Il était sûr ? Yvette Eyadé, la petite Togolaise qui avait été séquestrée ? Michel, évidemment, ignorait tous ces détails et un étonnement de plus en plus grand se lisait sur son visage. « On est même passées chez Lavirus ensemble ! » ajouta Maria Angela.

Sur le plan anecdotique la coïncidence était amusante, mais sur le plan pratique elle n'apportait aucun élément nouveau, si ce n'était que si on ne retrouvait pas la jeune fille, la célébrité guettait Michel. Il pensa avec horreur à Giuseppina et supplia Maria Angela de ne pas la prévenir.

Malheureusement, comme nous le savons déjà, c'était trop tard, la nouvelle avait fait son chemin et Rocco était au volant de sa Fiat Panda.

Au moment où Maria Angela quittait le commissariat elle tomba nez à nez avec Francette, le commandant Portal lui avait demandé de venir pour une éventuelle reconnaissance du suspect (celui-ci aurait pu, par exemple, rôder autour de chez elle ou du salon de coiffure), qui lui tomba dans les bras en pleurant.

Cette scène pour le moins étrange, les familles des victimes étant généralement peu disposées à se faire consoler par les avocats des prévenus, se déroula sous les regards surpris des policiers.

« Putain, quand y a trop de bonnes femmes, c'est toujours le bordel ! » constata finement Patrizi.

Bien évidemment Francette ne reconnut pas Michel qu'on lui montra derrière une vitre sans tain, une pancarte avec un numéro autour du cou.

Il fut ramené dans une cellule et elle retourna au Black and White.

## CHAPITRE XVIII

### *Jour J : tendre jeudi*

A seize heures cinquante-cinq de ce fameux jeudi (inoubliable pour les protagonistes de cette histoire) Francette pénétra dans le salon de coiffure Black and White.

A seize heures, la voiture qui contenait Nico, Momo et Aziz avait enfin quitté l'autoroute pour s'engager sur la Promenade des Anglais. Le voyage avait été long et pénible. Juste avant Lyon, Nico, qui avait pris le volant au départ, avait été victime d'une crampe au mollet. Dans l'incapacité de conduire il avait dû se résoudre, à contre cœur, à céder sa place. Aziz s'était proposé, mais comme il n'avait pas le permis et que Nico tenait à sa voiture comme à la prunelle de ses yeux, sa candidature avait été refusée. Il ne restait plus que Momo. Malheureusement celui-ci conduisait remarquablement mal. En butte incessante aux remarques désobligeantes de Nico il avait fini par se vexer, avait arrêté la voiture sur le parking d'une station service et refusé de continuer dans ces conditions. Il avait alors fallu attendre que le mollet de Nico soit suffisamment décontracté pour repartir. Une centaine de kilomètres plus loin le pneu avant gauche avait éclaté ce qui avait entraîné un nouvel arrêt. A la hauteur de Salon de Provence Momo s'était trompé en faisant le plein et avait rempli le réservoir avec du super sans plomb au lieu de le remplir avec du gasoil. Par bonheur, Nico, qui revenait des toilettes à ce moment là, s'était rendu compte de la bévue et on avait évité le pire. On avait néanmoins dû vider entièrement le réservoir, ce qui avait pris du temps. Pour finir Diego s'était soulagé sur le siège arrière et l'intérieur de la voiture puait la pisse de chien. Les cent derniers kilomètres s'étaient déroulés dans un silence pesant.

La bonne humeur leur était revenue en attaquant la double voie de la Promenade. La mer brillait, les palmiers balançaient leurs longues feuilles, il faisait chaud et ils étaient en vacances.

Ils avaient bu une bière sur une terrasse en échangeant des propos amènes sur la vie et les multiples surprises qu'elle dispensait généreusement.

Restait à trouver Yvette. La tâche n'était pas si simple. Au fruit d'un considérable effort de mémoire Aziz s'était souvenu que le salon de coiffure de Francette avait pour nom Black and White. Mais Nice étant probablement la ville de France où il y a le plus de coiffeurs (de médecins et de chiens d'appartements), cet élément s'était révélé

insuffisant. Ils avaient consulté l'annuaire du bar, malheureusement il manquait des pages à la rubrique coiffeur.

Trente minutes après l'arrivée de Francette à Black and White, le téléphone sonna, c'était le salon de Belleville, on était vraiment désolé de lui apprendre qu'aucun Chehid, ni Chahid, de la Courneuve n'avait de fils nommé Aziz. Elle commençait tout juste à leur expliquer qu'un suspect avait été arrêté, mais qu'après avoir parlé avec son avocat elle était arrivée à la conclusion que ce n'était pas lui le coupable, quand elle vit apparaître Nico, suivi de Momo, lui-même suivi d' Aziz qui tenait Diego dans ses bras, elle en resta la bouche ouverte et le combiné en l'air. Puis elle poussa un long cri dans lequel la joie de les voir se mêlait à l'angoisse de la disparition d'Yvette, et finalement, s'effondra, en larmes, contre l'épaule d'Aziz, qui ne s'attendait pas à cet accueil. Pour être honnête, il avait jusqu'à cet instant, eu peur de se faire jeter comme un malpropre (ce qui serait probablement arrivé si la situation avait été différente).

Il lui tapa gentiment dans le dos en jetant à Momo et Nico des regards surpris.

Là-dessus Francette, parfois relayée par Sylvie, leur raconta les événements des derniers jours.

Aziz pâlit et serra des dents.

« Putain de salaud ! » dit Momo.

« Pourriture de fachos! » ajouta Nico.

Ils étaient plantés au milieu du salon, bras ballants, face à Francette et Sylvie, quand une petite voix aiguë se fit entendre derrière eux.

« Bonjour ! J'ai trouvé cette lettre sur le pare-brise de ma voiture, je pense qu'elle vous est adressée. »

Tous les regards convergèrent alors sur la petite dame au nez pointu qui était debout, raide comme un passe-lacet, dans la porte du salon, tenant du bout des doigts une enveloppe rose.

- Madame, vous désirez ? intervint Sylvie qui n'avait pas bien compris de quoi il retournait.

- Je ne désire rien, Mademoiselle, je suis seulement venue pour apporter cette lettre, que j'ai trouvée ce matin sur le pare-brise de ma voiture et qui porte l'adresse de votre salon, expliqua Madame Truchon avec une pointe d'agacement dans la voix. Elle voulait bien faire une bonne action et rendre service, mais elle n'allait quand même

pas mettre toute sa soirée à la disposition du personnel d'un salon de coiffure, moitié africain de plus est.

Sylvie fit un petit sourire d'excuse et prit la lettre que la petite dame lui tendait.

- Fais voir, fais voir, on dirait l'écriture d'Yvette s'exclama alors Francette.

Elle arracha l'enveloppe des mains de Sylvie et la déchira vivement. Elle en sortit une feuille de papier et lut :

- *Je sui prisonnaire ché Xavier Laferre-Ambite, rue Gui Glia, en fasse du jardin. Au secours.*

*Yvette.*

- C'est Yvette ! s'écria-t 'elle, c'est Yvette !

Tout le monde, y compris Madame Truchon se précipita vers elle et un soupir de soulagement parcourut le salon.

-De bonnes nouvelles, j'espère ? s'enquit la factrice occasionnelle, qui était aussi curieuse que son nez était pointu (ces deux caractéristiques allant souvent ensemble).

- Oui, oui, merci beaucoup Madame, répondit Francette reprenant un peu ses esprits, quand avez-vous trouvé cette lettre ?

- Vers midi, mais je pense qu'elle était sur mon pare-brise depuis la veille, regardez, l'enveloppe est peu abîmée...Vous savez tous les jeudis je vais déjeuner avec ma sœur à Saint Laurent du Var. Comme nous sommes seules toutes les deux...

- Ah, oui, bien sûr, ça vous fait de la compagnie, dit Sylvie pour permettre à Francette de lâcher la discussion.

- Vous comprenez, je suis veuve, mon mari était médecin militaire...si vous saviez tous les voyages que nous avons...

- Et si vous saviez c'qu'on s'en fout, glissa Nico à mi-voix.

- ...faits, continua imperturbablement Madame Truchon qui en plus d'avoir le nez pointu, d'être curieuse et bavarde comme une pie, souffrait d'un léger problème d'audition qu'elle s'obstinait à nier. Nous avons vécu cinq ans à Abidjan, vous savez, je connais bien les Africains, et vous Mademoiselle, vous êtes d'où ?

- De France, Madame, je suis française, répondit Francette qui commençait à en avoir marre et qui n'avait pas la moindre envie de prolonger la discussion.

Sur ses paroles Sylvie, hochant aimablement la tête et semblant prêter la plus grande attention à sa conversation, prit délicatement Madame Truchon par le bras et la

raccompagna à la porte, qu'elle tint ouverte le temps que l'importune se décide enfin et à contre cœur, à vider les lieux de sa présence.

- Et merci encore de nous avoir apporté cette lettre !

A l'arrière on piaffait d'impatience. Le message d'Yvette avait circulé de mains en mains et le commando parisien était prêt à l'action.

- Bon, c'est où cette rue Glia ? demanda Aziz, on y va.

- C'est pas loin, vous avez une voiture ?

- Ouais, ouais, au coin de la rue, c'est parti !

Huit minutes plus tard Nico négociait habilement un créneau en bas de l'immeuble où le sinistre Labite-Anfert se dévorait les ongles sur le carrelage de la salle de bains tandis qu' Yvette, qui maintenant avait de la fièvre, se morfondait sur le canapé en réfléchissant à de nouvelles stratégies.

Elle fut tirée de ses pensées par la sonnerie de l'interphone.

- Oui ? dit elle péniblement, sa gorge lui faisait de plus en plus mal et elle avait des difficultés à parler.

- Bonjour, lui répondit une voix qui lui était familière mais qu'elle parvint pas immédiatement à connecter avec son propriétaire, je voudrais voir Yvette Eyadé.

C'était Aziz qui parlait, mais suivant une tactique élaborée à la hâte dans la voiture, il avait adopté le ton sentencieux d'un représentant de la loi.

- C'est moi, répondit la voix rauque.

- Yvette ! C'est moi ! C'est Aziz !

- Aziiiiiz !! Aziiiiiz !! Comment tu m'as retr'ouvée ?

- On a reçu ta lettre, j'ai eu peur...

- Bon, ben tu nous ouvres ? intervint Francette.

Ils étaient tous les quatre massés autour de l'interphone.

- Je peux vous ouvr'ir en bas, mais j'ai pas la clé de l'appar't...

- Merde, comment on va faire ?

- Comme d'hab, dit Momo d'un ton tranquille.

- Ouah, y a Momo aussi ? S'écria péniblement Yvette.

- Et Nico, on est là tous les trois, mais toi ça va ?



- Ouais, ouais, je suis plus en danger. Démerdez-vous pour r'entrer, mais faites attention aux voisins, je suis au cinquième. Oh, ce que je suis contente que tu sois là...

Sur cette dernière phrase la conversation pris un tour plus intime et Nico alla à la voiture chercher le kit du parfait cambrioleur qu'il avait posé dans le coffre, au cas où, en partant de Paris.

A son retour on s'accorda sur un plan sommaire, Nico et Aziz, les spécialistes, se chargeraient de la porte pendant que Francette et Momo feraient le guet.

A dix-sept heures quarante-sept Momo, qui faisait le pied de grue dans l'entrée de l'immeuble, entendit une clé tourner dans la serrure du portail. C'était Madame Truchon qui regagnait son domicile. Il eut juste le temps de se précipiter dans le local à poubelles, de se saisir de son portable et d'appeler Francette qui veillait devant la porte de l'ascenseur du cinquième étage.

- Y a la vioque de tout à l'heure qui vient de prendre l'ascenseur !

- Quel étage ?

- J' sais pas, planquez-vous !

Aziz et Nico remballèrent leur matériel et se ruèrent dans l'escalier en compagnie de Francette mais, personne ne sachant où allait apparaître la petite dame au nez pointu, ils choisirent de se disperser dans les étages, individuellement il serait plus difficile à l'arrivante de les reconnaître.

Indifférente à toute cette agitation Madame Truchon sortit de l'ascenseur au cinquième étage et se dirigea vers chez elle. En passant elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à la porte de son voisin, un jeune homme bizarre et peu sympathique qui avait depuis peu remplacé un vieillard cacochyme et pitoyable qui était la honte de l'immeuble.

« Décidément, se dit-elle, cet appartement ne sera jamais occupé par des gens bien, enfin c'est toujours mieux que des arabes ou des noirs ! Quand je pense à ce salon de coiffure... et cette lettre... c'était sûrement une affaire bizarre, j'aurais peut-être mieux fait d'aller à la police... ».

Tout en remuant ces pensées d'un affligeant manque d'humanité dans sa petite tête bouclée, elle pénétra dans son appartement et en referma la porte.

Les spécialistes de la serrure récalcitrante reprirent leur poste et, trois minutes plus tard, Aziz serrait Yvette dans ses bras.

« Eh ben alors ! dit Momo qui venait de les rejoindre, c'est toujours nous, qu'on te sauve ! Si on était pas là ... »

Une fois les embrassades terminées Yvette leur raconta son aventure, en omettant un détail qui aurait pu agacer Aziz. Oui, son agresseur avait essayé de la violer, non, il n'y était pas arrivé, fut, et demeura à jamais, leur version officielle de l'affaire. Pour le reste elle multiplia les détails et présenta Labite-Anfert sous son jour le plus sombre.

Elle avait beau trembler de fièvre elle n'avait rien perdu de son intelligence et un plan de vengeance commençait à se dessiner dans son esprit, aussi, quand Francette suggéra naïvement d'appeler la Police elle lui répondit qu'il y avait sûrement mieux à faire. Francette, qui avait le respect de la loi, insista, mais Aziz, Momo et Nico prirent immédiatement le parti d'Yvette.

- Tu sais, expliqua Nico, nous les keufs, on s'en méfie. Si vous leur amenez ce connard il va leur parler de nous et bonjour les ennuis.

- Il vous a pas vus, vous allez nous attendre chez moi et nous on s'occupe des flics.

- Et t'as fait comment pour ouvrir la porte ? T'as crocheté la serrure ? Ça tient pas la route.

- Bon, pendant que vous réfléchissez moi je vais lui casser la gueule à cette enflure! dit soudain Aziz, où il est ?

- Dans la salle de bains, fais attention c'est un tordu !

- T'inquiète, à trois contre un, on va en venir à bout. »

Ils en vinrent effectivement à bout. Après l'avoir extirpé sans ménagement de sa prison ils le bâillonnèrent avec une serviette de toilette, l'immobilisèrent sur le tapis du salon et le bourrèrent consciencieusement de coups de poings et de coups de pied. Se souvenant qu'il était soupçonné du viol d'une jeune fille Francette, prise d'un élan de colère, lui balança une violente paire de claques, qu'elle regretta immédiatement car on lui avait appris, et elle en était convaincue, que la doctrine œil pour œil et dent pour dent ne faisait guère avancer l'humanité mais la confinait au contraire dans un minable obscurantisme dont les pauvres étaient les éternels boucs émissaires.

Elle détourna les yeux du passage à tabac et essaya d'en éloigner sa sœur en lui exposant ses pensées non violentes.

- T'as r'aison, répondit celle-ci, mais lui c'est pas un pauvr'e, il est bourré de fr'ic, d'ailleurs...je cr'ois je sais ce qu'on va fair'e. Aziz ! C'est bon ! Attachez-le dans une chambr'e du fond, j'ai une idée.

- C'est simple, commença-t' elle, quand ils se furent installés autour de la table de la cuisine. On va pas aller chez les flics, mais on va se venger. Ce mec, il est super riche et nous pour l'instant, on a pas de thunes. En plus de cet appartement, il a une maison à Paris, j'ai trouvé les papiers. Ah, au fait ça veut dire quoi la croix des fachos ?

- La croix gammée, comme ça ? demanda Nico en la dessinant du doigt sur la table, c'est le symbole nazi.

- C'est des pourris ?

- Pire que ça, pourquoi ?

- Il y en a plein dans un carton avec des livres des drapeaux et d'autres trucs.

- C'est bien un facho alors, on a eu raison de lui casser la gueule, il a intérêt à s'en souvenir.

- Donc, repr'enons, il a pas de famille et il est plein de thunes.

- On le bute et on lui prend ses ronds, suggéra tranquillement Momo.

- Ah non, alors ! s'écria Francette, si vous faites ça c'est moi qui vous dénonce. On doit pas se faire justice soi-même c'est...

- Non, on le bute pas, coupa Yvette. On va pas prendre des risques pour un conard pareil. On le bute pas, mais on le menace de le faire si il va pas à la banque avec nous pour retirer tout le fric qu'il peut. J'ai trouvé ses relevés, il a trois banques, on lui fait prendre le maximum, ensuite on l'emmène dans une agence de voyage, il s'achète un billet d'avion et l'on l'expédie en Argentine.

- Pourquoi en Argentine ?

- Parce qu'il a de la famille là-bas et qu'on est pas des monstres. Mais avant de partir il nous fait une lettre ou un papier, ou quelque chose d'autre, d'officiel, pour dire qu'à partir de maintenant il nous prête, gratos, cet appartement, pour toujours.

- Ouah ! Pas con ! dit Aziz .

- Chapeau ! ajouta Momo !

- Bien vu ! renchérit Nico.

Francette resta muette car elle ne savait pas trop quoi penser. D'un côté elle désapprouvait totalement cette façon expéditive de régler une affaire qui aurait dû être entre les mains de la justice, de l'autre, si elle se mettait à la place d'Yvette et de ses

sauveurs il fallait bien reconnaître que cette solution était alléchante. C'est alors qu'elle se souvint de Michel.

- Meeerde ! Le mec !

- Quel mec ? demanda Yvette

- Le mec qu'ils ont arrêté, on peut pas le laisser en prison.

- Ils avaient arrêté quelqu'un ?

- Oui, un mec qui prenait des photos à la plage, ils l'ont confondu avec celui-là. Ah ! Et puis tu connais son avocat, c'est Angela La Rosa.

La discussion roula quelques instants sur les multiples hasards et coïncidences que réservait le destin avant de revenir au cas Labite-Anfert. La proposition d'Yvette fut adoptée à la majorité des voix. On ne nota qu'une abstention, celle de Francette qui refusait de prendre parti et qui insistait pour que sa sœur se rende immédiatement au commissariat afin que la liberté soit rendue à un innocent.

A cet instant son portable sonna, c'était Sylvie qui n'en pouvait plus d'attendre. Elle la rassura sur le sort d'Yvette mais ne donna aucun détail supplémentaire car les quatre paires d'yeux qui étaient braquées sur elle lui enjoignaient vigoureusement de se taire et qu'elle ne voulait pas être à l'origine d'une dispute.

Comme elle continuait à insister pour que celui qui avait failli être la victime d'une erreur judiciaire soit libéré immédiatement, Nico, regardant sa montre, lui expliqua qu'il était dix-neuf heures, donc trop tard pour le commissariat, et qu'une nuit en prison n'avait jamais tué personne. Momo et Aziz saluèrent la pertinence de la remarque et on décida qu'Yvette se rendrait à la police le lendemain matin.

- Oui mais, fit remarquer Francette qui s'obstinait à trouver des défauts au plan d'Yvette, si l'autre sait qu'elle est allée à la police et qu'elle a pas parlé de lui, il peut y aller et nous dénoncer.

- Y a qu'à pas lui dire, suggéra Momo calmement, on a pas de comptes à lui rendre, de toute façon, on va pas le lâcher.

- Momo, c'est la voix de la sagesse, dit Aziz en arrêtant de presser ses lèvres contre celles d'Yvette.

- Mais quand même, répéta Francette qui n'était pas disposée à lâcher le morceau, ce mec il est soupçonné d'avoir violé une fille. Toi tu te seras vengée, mais elle ?

- Il est accusé de viol ?

- Oui, c'est dégueulasse, il doit payer pour ça.

- Eh ben on file des ronds à la nana, proposa Nico, si tu le balances aux keufs, il va faire deux ans de tôle, la nana elle aura rien, et lui quand il sortira il sera prêt à recommencer. La prison, ça a jamais calmé personne.

- C'est une super' idée, convint Yvette.

- Et puis il y a autre chose continua Francette, tu veux qu'il te fasse un papier disant qu'il te laisse l'appartement, mais c'est pas si simple, il faudrait faire un acte de vente chez le notaire, tu te vois chez le notaire avec lui et les trois autres derrière qui le menacent ? Ça va pas. Ou alors tu fais un bail, avec un loyer, parce qu'il y a les impôts locaux, les déclarations de domiciles, tous ces trucs là, l'administration, on peut pas faire n'importe quoi, sinon ça serait le bordel, tout le monde prendrait les maisons des autres. C'est protégé la propriété en France.

- C'est sacré même, ajouta Nico, c'est bien, ton plan, mais il faut encore réfléchir, sinon tu vas te faire baiser.

- Oui, vous avez r'aison, mais on va tr'ouver une solution.

Comme il fallait bien s'organiser pour la soirée et qu'Yvette avait mal à la tête, la suite de la discussion fut remise à plus tard. Ils décidèrent de tous passer la nuit chez Labite-Anfert. Francette sortit faire quelques courses pour le dîner avec Nico, Momo s'affala devant la télé et les amoureux sur un lit .

Ils en étaient aux premières caresses quand un couinement s'échappa du couvre lit et qu' un museau pointu apparut.

- C'est quoi cette horreur ? s'exclama Aziz

- C'est son r'at, il s'appelle Adolf.

- Il a un rat ?

- Oui, c'est son animal. C'est bizarr'e, hein ?

- Attends...attends...ça me fait penser, j'ai une surprise...reste-là ! Je vais à la voiture et je reviens.

Trois minutes plus tard, Aziz, essoufflé, déposait Diego sur le lit.

- Il est à toi ? demanda Yvette stupéfaite

- Oui, il s'appelle Diego, tu sais, j'ai pas eu le temps de te dire, mais on a été virés du squat, lui, je l'ai trouvé le lendemain quand je suis retourné pour récupérer des trucs. Je me sentais super seul, alors je l'ai gardé.

- Alor's c'est un animal ! T'as un animal ? T'as vr'aiment un animal ?

- Ouais, mais bon, c'est rien de...
- Et on va avoir' de l'ar'gent et une maison !
- Ouais, enfin c'est pas encore fait non plus...
- Donc c'est toi !
- Oui, c'est moi, si tu pouvais m'expliquer, là je te suis plus...
- C'est rien, dit Yvette en riant, c'est rien, tout va bien.

Et voilà, finalement Mamadou ne s'était pas trompé ! Tout en se laissant aller dans l'ivresse du moment elle lui adressa un message occulte de reconnaissance, puis elle pensa à sa grand-mère, puis elle ne pensa plus à rien et le plaisir les submergea...

Pendant que Michel se désolait dans sa cellule, Xavier mangeait sans appétit et avec difficultés (il avait reçu un mauvais coup dans la mâchoire), le repas que Momo avait posé devant lui, sur le rebord de la baignoire. C'était pourtant délicieux et, dans la salle à manger on se régala joyeusement. Le vin coulait à flot et l'ambiance était des plus plaisantes. Même Francette commençait à se laisser aller et à goûter aux charmes de la soirée. Les amoureux étaient scotchés l'un à l'autre, Nico racontait des blagues et Momo se goinfrait sans retenue.

Le dîner fini Yvette se sentait mieux et les débats reprirent. Ils s'accordèrent pour décider que les opérations banque, agence de voyage et envoi de Labite-Anfert sous d'autres tropiques devaient être menées dans l'urgence. Au vu des relevés de banque ils estimèrent pouvoir récupérer la coquette somme de 300 000 euros, qui seraient à répartir de la façon suivante : Yvette, Francette, Aziz, Momo et Nico prendraient chacun cinquante mille euros et les cinquante mille restants seraient pour la jeune fille que l'enflure avait violée. La situation se compliqua légèrement quand Francette, déclara, outrée, qu'il était hors de question qu'elle empoche ne serait-ce qu'un centime, de cet argent illégalement acquis. Il fut alors convenu de laisser cette somme de côté en cas de frais annexes.

Puis on revint sur l'argument appartement, là aussi tout le monde, à part Francette qui avait des réticences, s'accorda sur le fait qu'il serait véritablement stupide de laisser filer une affaire pareille. Aziz et Yvette n'avaient pas de domicile et Momo était père de deux enfants qui n'étaient jamais venus sur la Côte D'Azur. Lafite-Ambert, lui était seul, il avait une maison à Paris, un capital bloqué qui lui fournissait des revenus et c'était un salaud. Autrement dit la confiscation de son appartement ne pouvait être assimilée à une injustice mais relevait, bien au contraire, d'une élémentaire notion

d'équité sociale. Par contre Francette avait raison, on ne pouvait pas faire n'importe quoi n'importe comment et, malheureusement, ni les uns ni les autres n'étaient des légistes. Nico avait renoncé à l'apprentissage du savoir trois mois avant le bac, Aziz était titulaire d'un CAP de soudeur, Momo avait craqué au niveau de la quatrième, Francette s'était consacrée à la coiffure et Yvette avait eu d'autres soucis, bref aucun d'entre eux n'avait idée de la marche à suivre. Consulté, Xavier refusa de coopérer et on renonça à le contraindre car on le soupçonna d'être capable de ruser et d'écrire n'importe quoi.

- J'ai une idée, dit finalement Yvette qui manifestait depuis le début de réelles aptitudes de chef de bande, on va demander conseil à Angela.

- L'avocate ? T'es folle ! Jamais elle t'aidera s'écria Francette indignée.

- Pourquoi pas ? demanda Nico, les avocats ils sont pas tous clean et puis on lui demande pas grand chose. On a même pas besoin de lui dire ce qui s'est passé. Tu la fais venir, on sort l'autre de sa salle de bains, on lui explique que c'est un pote, qu'il part vivre en Argentine et qu'il veut te laisser la baraque, elle lui dicte ce qu'il faut écrire et c'est bon.

Une fois la proposition acceptée Yvette prit le portable de Francette et téléphona à Maria Angela. Passant une bonne partie de sa mésaventure sous silence, et arrangeant la vérité à sa façon, elle raconta à cette dernière qu'elle avait passé ces derniers jours chez un ami, qu'elle avait été malade, qu'elle n'avait pas pu téléphoner à sa sœur, qu'elle était désolée pour le pauvre malheureux qui dormait en prison par sa faute et qu'elle se rendrait à la police dès le lendemain matin. Maria Angela écouta en silence cette avalanche d'informations qui confirmaient l'innocence, dont elle n'avait jamais douté, de ce pauvre Mikélélé. Enfin Yvette aborda le motif de son appel en lui demandant de passer le lendemain rue Guiglia l'aider à régler un petit problème d'ordre, disons, juridique. Elle accepta et Yvette raccrocha.

La fin de la soirée fut consacrée à l'organisation logistique des différentes actions à mener. Le trio masculin escorterait Labite-Anfert dans les pérégrinations bancaires et se chargerait de l'achat du billet pour l'Argentine, un aller simple, départ immédiat, et à n'importe quel prix, les deux filles iraient à la police où Yvette raconterait la version de l'affaire qu'elle venait d'expérimenter avec Maria Angela. Ils se retrouveraient ensuite rue Guiglia vers midi pour mettre sur pied une petite mise en scène destinée à leur amie avocate. Sur ce il était tard, les amoureux avaient à nouveau envie d'intimité, et la séance fut déclarée close.

## CHAPITRE XIX

### *Surprise !*

Le vendredi matin, Yvette exposa à Xavier le traitement qu'on lui avait réservé et ce qu'on attendait de lui, comme il sentait dans son dos la présence musclée des trois individus qui l'avaient tabassé la veille, il se contenta d'acquiescer en opinant du bonnet. Il avait mal au nez, aux côtes, aux jambes et au dos, il avait envie de pleurer et se sentait prêt à donner n'importe quoi pour que ce cauchemar s'arrête, ça tombait bien c'était précisément des subsides qu'on lui réclamait. La perspective d'être expédié à Buenos Aires l'effrayait au plus haut point, mais finalement moins que celle d'aller en prison, ce qui le guettait si on le livrait à la police, puisque, prit-on la peine de lui expliquer, il était soupçonné de viol, ce qui, il était bien placé pour le savoir, était exact. Histoire de lui enlever toute velléité de fugue Yvette lui assura que, le cas échéant, elle affirmerait aux policiers qu'elle aussi avait dû, à son corps défendant, subir ses violents assauts sexuels. Il n'avait par conséquent aucune chance d'échapper à la réclusion.

Flanqué de ses trois gardes du corps Xavier s'en fut donc vider ses comptes en banque. Une fois dans la rue la peur qui le tenaillait depuis la veille relâcha légèrement son étreinte. N'étant pas particulièrement attaché à une fortune dont il profitait peu, le fait de donner son argent à cette bande de noirs et d'arabes le contrariait plus que celui de perdre trois cent mille euros.

Au guichet de la Société Générale il envisagea un moment de fausser compagnie à ses gardiens et d'alerter le personnel, mais les arguments d'Yvette lui trottaient dans la tête et la pensée de la prison le maintint dans le droit chemin.

A l'agence de voyage il acheta un billet pour Buenos Aires, via Madrid, départ le jour même à 17 heures trente et, curieusement, ressentit en empochant le billet un vague sentiment de satisfaction. Il n'était pas maître de ses décisions, il obéissait à une volonté supérieure à la sienne, c'était facile, presque rassurant. Il ne s'appartenait plus, mais s'était-il jamais appartenu ?

- Bonjour', je voudrais voir le commandant Por'tal, dit Yvette à une petite brune à la mine revêche qui officiait à l'accueil du commissariat.



- C'est à quel sujet ? demanda celle-ci en levant le nez du magazine qu'elle feuilletait en cachette.

- Au sujet d'une disparition dit Francette, dites-lui qu'Yvette Eyadé est là.

La petite brune les dévisagea d'un air méfiant, on lui avait donné l'ordre de filtrer les indésirables qui venaient se plaindre pour rien et faisaient perdre du temps aux inspecteurs. Contrairement à ce que semblait croire une partie non négligeable des visiteurs qui défilaient devant elle, les forces de police n'avaient pas pour vocation de retrouver les chiens et les chats perdus ou de régler les disputes de voisinage et elle même n'était pas une assistante sociale à qui on pouvait raconter pendant des heures ses déboires conjugaux.

Comme ses deux interlocutrices insistaient et qu'il lui semblait avoir vu la veille une des deux en compagnie de Portal elle se décida finalement à l'appeler.

Yvette lui raconta la version officielle de l'affaire et s'excusa à plusieurs reprises pour les dérangements que son insouciance, voire même sa négligence, avait occasionnés. Francette ne dit mot car elle détestait mentir et tenait à montrer à sa désapprobation à sa sœur.

Le commandant Portal écouta en silence l'histoire qu'on lui racontait. Il avait l'impression, diffuse et presque imperceptible, que la jolie Mademoiselle Eyadé lui mentait, mais son histoire était cohérente et elle était souriante et sûre d'elle. Elle s'inquiéta de savoir si le suspect serait libéré et le commandant lui affirma que cela serait fait dans la matinée, d'autant que l'alibi qu'il avait fourni pour le soir du viol s'était révélé exact. A la suite de quoi il infligea aux deux sœurs un petit couplet moralisateur destiné à leur faire comprendre que la Police était une institution sérieuse et qu'à l'avenir elles étaient priées de réfléchir à plusieurs reprises avant de lancer ses inspecteurs, qui avaient mieux à faire, ajouta Partizi qui passait par là, sur des fausses pistes, et de faire arrêter des innocents.

Yvette baissa la tête d'un air penaud, signa un document qu'on lui tendait, s'excusa encore, remercia, s'excusa à nouveau et quitta le commissariat suivie de Francette qui n'avait toujours pas desserré les dents.

« Je le savais, que c'était une histoire à la mord-moi-le nœud, dit Patrizi à Portal quand les deux jeunes femmes furent sorties, ça se sentait dès le début, avec les femmes faut toujours se méfier. »

Michel était libre. La nuit en cellule avait été horrible, elle lui avait rappelé un cauchemar qu'il avait fait quelques semaines auparavant. Il n'avait pratiquement pas fermé l'œil et se sentait au bord de la crise d'asthme. Heureusement, au matin les choses s'étaient arrangées. Les flics avaient retrouvé Jean-Marc qui avait confirmé avoir passé la soirée du samedi 12 avril avec lui et la nana qu'il était supposé séquestrer avait miraculeusement réapparu.

Quand, vers onze heures, il posa un pied soulagé sur le trottoir, il entendit la voix de Maria Angela qui le hélait. Elle était venue le chercher et cette inattendue marque d'amitié, ajoutée au manque de sommeil et au contrecoup de l'angoisse ressentie pendant environ vingt-quatre heures, le mit au bord des larmes. Ils allèrent boire un café dans un bar puis elle lui proposa de venir avec elle au rendez-vous avec Yvette. Il aurait préféré rentrer se coucher mais elle insista, il devait absolument rencontrer celle qui avait été à l'origine de cette aventure, qui, si on y réfléchissait, était plutôt comique. « Sans elle, tu ne serais certainement jamais allé en prison, elle t'a permis de faire une expérience que tu vas raconter pendant des années, il faut absolument que tu la rencontres, et puis tu vas voir elle est pas banale, je suis sûre que ça va t'amuser. »

Il finit par accepter et ils se rendirent rue Guiglia.

En leur ouvrant la porte Momo resta bouche bée devant Maria Angela. C'était exactement le genre de femme, brune, raffinée, tailleur et talons aiguilles, qui alimentait ses fantasmes. Tétanisé par cette apparition il bredouilla son nom et les escorta jusqu'à la salle à manger où les autres attendaient.

La visiteuse déclina son identité et serra les mains, puis elle présenta Michel ce qui créa un léger embarras étant donné la responsabilité d'Yvette dans son emprisonnement. Francette laissa échapper une exclamation contrite.

Dès le premier coup d'œil, Maria Angela, qui était, comme nous le savons, capable d'analyser rapidement et judicieusement une situation, trouva celle-ci pour le moins étrange. L'homme qu'on lui présenta comme étant le propriétaire de l'appartement était assis, raide et immobile, sur une chaise, encadré à droite par un superbe jeune homme qui répondait au nom d'Aziz, et, à gauche, par un individu dont la physionomie évoquait le repris de justice, nommé Nico. Le crétin qui lui avait ouvert la porte et qui depuis dardait sur elle des regards enflammés, se plaça, mine de rien, debout derrière Xavier Lafite-Ambert (elle avait lu son nom sur la sonnette de l'appartement). Francette semblait boudier, Yvette, qui d'habitude et en toute occasion, affichait une extraordinaire décontraction était un peu mal à l'aise et, par la porte ouverte, Maria Angela crut voir dans le couloir détalier un rat gris suivi d'un chiot noir.

Cela faisait beaucoup.

Yvette l'embrassa et lui proposa de s'asseoir. Francette se précipita vers Michel, et elle se mit immédiatement à lui parler avec l'énergie quasi désespérée de quelqu'un qui ne voulait à aucun prix être impliqué dans les événements qui se déroulaient dans la pièce, mais il ne l'écoutait pas, les yeux arrondis par la surprise et la bouche béante, il venait de reconnaître l'homme qui était assis derrière la table.

Pendant qu'elle prenait place, Maria Angela ne put s'empêcher de noter que Xavier Lafite-Ambert était agité par des tics nerveux, que son nez était tuméfié, et que son épaule droite s'affaissait lamentablement. Le cheveu en bataille et le teint cireux il avait l'air d'un aristocrate décadent attendant que le couperet de la guillotine s'abatte sur son cou maigre. Le peu qu'elle avait vu de son appartement, moulures autour des portes, plafonds hauts et parquets, indiquait, malgré le désordre qui y régnait, un niveau de vie plus que confortable. Elle se demanda quel lien pouvait unir ce piètre personnage, les deux jeunes femmes et les trois individus douteux qui jouaient les gardes du corps.

Elle allait commencer à parler quand elle sentit Michel la tirer par la manche. Elle se tourna vers lui, il se pencha vers elle et murmura en roulant des yeux : « C'est le Photographe ! »

Là dessus Yvette se mit à parler :

- Voilà, je t'ai demandé de venir' par'ce que Xavier, qui est un ami, va aller vivr'e en Ar'gentine et il m'a gentiment pr'oposé de gar'der son appar'tement. Seulement on sait pas écri'r'e un bail et il faut fair'e vite par'ce qu'il doit êtr'e à l'aér'opor't à tr'ois heur'es et demie.

- Vous voulez faire un bail pour une location ? demanda Maria Angela à Xavier qui hocha la tête pour toute réponse.

- Oui, reprit Yvette, comme ça il y aur'a pas de pr'oblèmes administr'atifs. Mais on va mettr'e un tout petit loyer, symbolique.

- Un loyer symbolique...répéta Maria Angela, et vous, vous êtes d'accord Monsieur Lafite ?

L'intéressé hochait à nouveau la tête d'un air lugubre quand le rat et le chien déboulèrent dans la pièce. Xavier se pencha et se saisit d'Adolf qu'il posa sur ses genoux.

L'avocate, se retenant d'éclater de rire, considéra un instant l'assemblée hétéroclite qui l'entourait, puis elle se tourna vers Yvette et lui dit :

- Bon ! Avant de faire quoique ce soit, je voudrais te parler, seule à seule.

Elle sentit un indicible malaise parcourir les membres du petit groupe. Ils échangèrent entre eux des regards interrogatifs

- Ok, dit Yvette, viens, on va au salon.

Michel jeta un coup d'œil apeuré à Maria Angela qui fit un geste de la main pour le rassurer en ajoutant « Francette, je te laisse t'occuper de Michel, vous lui devez bien ça ! »

Au salon, elle s'assit précautionneusement sur un fauteuil sale et défoncé, son interlocutrice se nicha, les jambes repliées, dans un canapé dont l'état n'avait rien à envier à celui du fauteuil.

- Dis donc, il est pas vraiment soigneux ton ami, dit Maria Angela en retirant un paquet de chips à moitié vide de dessous un coussin, et puis c'est quoi toutes ces photos au mur ? Des jambes, des bras...il est bizarre ton ami..

- Oui, il est pas ordinaire, approuva Yvette qui se sentait dans ses petits souliers.

- Bon, maintenant il faut que tu m'expliques ce qui se passe. Je suis prête à t'aider si tu as besoin, mais je n'aime pas qu'on me raconte des histoires. Alors, qui c'est ce Lafite ? Et pourquoi il veut te laisser cet appartement ?

- Ah ! Ça te paraît bizarre ?

- Vraiment, oui !

- Bon, ben je vais te dire la vérité, d'ailleurs c'est mieux comme ça, ça m'embêtait de te mentir'. Ce mec je l'ai rencontré à la plage, il prenait des photos, j'ai trouvé ça rigolo. Après on a fait connaissance, on se retrouvait pour boire le café. Et puis l'autre jour, vendredi dernier, il m'a proposé de venir chez lui. Et là il est devenu méchant, il a essayé de me violer, mais je me suis sauvée et il m'a enfermée dans la salle de bains, et puis quelques jours après je me suis échappée de la salle de bains et je me suis installée dans une chambre, et puis ensuite je suis arrivée le piéger et cette fois c'est moi qui l'ai enfermé dans la salle de bains. Et comme j'avais jeté une lettre pour Francette par la fenêtre, quelqu'un lui a apportée et elle m'a libérée.

- Toute seule ?

- Noon...avec mes amis.

- Tes amis ! Tu les sors d'où ces trois là ?

- Bôôôf...souffla Yvette en se demandant si elle devait vraiment dire toute la vérité. Elle avait entièrement confiance en Angela, mais celle-ci était probablement l'unique personne au monde qui l'impressionnait.

- Bon, le jeune et beau c'est ton copain...

- Comment tu sais ?

- Il te couve du regard ! Au fait, tiens, puisqu'on est sur le sujet, fais moi plaisir explique à l'autre, pas le tatoué, le petit, Momo, que c'est pas la peine qu'il me fasse les yeux doux, ça sert à rien, je n'aime pas les hommes. D'ailleurs non, tu ne lui dis rien, ça va l'exciter ça sera encore pire. Bon, d'où ils viennent ?

- Beuh...soupira Yvette, il n'y a que Fr'ancette qui le sait, c'est eux qui m'ont tr'ouvée chez le notai're, ils m'ont libér'ée et ils m'ont emmenée à la gendar'mer'ie. Tu peux pas savoir' ce qu'ils ont été gentils. Sans eux je ser'ais encor'e dans mon placar'd. Alors quand j'ai dispar'u, Fr'ancette leur a demandé de l'aide... ils ont tr'afiqué la serr'ur'e pour' r'entr'er ici...

- Et ils ont cassé la gueule à Lafite, c'est ça ?

- Il l'avait bien mérité !

- C'est possible, mais en France on rend pas la justice soi-même. Quand elle a su où tu étais Francette aurait dû aller le dire aux flics...

- Elle a pas dû y penser...

- Donc vous l'avez menacé, et il a eu tellement peur qu'il part en Argentine en te laissant son appartement. C'est ça ?

- En gr'os, oui.

- Mais tu sais qu'il est dangereux ? Il est accusé d'avoir participé à un viol collectif, et il appartient probablement à un groupe de nazis. Tu sais ceux qui veulent éliminer les noirs, les arabes, les juifs.

- Ça c'est sûr'ement vr'ai, il a plein de tr'ucs avec des cr'oix gammées. Mais attends, j'ai pas fini de t'expliquer, ce matin on l'a emmené à la banque et il a r'etir'é de l'ar'gent qu'on va donner à la fille qu'il a violée, cinquante mille eur'os...

- Et la même chose pour vous ?

- Et puis, continua Yvette en éludant la question, pour' le gr'oupe de nazis on peut questionner...

- Ah non ! il est exclu que tes petits copains le tabassent pour le faire parler.

- C'est pas ce que je voulais dir'e, on l'a assez tapé comme ça, non, on peut questionner son ordinateur. Il passe beaucoup de temps sur' Inter'net, c'est pour' ça qu'il a pas le téléphone, regard' de tout de suite, peut être qu'on arrive à attr'aper les autres...

- Comme ça lui on peut le laisser filer ? C'est ce que tu penses, hein ? Bon, je m'en occupe.

En moins de trois minutes Maria Angela réussit à contourner les précautions simplistes que Xavier avait apposées sur ses programmes. Elle ouvrit un à un les dossiers, faisant défiler des titres de photos et des dates. Elle s'arrêta au 12 avril, cliqua sur réunion et on vit apparaître les images de la fête de l'Organisation, les visages des participants étaient bien visibles et identifiables. Une mine d'or. Continuant son inspection elle trouva un document intitulé Sonia et Yvette poussa un cri d'horreur en voyant les photos. Maria Angela prit des disquettes et y chargea le contenu des dossiers.

Quand elle se retourna vers sa compagne un grand sourire illuminait son visage.

- Bravo, t'as fait une sacrée prise, avec ça, dit-elle en agitant les disquettes, ils vont tous tomber, ces salopards. Bon tu vas retourner au commissariat, je vais débrancher l'ordinateur et tu vas l'amener à Portal, les disquettes je les garde, je les amènerai moi même, d'accord ?

- Et lui ?

- Lui ? Tu le dénonces et tu portes plainte pour séquestration.

- Non, dit fermement Yvette. Je suis pas d'accor'd. Si je fais ça il par'lera for'cément de Nico, de Momo et d'Aziz, il y aur'a une enquête, ils r'etourner'ont en pr'ison et moi je veux pas.

- Mais enfin Yvette, c'est un criminel, il doit être puni.

- Il a déjà été puni. Et puis tu sais, j'ai fouillé par'tout dans l'appar'tement et je connais son histor'e, c'est un pauvr'e type. Je me doutais déjà que l'ar'gent ça r'endait pas for'cément heur'eux, mais maintenant j'en suis sûr'e ! Quand il était petit il vivait en Ar'gentine avec ses par'ents, il y a des photos, ils ont l'air' heur'eux et tout, mais après ils sont mor'ts et lui il est allé vivr'e à Par'is, avec ses gr'ands par'ents, deux vieux avec des gueules d'enterr'ement, si tu voyais ça ! Et lui, sur' les photos, il a l'air malheur'eux, tu peux pas savoir'. J'ai jamais r'encontr'é un mec aussi tr'iste, il r'it jamais. Moi j'étais enfer'mée dans un placar'd, mais lui aussi il était en pr'ison, je sais pas comment t'expliquer...mais ce que je sais c'est que si il va en taule, il en

r'essor'tira et il recommencer'a et il ser'a encor'e pir'e que maintenant, et la fille qu'il a violée elle aur'a rien de plus. Alor's, moi j'ai une autr'e idée, on va le coller dans l'avion, et puis, apr'ès, j'irai chez les flics, je leur' r'aconter'ai qu'avec moi il a été gentil, que je sais pas pour'quoi, mais que c'est comme ça et qu'il est par'ti en me demandant de gar'der l'appar'tement, et puis que j'ai utilisé l'or'dinateur' et que j'ai tr'ouvé tout ça. Lui, ils l'aur'ont pas et il pourr'a peut-être changer, nous on l'a puni et maintenant on lui donne une chance, mais ils pourr'ont choper les autr'es et Aziz ir'a pas en pr'ison.

- T'es amoureuse ?

- Oui, et maintenant je veux plus le quitter. Si on a un appar't et du fr'ic il pourr'a changer de vie. C'est pas un vr'ai tr'uand Aziz, tu sais...

- Tu te rends compte de ce que tu me demandes ?

- Oui, enfin je cr'ois...mais tu sais on a pas de temps à per'dr'e, il faut fair'e ce bail et l'emmener à l'aér'opor't....Alors, t'es d'accor'd ?

Maria Angela ne répondit pas tout de suite. Sa raison la poussait à ne pas écouter Yvette, si cette dernière s'obstinait elle pouvait téléphoner au commissariat et l'affaire serait rapidement réglée, seulement voilà, parfois les sentiments s'interposent et brouillent le jugement. Elle pensa au passé d'Yvette et au bel Aziz qui l'attendait dans la salle à manger, à son regard vibrant d'amour... Lafite-Ambert était riche, il avait peut-être des relations haut placées qui interviendraient en sa faveur, il ne resterait pas longtemps derrière les barreaux et il en sortirait encore plus chargé de haine. Dans ce monde rien n'était parfait et les pauvres payaient trop souvent pour les riches.

- C'est bon, dit-elle enfin, mais je veux plus voir ce sale type, je vais te taper le bail sur l'ordinateur, il n'aura qu'à le compléter, l'imprimer en deux exemplaires et les signer, toi aussi tu dois signer. Ensuite t'en envoies une copie à son notaire, en cherchant un peu dans ce bordel, tu dois trouver l'adresse. Vous l'emenez à l'aéroport, on se retrouve à dix heures trente, précises, devant le commissariat et je ne veux plus, jamais, entendre parler de ce mec, compris ?

- Compr'is et mer'ci ajouta Yvette en déposant un baiser sur la joue de Maria Angela qui se mit à rire,

- Ah, ne me tente pas ! T'es tout à fait mon type....au fait, ton gugusse, il a un passeport ?

- Oui, dans ma poche !

Ainsi fut dit ainsi fut fait. Maria Angela rédigea le bail et récupéra Michel qui ne comprenait absolument rien à ce qui se passait mais qui était tombé sous le charme de Francette.

Dans l'ascenseur Maria Angela lui demanda de se souvenir de tout ce que les flics lui avaient dit sur le viol du 12 avril lorsqu'il avait été interrogé. Il se souvenait du prénom et de la ville et elle nota ces précieuses informations sur un calepin. Arrivés en bas de l'immeuble ils se trouvèrent nez à nez avec Francette qui avait dévalé les escaliers.

- Je voulais te dire...on pourrait se revoir, j'ai un salon de coiffure Black and White, avenue de la Californie, tu passes quand tu veux... et puis tiens, je t'ai écrit mon numéro de téléphone.

- Merci dit Michel à qui cette succession d'événements faisait tourner la tête.

- Bon, Michel, si tu veux, tu restes discuter avec Francette, moi je dois passer au cabinet, j'ai une montagne de trucs à faire.

- Ah ben oui, pourquoi pas ? Bon ben on se téléphone alors.

Maria Angela embrassa Francette et s'éloigna.

- Et maintenant, tu fais quoi ? demanda Michel.

- Ben rien, si tu veux on peut...je sais pas, s'asseoir dans le jardin et faire un peu plus connaissance.

- Ou alors, si t'as rien à faire, tu m'accompagnes chez moi, mon chat est tout seul depuis hier, et puis les flics ont fait une perquisition, ça me fait un peu de souci et j'ai la tête à l'envers. Si ça te va, on passe à la maison et après...après on pourra dîner ensemble.

- Ah, oui, j'en ai marre d'eux là haut, ma sœur se met toujours dans des plans compliqués avec des gens bizarres. Toi t'as l'air tellement...normal.

- Tu trouves ? C'est pas un défaut d'être normal ?

- Pour moi non. Ce serait plutôt une qualité. Je prévient Yvette et on y va.

Ils décidèrent de marcher et prirent tranquillement la direction de la Promenade.

A l'heure dite Xavier fut accompagné à l'aéroport et la dernière image qu'Yvette garda de lui fut celle de son dos qui s'éloignait dans un couloir. Puis elle alla au commissariat devant lequel attendait Maria Angela. Elles se mirent une dernière fois d'accord sur la nouvelle version de l'affaire, prirent l'ordinateur et pénétrèrent dans les locaux de la police.



## CHAPITRE XX

### *Seuls les imbéciles et les fous...*

- Alors comme ça, vous avez du nouveau ? demanda Patrizi d'un ton qui se voulait ironique mais qui réussissait seulement à être désobligeant, en faisant entrer Yvette, Maria Angela et l'ordinateur dans un bureau.

- Oui, mais je veux parler au commissaire Portal.

- Vous allez encore le déranger pour rien ?

- Dites, coupa sèchement Maria Angela, vous n'êtes pas payé pour faire des commentaires, tout ce qu'on vous demande c'est d'aller prévenir le commandant Portal que Maître La Rosa veut lui parler.

Patrizi sortit en refoulant les grognements de colère que lui provoquait l'avocate. Son machisme s'accommodait mal de la présence, de plus en plus nombreuse, de femmes dans la police et la justice et il n'appréciait guère les avocats (des bavards magouilleurs). Maître La Rosa, avec son petit tailleur gris et ses grands airs, lui était donc doublement insupportable.

Il revint quelques minutes plus tard, traînant des pieds derrière Portal, mais celui-ci l'expédia dans son bureau d'un mouvement de la main assorti d'un :

- C'est bon Patrizi, on pourra se passer de vous.

Car si Maria Angela agaçait Patrizi, Patrizi, lui, incommodait fortement Portal qui, par contre, était sensible au charme féminin et savait qu'il faut toujours mieux ménager les avocats, surtout quand ils sont jeunes, intelligents, connus, féminins et de gauche.

- Alors, Mademoiselle Eyadé, vous aviez oublié de nous dire quelque chose, peut-être ?

- Non, c'est pas parce que j'avais oublié, c'est parce que je pensais pas que ça puisse vous intéresser. Et après j'ai trouvé des trucs.

- Bon, je vous écoute Mademoiselle.

- Voilà, j'ai passé la semaine chez un ami que j'avais rencontré à la plage. Il fait beaucoup de photos, c'est comme ça qu'on a fait connaissance. Ma sœur, avec qui je vis, était partie à Mar'seille pour une semaine, alors je suis restée chez lui et comme

j'ai été malade et qu'il avait pas le téléphone, j'ai pas pu l'appeler Fr'ancette et elle a paniqué. Mais c'était de ma faute.

- Bien, bien mais tout ça vous nous l'avez déjà dit.

- Non, je vous avais pas parlé de Xavier, Xavier Lafer-Ambite, non, Lab..., non, La-fite-Am-bert, je me trompe tout le temps. Donc je suis allée chez lui, rue Guiglia, et on a parlé, on a beaucoup parlé, toute la nuit. Je lui ai raconté mon histoire et ça l'a beaucoup touché. Et lui il était tout seul, il a plus de famille en France et il était malheureux, dépressif... je le trouvais bizarre, surtout à cause de ses photos, vous savez, il photographie les gens par morceaux, jamais entiers.

- Tenez, intervint Maria Angela, les photos sont sur les disquettes.

Portal introduisit la disquette dans l'ordinateur et tout en écoutant Yvette, qui, la tête légèrement penchée sur le côté et la mine affligée, continuait son récit, il fit défiler les images.

- Donc, comme je vous disais, il était bizarre, mais il me faisait de la peine. Et puis il m'a raconté son histoire, la mort de ses parents, son enfance à Paris, c'était triste, vraiment triste. Et puis le lendemain, j'étais un peu malade, alors je suis restée et on a encore parlé. Je voyais qu'il m'aimait bien, il me disait qu'il avait jamais parlé comme ça avec quelqu'un... Je pensais que c'était parce que moi aussi j'avais beaucoup souffert, c'était la souffrance qui nous rapprochait. Alors je suis restée un jour. Mais il s'était rien passé, hein, entre nous je veux dire, il avait même pas essayé. Maintenant que j'y pense, ça aussi c'était bizarre. Et puis comme je savais que Fr'ancette était pas là, je suis restée encore, et lui, un soir, il s'est mis à pleurer, il me disait qu'il avait fait des choses qu'il aurait pas dû faire, qu'il regrettait... là j'ai compris qu'il était vraiment dépressif, et qu'il fallait l'aider. Alors je lui ai dit que peut-être il devait voir un médecin, mais il voulait pas. Et puis le lendemain, hier, jeudi, il m'a dit qu'il allait partir en Argentine pour retrouver sa famille. Mais qu'il voulait faire quelque chose pour moi, parce que j'avais été gentille avec lui, parce que je l'avais écouté, alors que d'habitude personne ne l'écoutait, il n'intéressait personne. Il voulait que je le pardonne aussi, sur le moment je comprenais pas... C'est drôle, il avait pas d'amis. Finalement il m'a dit que puisqu'il partait, son appartement serait vide et que si je voulais, je pouvais y habiter. Il me laissait aussi tout ce qu'il y avait dedans, il m'a proposé de faire un bail, avec un tout petit loyer, comme ça j'étais tranquille... moi, j'ai un peu réfléchi, parce que c'est pas banal comme proposition, surtout que c'est un appartement... très beau, grand... et puis finalement j'ai accepté, parce que de toute façon, il n'a pas d'enfant, pas de

famille, j'ai pensé que c'était dommage de pas en profiter. Et puis hier soir, finalement, il est venu dans mon lit et on a...vous me comprenez ?... Et après, on s'est dit au revoir, il voulait pas que je l'accompagne à l'aéroport, et puis moi, les séparations, ça me fait pleurer. Alors je suis retournée chez Francette. Quand je suis rentrée dans l'appartement elle dormait, elle m'a vu ce matin et c'est pour ça que je suis venue vous voir. Mais cet après-midi, je savais qu'il était parti, je suis retournée chez lui, enfin maintenant c'est chez moi. C'est bien chez moi, hein, c'est pas illégal ?

- Non, si vous avez un bail...

- Oui, oui, il l'a envoyé au notaire. Donc, cet après-midi, je suis allée rue Guiglia et j'ai trouvé plein d'objets nazis qui étaient cachés dans des cartons, je les ai mis dans l'entrée et puis ça m'a donné l'idée de regarder ce qu'il y avait dans l'ordinateur, je l'ai allumé ...et j'ai trouvé ces photos d'un viol...alors j'ai téléphoné à Maître La Rosa, parce qu'on est amies, et on est venues vous voir.

- Je pense, dit Maria Angela, que le contenu de ses disquettes vous intéressera au plus haut point. Lafite-Ambert se faisait appeler le Photographe, il appartient à un groupe d'extrême droite qui se revendique du nazisme, par Internet on peut remonter toute la filière. C'est une belle prise.

- Je vois, je vois, dit Portal, les yeux dans le vague, en pensant au Photographe puis il se tourna vers Yvette, j'imagine, Mademoiselle que je n'ai pas d'autre choix que de vous croire...

- Il n'y avait que lui et moi.

- Humm... Eh, bien, Mademoiselle Eyadé, merci de votre collaboration. Nous allons vérifier auprès des compagnies aériennes que Monsieur Lafite est bien parti et demain matin j'enverrai des agents perquisitionner l'appartement.

- Dites donc, Mademoiselle Eyadé, vous avez de sacrées dispositions pour le mensonge, dit Maria Angela à Yvette en imitant le commandant Portal, alors qu'elles quittaient le commissariat.

- T'as vu ça ? C'est une question de survie. Tu sais ce qu'elle disait ma grand-mère « Ma fille, seuls les imbéciles et les fous disent toujours la vérité ».

- Elle est pratique ta grand-mère !

- Hum, hum !...Tu vas t'occuper de Sonia ?

- Bien sûr ! On va coincer ses agresseurs et ils seront condamnés.

Il était dix-huit heures trente. Rue Guiglia, Aziz jouait avec Diego en attendant Yvette, Momo somnolait sur le canapé et Nico buvait une bière en partageant l'argent prélevé à Xavier qui lui, traversait les airs vers un nouveau destin.

Maria Angela se hâtait vers son cabinet pour pouvoir faire des recherches personnelles sur Lafite-Ambert et son groupe de fascistes grâce au contenu des disquettes qu'elle avait copiées.

Avec une pointe de dépit, Portal pensait au Photographe.

Yvette remerciait mentalement Mamadou pour la justesse de ses prédictions.

Les choses étaient rentrées dans l'ordre et cette histoire se termine.

Pas tout à fait.

Chemin faisant, Michel et Francette s'étaient découverts une multitude de points communs et, l'émotion des jours passés, alliée à la langueur de cette après-midi d'avril, aidant, l'une avait vu dans l'autre l'être unique et merveilleux qu'elle attendait, tandis que l'autre avait nourri dans sa chair un délicieux désir de dormir, enfin, dans les bras de l'une.

Boulevard saint Roch ils croisèrent Tar qui, comme de coutume lança à Michel :

- Salut Mikélélé !

- Salut Tarte aux fraises ! répondit Michel faisant preuve d'un humour inédit qui laissa son destinataire bouche bée.

Le jeune couple se mit à rire, de ce rire béat, et exaspérant pour les autres, propre aux amoureux de fraîche date (et en l'occurrence elle était vraiment fraîche) et se dirigea vers l'entrée de l'immeuble.

Dans l'ascenseur ils échangèrent un long baiser et c'est le bras autour de la taille de sa conquête que Michel ouvrit, confiant, la porte de chez lui...

La mamma se tenait debout dans l'entrée, les mains sur les hanches et des flammes dans les yeux. Ils avaient roulé toute la nuit et une bonne partie de la journée, Rocco, exténué, somnolait sur le canapé.

- Ah Dio mio ! Te voilà toi ! hurla Giuseppina en prélude à une longue diatribe en italien entrecoupée de soupirs et de larmes.

Nous ne reproduirons pas ici l'intégralité de ce discours, mais sachez qu'on y parlait de trahison et de punition divine imméritée, de colère et d'opprobre, de mort prématurée due à un cœur fragile qu'un fils indigne avait poignardé, de dépenses

inconsidérées et de saleté de chat, de désordre et de vaisselle sale, de putain et de négresse.

- Stop ! cria Michel en entendant ces derniers mots, ça suffit ! Francette est une jeune fille très bien, et je crois que je l'aime. C'est fini ! Je ne suis plus un bébé, et je t'ai assez obéi comme ça !

Giuseppina éclata en sanglots.

- Oui, je sais que tout ce que tu as fait tu l'as fait par amour ! Je te remercie pour tout mais je n'en veux plus de cette vie là ! Je veux prendre mes décisions tout seul ! Manger ce que j'ai envie de manger et utiliser mon argent comme ça me plaît ! Je n'ai plus besoin que tu t'occupes de moi, c'est papa qui a besoin de toi, regarde comme il est fatigué.

Du fond du canapé Rocco approuva d'un grognement puis se leva

- T'as raison mon fils, je me fais vieux et toi t'es un homme. T'aurais dû arrêter de l'écouter depuis longtemps ta mère. Les femmes chez nous, figlio mio, elles couvent trop leurs petits, après, ils savent pas se débrouiller tout seuls. Allez Pina, calme-toi, je te l'avais bien dit que les enfants on doit les élever pour eux, et pas pour se faire plaisir, Michele est grand et nous, on rentre chez nous.

- Pas tout de suite ! Ma sei pazzo, Dio mio !

- Si tout de suite, on s'arrêtera dormir chez Vito à Ventimiglia, allez, embrasse ton fils, moi, je m'en vais...place aux jeunes, Pina, place aux jeunes...

Le dernier épisode de cette histoire eut lieu une semaine après le départ de Xavier. Rue Guiglia l'ascenseur était en dérangement (comme quoi ce n'est pas l'apanage des occupants des HLM) et Madame Truchon traversait le palier pour emprunter l'escalier quand elle croisa Aziz et Yvette, tendrement enlacés, qui rentraient chez eux. Tout en continuant à avancer elle les suivit des yeux et constata qu'ils étaient en possession des clés de l'appartement du jeune homme, que, par ailleurs, elle n'avait plus vu depuis plusieurs jours. « Mon Dieu, implora-t-elle en frissonnant, ce ne sont quand même pas mes nouveaux voisins ? » Hélas, à cet instant Dieu avait d'autres soucis, il oublia de répondre à la question, Madame Truchon rata la première marche de l'escalier, effectua une intéressante série de roulades et se brisa les deux jambes.

Ainsi va la vie.

**FIN**

## TABLE

1.	Sur les galets	2
2.	Mikélélé	6
3.	M comme Magnum	15
4.	Du côté de chez Adolf	24
5.	Une soirée chez Fred	33
6.	Patience et longueur de temps...	43
7.	Avoir vingt ans à la Courneuve...	53
8.	L'homme invisible	66
9.	Sonia	73
10.	Une rencontre	82
11.	Quand le destin s'emmêle...intervention du destin	91
12.	Mamadou	101
13.	Dans la gueule du loup	108
14.	Le bonheur selon Michel ou Michel et le bonheur	113
15.	Disparition	119
16.	C'est la peur de la victime qui donne du courage au bourreau	126
17.	Jour J. : arrestation	139
18.	Jour J. : tendre jeudi	149
19.	Surprise !	160
20.	Seuls les imbéciles et les fous...	169